

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome XXI—1983. N° 2 (Avril—Juin)

Connaissances et réalités culturelles
au 18^e siècle

Mélanges offerts au VI^e Congrès International
des Lumières

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

Comité de rédaction

ALEXANDRU DUȚU — Rédacteur responsable ;
Membres du comité : EMIL CONDURACHI, AL.
ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, H. MIHĂESCU,
COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI, MIHAI POP,
AL. ROSETTI, EUGEN STĂNESCU
Secrétaire du comité : LIDIA SIMION

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an.
Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à ILEXIM,
Departamentul Export-Import Presă, P.O. Box 136—137, télex 11226, str. 13 Decembrie,
n° 3, R 79517 București, Roumanie ou à ses représentants à l'étranger.
Le prix d'un abonnement est de \$ 55 par an

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés
par courriers aériens sont adressés à la

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
Bul. Republicii 13, 70031 București

Tous les articles sont remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs
sont priés de ne pas dépasser les limites de 15—20 pages dactylographiées pour
les articles et 5—6 pages pour les comptes rendus

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 76 80, 79717 București — Roumanie

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XXI

1983

Avril—Juin n° 2

SOMMAIRE

Connaissances et réalités culturelles au 18^e siècle Mélanges offerts au VI^e Congrès International des Lumières (Bruxelles, 1983)

ALEXANDRU DUȚU, Communication intellectuelle et image de l'Europe.	81
SEÇİL AKGÜN (Ankara), European Influence on the Development of the Social and Cultural Life of the Ottoman Empire in the 18th Century.	89
ANCA BRATU, Reflets des mouvements culturels du XVIII ^e siècle dans la peinture rurale de Maramuresh	95
JACQUES BOUGHARD (Montréal), <i>Sagesse et folie</i> dans l'œuvre de Nicolas Mavrocordatos	107
EMANUELA POPESCU-MIHUȚ, Nouvelles données sur la pénétration des Basiliques en Valachie	117
IORIA MEDELEANU, The Life of an 18th Century Painter · Ștefan Teușelcu	127
JEAN SGARD (Grenoble), L'histoire des révolutions de Hongrie (1739) devant l'opinion française	147
LILIANA POPA, Beitrag zur Hermannstädter rumänischen Buchge- schichte des 18. Jahrhunderts	157
GIORGIO PLUMIDIS (Ioannina), Cultura e biblioteche in Epiro	169
IACOB MÂRZA, Une liste de livres interdits en Transylvanie.	177
LOUIS TRENARD (Lille), Un précepteur bressan dans les Principautés Roumaines · Jean-Louis Carra	183
OLGA CİCANCI, Daniel Philippioti: vérité et fiction dans la rédaction de l'histoire	195
CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, La critique de l'origine noble et les tendances égalitaires qui annoncent la révolution de 1848.	203

Les hommes de science et la paix

IOAN-IOVIȚ POPESCU, Une époque de puissant essor de la science . . .	211
--	-----

COMMUNICATION INTELLECTUELLE ET IMAGE DE L'EUROPE

ALEXANDRU DUȚU

L'accueil fait aux œuvres occidentales dans les cultures sud-est européennes a été assez clairement esquissé ces dernières années; ce qu'on connaît moins, c'est l'accueil fait aux œuvres sud-est européennes dans les cultures occidentales, du Centre et de l'Est du continent. Or, seulement l'analyse des deux aspects du problème de la communication intellectuelle saura rendre compte de l'ampleur et du contenu du dialogue culturel européen au 18^e siècle. L'image de l'Europe nous semble être l'une des voies d'accès vers l'étude systématique de ce dialogue; car la communication qui a changé les attitudes mentales, en enrichissant les connaissances des partenaires et en soumettant à leurs regards une vue plus détaillée des réalités culturelles sud-est européennes ou occidentales, a été subordonnée aux autres facteurs de l'activité intellectuelle — la formation reçue dans les écoles, l'adhésion à un mouvement culturel et l'engagement dans la vie politique, le système de valeurs accepté par chaque intellectuel, etc. La communication a dépendu des images qui l'ont favorisée ou bloquée, tout comme les images se sont formées à mesure que la communication s'est développée. L'information de Voltaire sur l'Empire ottoman a été plus sûre que celle de Montesquieu, grâce à ses multiples contacts européens et à sa source, l'œuvre de Dimitrie Cantemir. Mieux que Montesquieu, il connaissait l'attachement à la tradition des officiels ottomans; en 1771, il écrivait à Frédéric le Grand que le marché ottoman était ouvert au commerce de montres fabriquées par ses protégés, les réfugiés de Genève, puisque les Ottomans importaient depuis des années des montres et ne s'étaient pas posé le problème comment les réparer. L'immobilisme ottoman a été parfaitement perçu par Voltaire¹; toutefois, son jugement sur l'empire n'a pas été si sévère que celui de l'auteur de *L'Esprit des Lois*.

Au début du 18^e siècle, l'idée et l'image de l'Europe ont été modifiées par les écrits des philosophes, les rapports des diplomates, les relations des voyageurs, les commentaires parus dans la presse concernant l'Empire ottoman et les peuples de cette zone du continent. L'empire avait perdu son éclat militaire après la défaite subie à Vienne, en 1683; à l'intérieur, les lettrés se posaient la question si l'organisation de l'empire était vraiment la meilleure du monde. Tout le mécanisme pouvait maintenant être jugé à froid. D'autant plus que les diplomates et les voyageurs découvraient

¹ Voir Bernard Lewis, *The Muslim Discovery of Europe*, New York, Norton & Co., 1982, p. 234.

une civilisation authentique chaque fois qu'ils passaient outre le cercle des officiels: les tapis fascinaient les étrangers, tout comme l'hospitalité et la variété des fêtes et des manifestations artistiques gagnaient les cœurs, même si la raison refusait d'accepter un monde tellement différent de celui anglais ou italien. Les étrangers savaient que dans ces contrées s'était passé le miracle grec et que la civilisation byzantine, pas trop appréciée, avait laissé son empreinte sur toute cette zone. Ce qui aiguillait les recherches c'était le recul du pouvoir militaire qui començait à créer un vide que d'autres forces pouvaient remplir; en échange, le monde ottoman s'avérait difficile à saisir, car la situation lamentable des routes, l'hygiène précaire, l'hostilité des menus fonctionnaires accusaient le caractère « fermé » de cette société à multiples visages. « Le grand tour » n'embrassait pas le Sud-Est de l'Europe; le meilleur exemple est Montesquieu qui s'approcha de la Transylvanie, consigna quelques informations sur la situation dramatique des paysans et s'éloigna.

Le dialogue ne s'est lié entre intellectuels que dans des cas exceptionnels, soit à la suite de l'intérêt d'une société savante, comme l'Académie de Berlin qui demanda à Dinitrie Cantemir de présenter des détails sur un monde inconnu², soit sur les traces des enquêtes confessionnelles ou des préoccupations qui joignaient la religion à la politique, comme dans le cas de la correspondance de Nicolas Mavrocordato avec l'archevêque de Cantorbéry³. En tout cas, les relations ne sont pas suivies et elles ne créent pas de courants d'opinions; s'il y a des événements culturels qui retiennent l'attention d'un cercle plus large de spécialistes, comme l'achat possible d'une grande bibliothèque, ou des actes qui s'encadrent dans le mouvement des esprits, comme une réforme que le prince lui-même porte à la connaissance du monde⁴, le retentissement ne se maintient pas afin que les gens puissent saisir toute la complexité du phénomène. De plus, dans les régions balkaniques il n'y a pas de typographies et les lettrés ne peuvent pas utiliser cet instrument essentiel de la pensée éclairée pour engager un dialogue avec les philosophes d'autres contrées. En exceptant l'existence éphémère de l'atelier d'Ibrahim Muteferrika à Istanbul, fondé en 1727, d'autres imprimeries en langues slaves ou grecque n'ont fonctionné qu'en dehors de la zone, à Venise ou, plus tard, à Vienne. Les typographies de Bucarest, Iași et Rînnic, où des livres serbes et grecques furent produits au cours du siècle, ne répondent qu'aux besoins immédiats du culte et des écoles, en premier lieu; quant aux typographies dirigées par les gens qui vivent dans la diaspora, elles ne reflètent pas les réalités balkaniques, mais plutôt un „Erwartungshorizont" des lettrés gagnés

² Voir Paul Cernovodeanu, *Démètre Cantemir vu par ses contemporains*, RESEF, 1973, 1, p. 637-656.

³ Voir Jacques Boucharde, *Les relations épistolaires de Nicolas Mavrocordatos avec Jean Le Clerc et William Wake in Νεοελληνικός Διαφωτισμός*, Athènes, 1980.

⁴ Voir Andrei Pippidi, *Hommes et idées du Sud-Est européen à l'aube de l'âge moderne*, Ed. Academici - CNRS, 1980; Anne-Marie Cassoly, *Autour de l'insertion dans le Mercure de France de la Constitution de Constantin Mavrocordato*, RESEF, 1981, 4, p. 751-762.

au programme des philosophes, d'où la faible diffusion du livre produit à Venise dans les villages grecs⁵.

Ni le livre, ni les périodiques et encore moins les relations des voyageurs ne nous restituent un dialogue ; les relations de voyage dues à des lettrés originaires du Sud-Est sont très rares dans la première moitié du siècle. Lorsque le dialogue devient vivace et des amitiés se nouent, un faisceau lumineux permet la perception des personnages dans leurs milieux. Mais, d'habitude, les lettrés du Sud-Est européen dérobent leur intimité aux regards : d'abord, parce qu'ils craignent la suspicion des gouvernants et, ensuite, parce que la conversation n'engage que rarement le tréfonds des affaires politiques et culturelles. Il ne s'agit pas là de frontières plus restreintes des préoccupations intellectuelles, comme on le dit d'habitude, afin de mieux accréditer l'idée d'un « retardement » culturel ; l'engagement est presque égal, seulement les possibilités d'action sont différentes. Et ces possibilités réduisent l'échange d'idées à l'essentiel. D'un côté se trouve Constantin Cantacuzino, ancien étudiant à Padoue et dirigeant de la politique étrangère de la Valachie qui envoie des lettres à Marsili, à Lord Paget, au comte Golovkin, à Hrisant Notaras, mais qui dévoile trop peu l'atmosphère de la principauté ; de l'autre, Leibniz qui constate des similitudes entre l'arithmétique binaire et l'arithmétique chinoise et demande qu'on invite des spécialistes chinois en Europe⁶. D'un côté, un monde qui cultive les genres traditionnels de littérature, comme l'histoire et les livres de sagesse ; de l'autre, un monde qui désire dominer la nature et mieux connaître l'homme, en tant qu'être qui « a inventé des sciences et des arts, qui a une bonté et une méchanceté qui lui est propre, qui s'est donné des maîtres, qui s'est fait des lois, etc. », d'après *L'Encyclopédie*. La communication fournit de nouvelles données sur le monde culturel européen, mais ces données s'insèrent dans des structures mentales différentes. D'où l'attitude et l'interprétation différente donnée aux phénomènes lorsqu'ils sont regardés d'un côté ou de l'autre : du côté des cultures « de concentration », attachées à la tradition qui assure l'identité culturelle et rend durable la résistance face aux agressions étrangères, ou du côté des cultures « en expansion » qui donnent un nouveau sens à la tradition, en vérifiant les principes dans l'activité pratique. Il va sans dire que ce qui contribue directement au rétrécissement ou à l'élargissement de l'activité intellectuelle est le blocage ou le soutien venu de la part du pouvoir politique. Pendant que la monarchie anglaise ou française encouragent la recherche qui ouvre des perspectives à l'expansion militaire et économique

⁵ Pour les typographies roumaines, mon chapitre dans le volume *România in Sud-Estul Europei*, Ed. politică, 1979 ; pour les livres grecs, L. Vranoussis, *L'hellénisme postbyzantin et l'Europe. Manuscrits, livres, imprimeries*, Athènes, 1981, qui met un accent trop fort sur la production, au détriment de la réception des textes imprimés. Or, pour les besoins immédiats des habitants de la Grèce, les imprimeries établies en Roumanie ont joué un rôle plus important que celui mentionné par L. Vranoussis. En 1716, un certain Helladus affirmait dans un article paru dans le « Journal des Savants » : *Etat présent de l'église grecque*, « les Grecs firent imprimer à Venise tous les livres à leur usage, ils établirent une imprimerie à Jassi, en Moldavie, mais elle ne subsista pas longtemps. Ils en ont établi une autre plus solide à Bucarest, en Valachie » — cité par Orhan Koloğlu, *Le Turc dans la presse française*, Beyrouth, 1971, p. 161 ; plus loin des détails sur la typographie turque d'Istanbul.

⁶ Voir R. Eliemble, *L'Orient philosophique au XVIII^e siècle*, Cours, II^e partie, Sorbonne, 1957—1958.

de l'Etat, la Sublime Porte interdisait toutes les discussions qui pouvaient porter atteinte à l'autorité du sultan. Jusque très tard, vers la fin du 18^e siècle, les européens étaient désignés comme des « infidèles », quoique l'avance occidentale devenait de plus en plus évidente sur le plan technique et scientifique. Les lettrés ottomans préféraient faire appel à des clichés vieilliss même lorsqu'ils devaient présenter des aspects contemporains de la société occidentale : en décrivant la mode en France, ils préférèrent appeler à des illustrations du siècle précédent. Le grand choc subi par les milieux dirigeants ottomans viendra de la part de la Révolution française qui mettra sous les regards émerveillés des hommes attachés à la tradition religieuse une société organisée sur des bases laïques, donc en dehors de la sphère de préoccupations qui avait entretenu l'animosité entre « fidèles » et « infidèles »⁷.

Raréfiée par le rythme des contacts intellectuels, bloquée par les clichés mentaux hérités, l'information ne portera fruit que dès le moment où les partenaires percevront autrement l'altérité. Ce qui modifiera l'image du Sud-Est dans les cultures occidentales, c'est surtout le progrès des études orientales dû, en grande partie, à Antoine Galland, Pétis de la Croix, Barthélemy d'Herbelot ou Dimitrie Cantemir. Mais leurs travaux n'ont modifié que lentement les clichés qui présentaient des descendants des byzantins « schismatiques », des Turcs vus à travers les faits des janissaires ou un monde qui s'avérait sympathique seulement parce qu'il semblait similaire à ce coin de paradis où vivait « le bon sauvage »⁸. Il suffit de rappeler que l'*Histoire de l'Empire ottoman*, parue en anglais en 1734—1735 et ensuite en français et allemand, a été recensé, en 1738, dans les « Nova Acta Eruditorum » de Leipzig, en 1735 et 1744 par le « Journal des Savants », ensuite dans « Hamburgische Correspondenten » et « Le Pour et Contre » de l'abbé Prévost, mais que seulement dans la seconde moitié du siècle cette œuvre a influencé Voltaire et l'activité d'un spécialiste de la taille de Sir William Jones⁹.

Les attitudes mentales se sont modifiées lentement, et cette lenteur explique la persistance des clichés mentaux superposés aux réalités sud-est européennes, dans la première moitié du siècle, et la formation de nouvelles images, d'abord dans le Sud-Est de l'Europe où l'avance occidentale a été vivement perçue surtout par les Grecs et les Roumains, et ensuite dans les milieux intellectuels occidentaux. Mais les clichés ont été tenaces dans les cercles politiques impériaux. Le rythme de la communication ne s'est accéléré que dans la deuxième moitié du siècle ; par exemple, les nouvelles concernant l'Empire ottoman dans la « Gazette de France » ont continué de parcourir un long trajet qui transformait l'événement en histoire. L'arrivée du sultan à Erzeroum, le 21 juin 1635, a été communiquée

⁷ Des détails sur « l'expansion » et « la concentration » dans mon livre *Romanian Humanists and European Culture*, Ed. Academiei, 1977, p. 37—51 ; pour l'impact de la Révolution française, voir B. Lewis, *op. cit.*, p. 182.

⁸ Voir Andrei Pippidi, *Naissance, renaissance et mort du « Bon Sauvage » : à propos des Morlaques et des Valaques* dans le *vol. cit.*

⁹ Voir les fragments reproduits dans *Dimitrie Cantemir Historian of South East and European Civilization*, Bucharest, AIESEE, 1973. Le compte rendu paru dans « Hamburgische Correspondenten » nous a été signalé par le Dr Martin Welke de l'Université de Bremen qui prépare un article sur ce sujet.

d'Istanbul le 28 du mois et la nouvelle fut reçue à Venise le 21 juillet ; la « Gazette » l'a publiée le 15 août, c'est-à-dire après 86 jours. La déposition du vizir, le 16 mai 1710, communiquée d'Istanbul le 18 juin, arrive à Vienne le 26 juillet et apparaît dans la « Gazette » le 16 août, c'est-à-dire après trois mois. La déposition du sultan, le 1^{er} octobre 1730, a été connue à Moscou le 30 octobre et a été publiée dans la « Gazette » le 2 décembre, après 63 jours¹⁰. Dans ces conditions, le dialogue intellectuel n'a embrassé d'abord que des aspects politiques et seulement plus tard les manifestations culturelles. C'est dans ces conditions que Montesquieu a élaboré sa théorie du « despotisme oriental » et que Vico refusait d'englober l'empire du croissant dans la civilisation européenne, en le considérant comme une aberration¹¹. Et pendant que, vers la fin du siècle, la richesse culturelle des peuples sud-est européens commençait à se dévoiler aux yeux des occidentaux, dans les cultures grecque et roumaine, et ensuite dans les autres cultures, une image fascinante de l'Europe éclairée a pris corps et a impulsé l'accueil fait aux œuvres allemandes, françaises, italiennes, russes ou anglaises.

C'est en partant de cette image qu'on peut mieux expliquer l'hésitation des philosophes d'englober dans l'Europe qui est devenu un concept dominant dans la pensée éclairée¹² l'empire qui avait jusque là constitué une altérité nécessaire ; tout comme on peut éclaircir les motifs qui ont déterminé les lettrés grecs et roumains, serbes et yougoslaves, en général, ou bulgares de s'adresser aux écrits qui provenaient d'un monde considéré étranger, dans les décennies précédentes, mais qui semblait être un vrai modèle culturel, à la fin du siècle. Même sans un contact suivi avec les réalités européennes, les lettrés ont dessiné une image qui correspondait aux aspirations les plus profondes des peuples dominés par les abus et « la tyrannie » des empires. Le mot 'tyran' qui avait désigné toujours un souverain injuste et cruel, en roumain, a été appliqué au sultan par les humanistes de la fin du 17^e siècle et a commencé à désigner ce genre de gouvernement, par rapport à « la monarchie absolutiste » qu'on pouvait rencontrer dans les États occidentaux ou du Centre de l'Europe, dans les dernières décennies du 18^e siècle. C'est le moment où les lettrés grecs expriment leur admiration pour Pierre le Grand, pendant que Frédéric II et Catherine la Grande sont loués, en tant que souverains éclairés, par les lettrés roumains. Ienăchiță Văcărescu n'a pas hésité, dans ce climat, de faire, dans une histoire des sultans !, l'éloge de Joseph II qu'il avait rencontré en personne, à Brașov et à Vienne¹³.

L'étude de l'image de l'Europe chez les lettrés sud-est européens pourra, enfin, tirer au clair le ressort des choix fait par eux dans les littératures occidentales, tout comme elle pourrait expliquer les étapes parcourues

¹⁰ O. Koloğlu, *op. cit.*, p. 138—139.

¹¹ Des détails dans ma communication au Congrès des Lumières de Bruxelles, 1984 : *Le Grand Turc est-il européen? Démarcation de l'Europe du 18^e siècle.*

¹² Voir Denis de Rougemont, *Vingt-huit siècles d'Europe*, Payot, 1961 ; Federico Chabod, *Storia dell'idea d'Europa*, Laterza, 1967 ; Carlo Curcio, *Europa. Storia di un'idea*, Firenze, 1958, vol. 1 ; mon étude, *Europe's Image with Romanian Representatives of the Enlightenment in Enlightenment and Romanian Society*, edited by Pompiliu Teodor, Ed. Dacia, 1980, p. 143—151.

¹³ Ienăchiță Văcărescu, *Istorie a prea puternicilor împărați othomani* dans *Poezii Văcărești, Opere*, Ed. Minerva, 1982.

par la réception des œuvres étrangères dans des littératures qui avaient maintenu leurs structures traditionnelles jusqu'au 18^e siècle. Des étapes qui échappent à l'attention des historiens qui parlent d'un « retardement » capable de tout expliquer et qui, en acceptant la causalité positiviste, attribuent à la mécanique des « décalages » des phénomènes qui appartiennent à des mouvements plus subtils des esprits, à la transformation des structures mentales, aux mutations intervenues dans le système des valeurs. Eclairante, dans ce sens, est l'interprétation donnée à l'initiative de traduire Voltaire en grec et en roumain. Vers 1774, *Le tocsin des rois* et *Traduction du poème de Jean Plokoj* furent traduits, nous dit-on, à la demande de Catherine II¹⁴ ; de plus, les premières versions « omettent le nom de l'auteur, sans doute pour s'épargner des ennuis avec les autorités politiques ou ecclésiastiques ». Enfin, le nom de Voltaire a été vulgarisé par les gens de l'église qui l'ont montré comme l'adversaire le plus dangereux de la religion, aussi bien à Istanbul que dans les pays roumains ; c'est le cas d'une brochure d'un négociant grec, N. Papadopoulos, traduite en roumain par le métropolite de Moldavie. Papadopoulos tirait ses arguments d'un travail du protestant Jacques Saurin. Ainsi, nous sommes amenés à la conclusion que « la première phase de la fortune voltairienne en Roumanie ne correspond pas à ce qu'on appelle habituellement 'succès' ; nous proposons la définir par le mot 'rumeur' »¹⁵. Ce qui est alléchant, mais pas exact, puisque les premières versions ne sont pas le résultat d'une commande, mais de l'intérêt des lettrés grecs et roumains pour les analyses du contexte politique est et sud-est européen. Cet intérêt est très clair dans les manuscrits roumains qui conservent les traductions de Voltaire à côté des paragraphes des traités de paix entre la Russie, la Prusse, l'Autriche et la Porte ou d'un opuscule de Johann Sigismund von Zieten recommandant le maintien de l'Empire ottoman ! Quant à l'anonymat, nulle traduction de l'époque ne met en vedette le nom de l'auteur. A la place de la rumeur et du succès, il vaut mieux découvrir les agents de la diffusion des écrits ; dans notre cas, Giovanni del Turco, un bibliothécaire ayant des préoccupations multiples et étranges, qui traversait souvent le continent, en partant de Livourne et en arrivant soit à Moscou, soit à Istanbul. Or, en 1772, il demandait la permission de passer par la Valachie où il a pu, très bien, introduire *Voti dei greci* et *Le tocsin des rois*¹⁶. Pour ce qui est de l'opuscule de N. Papadopoulos, où il plaide la cause des études parachevées dans les grandes universités du continent, son caractère n'est pas du tout obscurantiste ; le geste du métropolite Veniamin Costake qui l'a traduit en roumain et l'a fait paraître dans une imprimerie ecclésiastique doit être, à son tour, évalué par rapport à la campagne

¹⁴ Ariadna Camariano-Gioran, *Spiritul revoluționar francez și Voltaire în limba greacă și română*. Bucarest, 1916.

¹⁵ Paul Cornica, *Voltaire et Rousseau en Roumanie dans Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale*, Budapest, Akademiai Kiado, 1981, p. 73–79 ; une analyse des manuscrits, dans mon étude *Voltairianism și Rousseauism în Explorări în istoria literaturii române*, Bucarest, 1969, p. 65–85.

¹⁶ Voir Franco Venturi, *I russi nella Toscana di Pietro Leopoldo* dans son volume *Settecento riformatore*, Torino, Einaudi, 1979, p. 74–110.

anti-voltairienne de la patriarchie constantinopolitaine et à la campagne anti-protestante des cercles ecclésiastiques de Transylvanie¹⁷.

L'étude des instruments de la communication intellectuelle au 18^e siècle tirera profit des résultats des analyses des images mentales qui ont favorisé ou bloqué la communication. Ensemble, ces recherches sauront mieux reconstituer le dialogue intellectuel de l'époque et, en même temps, restituer l'action des réalités sur les images et vice versa. Enfin, la perception simultanée des partenaires au dialogue modifiera l'optique des historiens littéraires qui tout en regardant un seul côté introduisent dans leurs analyses des stéréotypes, quelques-uns transmis par ceux qui, au 18^e siècle, refusaient de voir l'Europe dans son entier.

¹⁷ Dans ce sens, voir l'article de Iacob Mârza publié dans ce fascicule même.

EUROPEAN INFLUENCE ON THE DEVELOPMENT OF THE SOCIAL AND CULTURAL LIFE OF THE OTTOMAN EMPIRE IN THE 18TH CENTURY

SEÇİL AKGÜN
(Ankara)

Along the centuries, human beings have continuously striven to improve their living conditions. Tremendous developments were registered in every century, particularly when the positive sciences gained priority. Regardless of the strictly materialistic steps made, the fundamental changes of social life are still greatly dependent on creativity. What more can inspire creativity than the development of art, literature and culture? In viewing the dramatic changes of the Ottoman Empire over the past few centuries before its collapse, it is of utmost importance to give priority consideration to this statement and note the tendencies of these factors.

Before the 18th century, the relations between the Ottoman Empire and the European countries in general were restricted to wars and treaties. The Ottoman advance as far as central Europe did not have as a consequence a growing desire to acquire the intellectual gains which European civilization had accumulated particularly since the Renaissance, nor did the Ottomans wish to adopt any part of it. As before, they continued to regard themselves superior to the West, not only in the military area, but also as far as thought, literature and art were concerned. The Ottomans pursued this belief up to the 19th cent., not making any serious attempts to stop their rapid deterioration as European developments were in progress.

The 19th cent., particularly after the announcement of the Decree of the Ruse Chamber (*Gulhane Hatt-i Hunayunu*) of 1839 and the beginning of the Tanzimat Period, marks the turning point in the actual westernization movement of the Ottoman Empire. Although this remark can be justified when methodical and systematic changes are considered, the first attempts, though vague, actually go back one or two centuries before.

During the glorious times and advances of the Ottoman armies, the Western civilization was of no attraction to the Ottomans. Proud and isolated, the rulers of the Empire were quite content with their own life concepts. Still, it must be born in mind that what the Ottomans regarded as "their own" at that time had actually suffered many a change since the Turks' adoption of Islam in the 10th cent. Since then, influences of Arabian and Persian culture gradually penetrated into Turkish society. Finally, the style of life among the Turkish Ottomans, became predominantly Arab, abandoning its Turkish origin. Strict measures were taken

by the State to keep the Moslem population within the boundaries of Arab-Islam traditions. This gradually caused the Ottoman Turks to grow away from their previous attachment to life, as well as lose their sense of creativity. For Arabian traditions were full of prohibitions and restrictions against real life, with emphasis on the "future world", a world which was claimed as the true one and for which one had to work to be entitled to live in after death, if Islamic restrictions were obeyed. Particularly with the close watch of the State over them, the Turks became a mystical society, totally alienated from the new inventions and developments of the West.

The strict Islamic measures were nevertheless applied only to Moslem Ottomans. The Ottoman rulers, although sharing imperialistic views along the centuries, made nevertheless use of liberal methods and never applied cultural imperialism. They had always permitted freedom of religion, language, customs and traditions to their subjects in the lands they occupied. So, the non-Moslems of the Empire were not so unfamiliar with Western advances. However, this was not enough to keep the gap between Europe and the Ottoman Empire from widening constantly. The natural result of this difference, and of the isolation of the Ottomans from the new technical and scientific developments, was the series of defeats of the Ottoman armies. At first, even these sudden retreats, did not attract the rulers' attention to what the Ottomans had lost by keeping away from progress. They were so obsessed with their dynastic superiority that they could not even think that the lack of new techniques in the Ottoman armies caused these retreats. The Ottoman elite, consisting mainly of religious scholars, the Ulema, were so narrow-minded that they did not even consider out of precaution to remodel the army or at least some of the deteriorating Ottoman institutions, until the end of the 18th century. No attempts of renewal could be expected from the humble people, impressed by the preaches of the Ulema, who had been for years condemning the West and its methods.

Finally, some sultans and high officials, starting to realise the existing difference, made a few feeble attempts at some changes. Still, their first assumptions were that the defeats infringed upon the army were strictly due to the lack of new methods in the military area, so they started the first attempts at westernizing the army alone. Nevertheless, the first few attempts, restricted to few re-organizations of the army, or adoption of some war techniques particularly from the 17th cent. had a personal character pertaining to the sultan or the vizir who attempted them. Each attempt, being personal, was doomed to fade away with its implementor.

The speedy retreats of the Ottoman armies, particularly after the mid 18th cent., resulted in territorial losses and recession of frontiers. The Ottoman economy, largely dependent on taxes collected within the boundaries of the Empire, soon faced depression, as the sources of taxes diminished in consequence of territorial losses. The Ottoman statesmen, while observing the steady European progress in all the spheres of life and the Ottoman recession which caused a total depression for the country, wished to become better acquainted with Europe, which they had previously ignored. The movement gradually increased, despite the feeble start.

Influences from the European societies permeated all along the 18th cent. Soon, the necessity was felt to acquire the economic, cultural, and technical methods as well as the military means of the West. The first social contacts with Europe were made possible by diplomats. Curiosity about the Ottomans was manifest in Europe. Embassy delegations, mainly from France, Holland and England, assigned to the Porte, started being accompanied by doctors, literary advisors, architects, natural scientists, sculptors and painters. Due to contacts with these people the Ottoman statesmen began abandoning their strict and negative views on the West. The European influence started penetrating into the social life of the elite, after a long period in which everything from the West had been labelled as coming from the "infidels".

The first traces of European influence on Ottoman life appeared in works of art, in the decoration of the dwellings of the Ottoman elite who came in contact with the European officials assigned to Istanbul. Next affected was architecture. The decorated gifts offered by foreign diplomats to Ottoman officials arose curiosity among the household members who wished to know more about their origin and the lands they came from. Trifles such as vases, velvet pillows, spectacles, snuff boxes, all sorts of ornamental objects recalled the European influence¹.

Another development had a great impact upon the Ottomans. It was the modernization of Russia during the reign of Peter the Great, which was rather overlooked in Europe but was regarded with great interest in the Ottoman Empire. Although the 18th cent. revolutions in America and France unleashed strong movements in Europe, the Ottomans at first knew almost nothing about them. While ignoring these political and social transformations, the changing Russia was indeed a point of curiosity, mostly since Russia became one of the great nations of Europe through the dramatic changes implemented by Peter the Great, by adopting western means in the way of life, concepts and thought. The ambassadors of Holland and France informed the Ottomans about developments in Russia and, at the same time, encouraged them to bridge existing gaps. The Ottomans started assigning diplomatic missions to various western countries, thus learning about the ways of life abroad.

Each ambassador assigned to a foreign country was instructed to keep records of his observations and report them to the Sublime Porte. Among the western nations, France had the greatest influence upon the Ottomans. The French had quite steady relations with the Ottomans for many years, mainly in the economic area. The first Ottoman Capitulations, granting foreigners freedom of trade in the Ottoman Seas, were given to France in mid 16th cent.

Appointed ambassador to France in 1723, Girmisekiz Mehmet Çelebi was instructed by Sadrazam (Grand Vizir) Damat Ibrahim Pasha to obtain information on the progress of sciences and style of life in France and note those aspects liable to be applied to the Ottoman society².

¹ Enver Ziya Karal, *Garplılasma Hareketleri*, Tanzimat, s. 18.

² Gerecek, Selim Nuzhet, *Türk Matbaacılıgı*, s. 44.

In his record, Mehmet Efendi wrote in detail about the theatres, observatories, parks, bridges, multi-storied buildings, works of art, mainly in the palaces of kings and aristocrats. He even made a minute description of theatrical performances. These details might seem minor to many of us today, but they were impressive news for the palace circles. They meant an opening towards the West.

The most important achievement of that period was undoubtedly the printing press. The printing presses which started in Europe in mid-15th cent., offered rare and valuable books to a large number of readers. Although an appreciable time had passed since it came in general use in the West, it was still forbidden in the Ottoman Empire. Only the non-Moslems, the Greeks, the Armenians and the Jews could use it and issue publications in their native languages.

Girnisekiz Mehmet Çelebi, and his son, Sait Efendi (later Pasha) who accompanied him to France on his mission, realized the importance and the prospects of the printing press and founded the first Turkish Printing Press, in 1728, with the aid of Ibrahim Muteferrika, a renegade Protestant.

The printing-press was the first technical development Ottomans brought from Europe. Its introduction to the Moslem Ottoman society was undoubtedly possible after obtaining the consent of the Seyhulislam by a Fetva (a religious approval required for every new action), followed by the Sultan's HATT-I HUMAYUN (an announcement made by the Sultan affording permission to a particular activity).

With the printing press, a new literary movement started in the Ottoman Empire. The retrogression of the nation had actually been first sensed by many learned men a century before. The existing gap between the Ottoman Empire and the West was discussed in some scholarly works by Koci Bey who wrote about this in the 17th cent³. Unfortunately, the lack of the printing press prevented people from coming in touch with such opinions. Koci Bey's work, as well as a few others available at that time, were very restricted and hard to obtain. With the printing press, a widespread literary movement began.

The most rewarding influence of the printing press among the Turks was the expanded use of the Turkish language, which since the adoption of Islam had slowly lost its influence in the Ottoman society. During the Ottoman rule it was surpassed by Arabic and Persian, particularly in literary works. The use of Arabic increased as the gap between Europe and the Ottoman Empire widened. When the printing press was first brought to Istanbul, a problem arose as to the language in which books were to be printed. After many discussions, the decision was taken in favour of Turkish. Hence, a very important step was made forward in the development of Turkish thought, literature being an essential factor of it.

The popularity Turkish language gained encouraged prose writers to compose poetry in the simplified Turkish language rather than in "Ottoman Turkish" full of Persian and Arabic elements.

³ Findikhoglu, Ziyaeddin Fahri, Tanzimatta Ictimai Hayat, p. 623.

Mehmet Efendi contributed to strengthen the movement towards westernization; it opened the way to western concepts and put out of use strictly medieval terms. The French influence introduced in everyday language the term "Frenk" for "French" and "a-la-Franga" for "the French style". These two terms soon started being applied to every new concept from the West, regardless of whether it was of French origin or not. Mehmet Efendi, noticing the difference which was so striking between the two societies, tried to emphasize this aspect by writing in his memoirs: "Take a Frenk, tie him upside down, and you have a Turk".

This, indeed, was the reality and efforts were made to overcome it. The new signs were soon conspicuous in the literature. The poems of a very famous Turkish poet of that time, Nedim, are telling in this respect, the more so as they were printed and appealed to the many; they were read in public. He also aimed at the simplification of the language, in order to broaden the horizon of the Turks. He can be considered the spokesman for a period, which later was called "The Tulip Era", having the tulip as symbol.

Many historians rightfully claim that this era should not be regarded as one of useless investments and infatuation meant to please the members of the Ottoman dynasty and elite. They claim it was a movement of renaissance in the Turkish way of life. Even the Ottoman sultans' tendency to have their portraits painted, a thing unheard of before since lay art was considered a sin, is significant for this development. During this new era men of letters showed a keen interest in literature and made attempts to equip Istanbul with libraries.

Unfortunately, the new way of life was shared only by the aristocracy whereas the poor and the janissaries continued to live under fairly modest conditions. Thus the renewal was largely dependent on the extension of better economic conditions to the common people who rose against the administrators and directed their hate against all forms of renewal. Finally, a strong uprising took place in 1730, causing the destruction of many new palaces, castles, buildings, works of art. It also provoked a temporary halt of the printing press. Many statesmen, known as supporters of reforms and of the whole tendency towards renewal and who had their portraits painted were murdered. Among them was Damat Ibrahim Pasha, an enlightened Grand Vizir.

The reactionary movement continued for some time, but the new initiatives could not be completely stifled. With the second half of the 17th century, when military experts underlined the progress in war techniques and instruments made in Western Europe, new kiosks and palaces were built on both sides of the Bosphorus, some of them by western engineers and architects. Thus new ideas and forms were accepted. Since stone buildings were easily destroyed in Istanbul by frequent earthquakes, people began to use wood. Although wooden constructions were more resistant to earthquakes, they were later on destroyed by fires. Few have survived, to testify to the European influence in the Ottoman architecture of that time.

We may conclude that the course of relations between the West and the Ottoman Empire (or the Eastern world) influenced the develop-

ment of literature and art and soon imposed the revision of schools education. Realizing that the gap between the two worlds was not strictly military, reformers requested new initiatives in education: priority was given to schools supplying modern knowledge and sciences apart from the strictly religious schools for Moslem Ottomans.

The fact which should not be disregarded is that the true renewal of the Ottoman Empire, comprising both military and civil institutions (social, educational, cultural, economic and political), had its origin in the early 18th century movement of ideas which manifested itself in art, literature and culture.

Not much later, the new trend started spreading beyond the Palace boundaries in Istanbul to the whole Empire and the consequences of the initiatives taken in the era we have tried to outline briefly became evident in the whole Turkish society; the movement of general improvement and westernization extended to all the state institutions.

REFLETS DES MOUVEMENTS CULTURELS DU XVIII^e SIÈCLE DANS LA PEINTURE RURALE DE MARAMURESH

ANCA BRATU

Nous aimerions considérer la peinture des églises en bois de Maramuresh dans la perspective des événements culturels et des controverses religieuses qui ont sillonné l'histoire du XVIII^e siècle, afin de cerner un phénomène en étroite liaison avec les mouvements idéologiques et les recherches formelles de l'époque. Loin d'être le simple résultat de l'oubli ou des malentendus d'un langage autrefois cohérent, le programme iconographique des peintures murales de Maramuresh exécutées dans les dernières années du XVIII^e siècle et les premières du XIX^e, apparaît, à une lecture attentive, comme un reflet des modifications produites dans la mentalité de la communauté rurale commanditaire.

Pour mieux comprendre les phénomènes dont on vient de parler, nous croyons utile d'esquisser les coordonnées de l'évolution de la vie religieuse du Maramuresh historique.

Intégrée dès les débuts de sa vie culturelle dans l'ambiance byzantine (à partir de 1391 le monastère de Peri relève directement de Constantinople) la province du Maramuresh se trouve, du fait même de sa position géographique, sous l'incidence des influences occidentales, devenant ainsi un foyer d'interférences culturelles.

D'ailleurs, à part l'église orthodoxe des Roumains, en Maramuresh il y avait les églises catholiques des cinq habitats formés par les « hôtes royaux » Allemands et Hongrois qui avaient pénétré en Maramuresh après 1271, et qui relevaient d'un archevêché, de même que les églises des Ruthènes (établis dans la région à la fin du XIV^e et au commencement du XV^e siècle) qui se trouvaient sous la juridiction de l'évêché de Muncaci, fondé au XV^e siècle.

Au XV^e siècle le Maramuresh continue à se trouver sous la juridiction de Peri, mais, vers la fin du siècle, à la suite des disputes entre les supérieurs de Peri et les évêques ruthènes de Muncaci, le Maramuresh passe sous la direction de ces derniers, jusqu'au commencement du XVII^e siècle.

Au cours du XVII^e siècle, dominé par la Réforme, des évêques Roumains orthodoxes sont de nouveau nommés seulement pour le Maramuresh, à la recommandation des princes régnants moldaves, surtout après la paix de Brest-Litovsk, de 1596, quand une partie du clergé et des fidèles Ruthènes passent à l'église gréco-catholique.

Les changements politiques survenus après la paix de Mikulov, de 1622 (les Habsbourgs cèdent à Gabriel Bethlen sept comitats du nord

de la Transylvanie et de la Hongrie) créent les prémisses de l'immixtion des princes transylvains dans l'élection des évêques orthodoxes de Maramuresh, ce qui mène fréquemment à des oppositions dans l'assemblée générale des nobles et des prêtres. Malgré le fait que les évêques étaient souvent ordonnés en Moldavie, les autorités leur imposaient des conditions relevant du calvinisme. Ainsi, par exemple, Savu, qui fut nommé le 12 avril 1650 évêque de Vad par le prince Gh. Rakoczy II, avec juridiction étendue aussi sur le Maramuresh, devait respecter toutefois sept conditions, parmi lesquelles la soumission au superintendant calvin de la ville d'Alba Iulia.

Les événements historiques qui ont eu lieu à la fin du XVII^e et au XVIII^e siècle, à savoir : l'incorporation de la Transylvanie et du Maramuresh dans l'empire des Habsbourgs en 1691, suivie par le premier diplôme Léopoldin qui confirmait les droits des trois nations politiques (Hongrois, Saxons, Szeklers) et des quatre religions tolérées (catholique, luthérienne, calvine et unitarienne) — ont eu pour conséquence l'intensification de la campagne menée pour forcer les Roumains orthodoxes de passer au catholicisme. Le point culminant de ladite campagne est sans doute représenté par la fondation de l'église greco-catholique en Maramuresh.

La nouvelle organisation ecclésiastique n'eut pas le suffrage de la population de Maramuresh. Quelques évêques, fidèles à l'ancienne tradition orthodoxe, continuaient à ordonner secrètement des prêtres orthodoxes pour le Maramuresh et pour la Transylvanie, jusqu'au moment où ils furent frappés d'interdiction et parfois même arrêtés sous de fausses accusations, en dépit des protestations de la population locale. Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle les évêques roumains de Maramuresh ont réussi à faire face aux pressions des autorités catholiques et des évêques ruthènes uniates. La communauté villageoise de Maramuresh se soumet parfois, pour se révolter de nouveau à la première occasion, à une infiltration culturelle imposée.

Après 1720, l'évêché greco-catholique de Muncaci étend sa juridiction sur le Maramuresh, et, après l'intégration du Maramuresh dans la Hongrie, en 1732, on n'approuva plus « la construction des églises greco-orthodoxes qu'avec la concession du roi », en 1740 l'évêché orthodoxe roumain fut disous et la contrée du Maramuresh passe pour plus de cent ans sous l'obédience de l'évêché greco-catholique de Muncaci.

Après 1711, la Contre-Réforme qui a eu raison du protestantisme a pu prendre à sa charge les églises protestantes et commencer la construction de nouvelles églises catholiques. C'est dans ce contexte politique et culturel qu'on doit envisager l'évolution artistique du Maramuresh historique.

L'art lui aussi a été atteint par les controverses de l'époque. Car, en se limitant aux cadres larges de l'iconographie traditionnelle post-byzantine, la peinture murale du Maramuresh a oscillé toutefois entre deux tendances idéologiques opposées qui se sont disputées le territoire du Maramuresh, le protestantisme et la Contre-Réforme.

Dans le choix des thèmes, ainsi que dans leur articulation dans un programme iconographique différent de celui recommandé traditionnellement pour les églises orthodoxes, on peut déceler les échos des controverses religieuses, masqués parfois par un désordre apparent. En réalité, en

dehors des incertitudes et des inconséquences tenant souvent à l'ignorance du peintre populaire, la fréquente apparition de certains thèmes, ainsi que l'absence systématique de certains autres, la préférence accordée à certains cycles, etc., ne peuvent être considérées un simple jeu du hasard, mais, au contraire, hautement significatives.

On est en tout premier lieu frappé par la préférence manifestée pour les thèmes de l'Ancien Testament, que la Contre-Réforme considérait, à la suite des anciennes interprétations médiévales, des signes prémonitoires du Nouveau Testament, des « figures » du sacrifice eucharistique, ou bien des « anti-types » de la Passion ; d'autre part on ne peut pas ignorer l'absence de quelques cycles majeurs, comme celui des grandes fêtes, par exemple, ainsi que la réticence devant les épisodes de la vie de la Vierge, absences qui peuvent être considérées comme un reflet des critiques formulées par les protestants contre le culte de la Vierge (à laquelle on consacre pourtant quelques images isolées, notamment celles que l'art de la Contre-Réforme utilisait pour la glorifier). L'ensemble iconographique est dominé par *l'allusion eschatologique* (annoncée à partir du sanctuaire par la vision apocalyptique des cœurs célestes et qui éclate sur la voûte de la nef dans les thèmes au sens funéraire et psychopompe, culminant dans la nartex par le « Jugement Dernier »), aussi bien que par *l'intention moralisatrice* qui résulte de la parallèle entre les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, illustrées dans la nef.

Nous pouvons aisément reconnaître dans ce type de programme iconographique les sujets majeurs de la littérature baroque est-européenne du XVIII^e siècle : « son penchant pour les aspects moralisateurs », ainsi que l'intérêt pour « les reflets psycho-sociaux des faits littéraires », « le sens moral, l'enseignement, le modèle de sagesse, l'aiguillon correcteur . . . incorporées dans la narration »¹.

Nous allons essayer d'examiner les diverses articulations du programme iconographique, en prenant pour exemple tout d'abord la peinture de l'église de Birsana, exécutée en 1806 par Hodor Toader, un artiste local qui nous semble être particulièrement imprégné des mouvements culturels de l'époque.

Dans l'iconographie du *sanctuaire* on remarque l'absence des thèmes classiques qui symbolisent l'incarnation et l'eucharistie, à savoir *La Vierge et l'Enfant* et *La Communion des apôtres*, et, leur remplacement par des thèmes mineurs qui font allusion à la même signification, tels *L'Annociation*, ou même *Zacharie visité par l'ange*², interprétés comme des prédications de l'Incarnation, ainsi que *La dernière communion de saint Pakomie*

¹ Dan Horia Mazilu, *Barocul in literatura română din secolul al XVII^{lea}*, București, 1976, p. 87—89.

² Le prêtre Zacharie a été annoncé par un ange qu'il aura un fils, le futur Jean Baptiste. Puni à cause de son inéduité, Zacharie resta muet jusqu'à la naissance de son fils qu'il appela Jean, à la demande de l'ange, v. L. Réau, *Iconographie de l'art chrétien*, Paris, 1955—1959, tome II, *Ancien Testament*, p. 432.

ou de *saint Onufrie*, à côté du *Pressoir mystique*³ et de la *Vision de saint Pierre d'Alexandrie*⁴ symbolisant l'institution de l'Eucharistie.

Pourrait-on interpréter cette absence des thèmes majeurs, consacrés dans l'iconographie byzantine, comme une espèce de « crainte » devant les images qui étaient les plus contestées par les protestants, fait qui expliquerait d'ailleurs leur remplacement par d'autres scènes allusives?

En même temps nous devons reconnaître que l'allusion, le langage symbolique, la lecture du sens caché des épisodes de l'Ancien Testament étaient les procédés préférés de l'art de la Contre-Réforme qui, étant d'avis que « L'art est un chiffre », comme disait Pascal, s'efforçait de le décoder au profit des thèses qu'elle soutenait.

L'Eucharistie qui, paradoxalement, n'était pas présente dans le sanctuaire des églises du Maramuresh par le thème classique, voire même obligatoire dans l'iconographie byzantine, et fréquemment utilisée aussi par la Contre-Réforme (notamment par l'image où Jésus en personne administre le sacrement à ses apôtres) était, en revanche, représenté allusivement par les sacrifices de l'Ancien Testament : *La Cène de Mamvri*, *Le sacrifice d'Elie*⁵, *Le sacrifice de Jacob* ou *Melchisedec offrant du pain et du vin à Abraham*⁶. D'autres scènes étaient considérées des préfigurations du bonheur prédit par le Nouveau Testament, telle « *la grappe de la terre promise* », symbole de la vie éternelle et, en même temps, par ce jeu d'associations qui caractérise l'esprit de la Contre-Réforme, « figure » du sacrifice du Christ en croix⁷.

L'Incarnation, dogme fondamental de l'iconographie du sanctuaire où s'accomplit l'Eucharistie, est mise d'habitude sous la protection de la *Vierge et l'Enfant*, image vivante de l'Incarnation qui est la condition même du sacrifice. Mais l'iconographie du Maramuresh semble de nouveau

³ Le thème d'origine occidentale a pénétré vers la fin du XVII^e siècle dans l'iconographie post-byzantine, probablement par l'intermédiaire des gravures occidentales. Mais, tandis que dans l'art occidental de la fin du Moyen Age le thème avait acquis des détails naturalistes et pathétiques (la multiplication des blessures d'où s'écoule le sang du Christ qui est « pressuré » comme un raisin sous le « pressoir mystique »), dans l'iconographie post-byzantine toutes ces particularités ont été remplacées par des éléments symboliques à signification eucharistique. Ainsi, le thème a apparu sous l'image de « Jésus-vigne » qui, au lieu d'être « pressuré », offre lui-même le vin rédempteur, de la grappe qui pousse de son propre corps. Voir à ce propos G. Popescu-Vileca, *O replică ortodoxă a temei iconografice occidentale « Pressoir mystique »*, Bunești, 1963, extras du « Biserica ortodoxă română », an. LXI, n^{os}. 1—3.

⁴ Saint Pierre d'Alexandrie a vu apparaître dans sa cellule l'Enfant Jésus avec les vêtements déchirés par Aric, l'hérétique (qui niait au Christ la consubstantialité avec Dieu le Père). Saint Pierre, lui-même sacrificateur (en tant que prêtre) et sacrifié (en tant que martyr) a été considéré de la sorte une figure de Jésus ; les vêtements déchirés ont été considérés un symbole du corps de Jésus, offert à la communion, ce qui explique l'emplacement du thème dans le sanctuaire, là où s'accomplit le mystère de l'Eucharistie, G. Millet, *La vision de saint Pierre d'Alexandrie*, en « Mélanges Ch. Diehl », II, p. 103.

⁵ « Roix », III, 17, 22—10. Élie fait la preuve de la toute puissance de Dieu (devant les profets de Baal) en parvenant à allumer par la prière l'offrande qu'il lui adressa.

⁶ Tous ces épisodes de l'Ancien Testament sont des sacrifices non sanglants qui préfigurent de la sorte l'institution de l'Eucharistie, E. Mâle, *L'art religieux après le Concile de Trente. Étude sur l'iconographie de la fin du XVI^e, du XVII^e et du XVIII^e siècles*, Paris, 1932, p. 338.

⁷ La colossale grappe de raisin apportée de la terre promise par les émissaires de Moïse a été facilement associée aux promesses du Nouveau Jérusalem céleste. En même temps, le raisin porté sur un bâton a été assimilé au corps du Christ en croix, duquel s'écoule le sang rédempteur, L. Réau, *Iconographie*, II, *Ancien Testament*, p. 211 et E. Mâle, *ibidem*.

réticente quant à cette représentation et l'évite. Pourtant il y a certaines contradictions, puisque nous trouvons une scène de glorification de la Vierge, fréquente dans l'iconographie occidentale et utilisée aussi par l'art de la Contre-Réforme, à savoir *La Vierge couronnée par la Sainte Trinité*⁸.

Un autre sujet qui se trouve sur les parois du sanctuaire est la *Hiéarchie céleste* qui refléure dans l'iconographie de la Contre-Réforme depuis la parution en 1670 du livre de l'évêque Abelly de Rodez, qui, en s'inspirant de la célèbre « Céleste Hiérarchie » de Denis Areopagite a commandé en même temps la représentation des neufs cœurs célestes dans l'église de Saint-Lazare⁹.

Cette représentation adoptée en Maramuresh demeure pour autant une exception dans l'art de la Contre-Réforme, les sentiments pieux des fidèles allant à l'époque respective de préférence aux archanges et aux anges et non à tous les neufs cœurs célestes.

La dévotion aux archanges constitue d'ailleurs un chapitre assez curieux de l'histoire religieuse de la Contre-Réforme, liée à la découverte, en 1516, d'une fresque représentant les sept archanges, dans une église de Palermo. La découverte a été considérée un miracle et elle a été suivie par la construction, en 1523, d'une nouvelle église à Palermo, sous le vocable des sept archanges et par la consécration, en 1561, d'une autre église à Rome, par le Pape Pie IV, qui fit aussi peindre les archanges avec les attributs de ceux de Palermo. Cette dernière image connut une large diffusion, à l'aide des gravures, jusqu'aux Flandres et en Allemagne.

Malgré le fait qu'à Rome le culte des sept archanges a été assez vite interdit, quatre d'entre eux étant considérés apocryphes, l'image continua à subsister. Nous la retrouvons souvent dans l'art russe des XVII^e et XVIII^e siècles, particulièrement dans les icônes ayant beaucoup de points communs avec celles du Maramuresh, qui représentent en premier plan les archanges Michel et Gabriel, debout, tenant entre eux un médaillon avec le portrait de Jésus-Emmanuel. Il s'agit là d'une image ancienne, à caractère militant, créée pendant les controverses iconoclastes et reprise au XVII^e siècle par les nouveaux défenseurs des images¹⁰.

Sur la voûte de l'église de Birsana on voit une scène intitulée *Le concile des archanges*, image insolite apparentée en apparence à l'iconographie traditionnelle, mais qui, en réalité, est privée de l'élément qui lui conférerait son sens militant, car, au lieu de soutenir le portrait de Jésus, l'Archange Michel tient l'épée et la balance du « Jugement dernier ». Ainsi, au lieu d'être un argument en faveur du culte des images saintes, la représentation de Birsana (accompagnée aussi par une inscription qui paraphrase l'annonce du canon dans la liturgie) est un « memento » au « Jugement dernier ».

D'ailleurs, un autre thème ayant une signification complémentaire apparaît sur la même voûte : *L'Ascension de Saint Elie* (qui est, entre parenthèses soit dit, le patron des carmelites), considéré comme une

⁸ L. Réau, *Iconographie*, II, *Ancien Testament*, p. 27-28 et *Nouveau Testament*, p. 623.

⁹ E. Mâle, *L'art religieux après le Concile de Trente*, p. 297-306.

¹⁰ A. Grabar, *L'icône clipeata chrétienne*, in « L'art de la fin de l'Antiquité et du Moyen Âge », tome I, p. 601-612.



Fig. 1. — La Hiérarchie céleste, détail, église de Birsana.



Fig. 2. — Le concile des archanges, église de Birsana.

« figure » de *L'Ascension de Jésus* et, en même temps, un symbole de la Résurrection.

Au-delà de la signification iconographique proprement-dite de ces thèmes, ne pourrait-on pas affirmer que l'atmosphère baroque de l'époque n'était pas étrangère à la préférence accordée par le peintre à ces images « d'ascension » et de « chute », *L'Ascension de saint Elie* et *L'Assomption de la Vierge*, ainsi que *L'Echelle de Jacob*, que les anges montent ou descendent, symbolisant la vertu active par opposition à la vertu passive ? Quoiqu'il en soit, l'association de ces thèmes où les âmes montent aux cieux et sont reçues par Dieu le Père, au bout de *L'Echelle de Jacob*, ou bien par Jésus, dans *L'Assomption de la Vierge*, font allusion au Jugement Dernier et à l'espoir dans la Résurrection, à l'aide des images puisées aussi bien de l'Ancien que du Nouveau Testament.

Dans *L'Assomption de la Vierge* on voit la Madone s'élevant sur des nuages vers les hauteurs, suivie par des anges, tandis qu'en bas un apôtre, probablement saint Thomas, agenouillé près du cercueil ouvert, reçoit en guise de preuve, sa ceinture. Ce détail iconographique, de la ceinture jetée aux apôtres (qui remonte aux représentations du moyen âge, nous rappelle l'art de la Contre-Réforme réceptif parfois aux légendes du passé. Vu que les protestants s'acharnaient tout particulièrement contre les images de la Vierge, l'art de la Contre-Réforme la célébra avec une ferveur ardente, ayant toutefois soin d'éviter les épisodes qui, n'étant pas attestés par des sources historiques, prêtaient à la critique. Pourtant, semblant indifférents aux sévères prescriptions faites par les docteurs après le Concile de Trente, les peintres représentaient fréquemment *L'Assomption de la Vierge*, bien que personne ne savait rien de précis sur ce récit fondé sur des traditions apocryphes.

Une autre image nous rappelle l'iconographie officielle de la Contre-Réforme, à savoir celle où la Vierge, assise sur le trône, la couronne sur la tête et le sceptre à la main, tient l'Enfant Jésus sur le bras gauche. L'inscription qui l'appelle « Mater dei » se rapporte à la Vierge proclamée « Mère de Dieu » au Concile d'Ephèse, par l'Eglise d'Orient et l'Eglise d'Occident réunies, qui avaient conclu que Marie n'était pas seulement la Mère de Jésus, mais aussi la Mère de Christ en tant que Dieu. L'iconographie de ce thème apparaît en France au XVII^e siècle, sur le plafond peint par Le Brun dans une chapelle construite à Notre-Dame de Chartres, en l'honneur de la Vierge.

Hormis ces scènes dédiées à la Vierge, le peintre de Birsana semble avoir évité la représentation d'autres épisodes de la vie de la Vierge, influencé peut-être par les idées contestataires des protestants.

Le programme iconographique de la nef a à sa base la parallèle moralisatrice entre les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, en commençant par le péché originel et en continuant avec la série des péchés qui y découlent, rachetés tous par la Passion du Christ, dont les épisodes sont présentés d'une manière extrêmement détaillée.

A propos de ce type de programme iconographique on a remarqué que « l'élimination presque totale des scènes liturgiques et de toute interprétation dogmatique, de même que la mise en valeur du caractère didactique et moral de la peinture, s'inscrit dans l'atmosphère religieuse créée

par le protestantisme en lutte contre le mysticisme et le dogmatisme, que celui-ci remplace par les traits historiques et moraux du culte »¹¹.

D'autre part nous devons remarquer qu'en racontant en détail la Passion, en parallèle avec les images symboliques de l'Ancien Testament, la peinture du Maramuresh prend de l'art de la Contre-Réforme les « figures » utilisées fréquemment pour suggérer les harmonies de l'Écriture.



Fig. 3. La Vierge et l'Enfant (Mater Dei), église de Birsana.

L'esprit du passé reste plus longtemps vivant qu'on ne le croit d'ordinaire, ainsi qu'il ressort de l'art de la Contre-Réforme. Les peintres eux-même oscillaient entre la tradition et l'esprit critique des temps nouveaux, en choisissant, le plus souvent, la représentation des scènes bibliques qui avaient eu jadis un caractère symbolique et qui conservaient encore, pour la plupart, leur ancienne puissance de séduction moyen-âgeuse. Ainsi, en 1637, on imprime encore à Anvers la « Glosse ordinaire » où chaque passage de la Bible est interprété et commenté allégoriquement. La nouvelle exégèse de Cornelius Lapidé est bien sûr beaucoup plus sobre que l'ancienne Glosse, mais, même si on n'explique plus toutes les images de l'Ancien Testament par des symboles, on déchiffre encore beaucoup des épisodes comme des prédictions du Nouveau Testament. Des souvenirs de l'antique « Biblia pauperum », ou bien de l'ancien « Speculum humanae salvationis » sont repris dans l'Italie du XVII^e siècle et diffusés par les œuvres de P. P. Rubens dans toute l'Europe.

Les peintres de Maramuresh ont choisi de l'Ancien Testament des thèmes qui démontrent la suite des péchés découlant du péché originel, ainsi que des épisodes qui préfigurent le salut implicite et explicite du Nouveau Testament. Nous aimerions à citer à ce propos *La vocation*

¹¹ I. D. Ștefănescu, *Arta veche a Maramureșului*, București, 1968, p. 137.

*d'Abraham*¹², symbole de l'âme sauvée qui entend l'appel de Dieu, ou bien *Joseph vendu par ses frères*, qui préfigure la trahison de Judas, ainsi que la « disparition » de Joseph qui est assimilée à la mort apparente de Jésus. De même, *l'Arrivée de Jacob en Égypte chez Joseph*, qui signifie le triomphe de Joseph sur sa mort apparente, symbolise aussi la Résurrection du Christ et la victoire de ses prophéties, se rattachant de la sorte à une autre scène qui avait depuis longtemps acquis la même signification : *Jonas sortant du ventre de la baleine*, comme Jésus sortira victorieux de sa tombe.

D'autres scènes sélectionnées de l'Ancien Testament qui apparaissent dans les peintures tardives du Maramuresh sont choisies parmi celles fréquemment utilisées dans l'art de la Contre-Réforme pour faire ressortir les harmonies de l'Écriture : *Moïse enfant sauvé des eaux* par la fille du pharaon préfigure L'Enfant Jésus sauvé du Massacre des Innocents ; *Moïse élevant le serpent d'airain* est une figure de la Crucifixion de Jésus qui sauve l'humanité, comme il ressort aussi de l'inscription qui accompagne la scène : « Comme Moïse a élevé le serpent d'airain dans le désert pour être vu par ceux mordus par les serpents, ainsi fût élevé Christ sur la croix », mis en valeur aussi par la figuration du serpent élevé sur une croix ; *L'Arche de Noé* est semblable à l'arche de l'Église, la seule indestructible et rédemptrice, opposée à la *Tour de Babel* qui symbolise la discorde et la confusion.

Représentés parallèlement avec les scènes de l'Ancien Testament et souvent en nombre égal, les épisodes de la Passion du Christ montrent la voie vers le salut.

L'illustration de la Passion réapparaît au XVII^e siècle, traitée d'une manière aussi pathétique qu'à la fin du moyen âge, dans un art qui exaltait le dramatisme et la véridicité, voire même le naturalisme des souffrances du Christ, auxquelles on opposait le triomphe de la Résurrection. Ce type de représentation, narrative et détaillée, qui est inspirée par la mise en scène des mystères médiévaux, a continué à subsister dans l'ombre le long des siècles et a fini par s'imposer de nouveau. Au XVI^e siècle cette manière de traiter la Passion réapparaît dans les fresques byzantines du Mont Athos qui influencèrent à leur tour la peinture murale de la Valachie du XVII^e siècle¹³. Le XVIII^e siècle, caractérisé par l'explosion de l'initiative rurale dans tous les pays roumains, a été dominé par les représentations narratives et véridiques qui venaient à l'encontre de l'esprit populaire.

Dans la peinture du Maramuresh on ne rencontre plus la discrétion de l'iconographie byzantine, mais le réalisme pathétique du baroque occidental. *Jésus lavant les pieds des apôtres* est représenté en pleine action, ceint d'un tablier, tenant des deux mains le pied de l'apôtre Pierre qui ne proteste plus ; loin d'être symboliques, comme dans les rédactions traditionnelles byzantines, les gestes des personnages sont cette fois-ci très naturels.

¹² « Genèse », 12, 1—3. Abraham quitte Ur en Chaldée pour aller en Canaan, à la demande de Dieu. Dans la « Comandatio animae », prière des agonisants rédigée par saint Ciprien à la fin du 11^e siècle, Abraham était déjà considéré un exemple de l'âme sauvée, qui suit l'appel de Dieu.

¹³ Coruelia Pillat, *Pictura murală în epoca lui Matei Basarab*, Bucuręști, 1980, p. 61.

La prière sur le Mont des Oliviers se déroule dans un espace clôturé, dont l'image dérive des lointains « jardins clos » fréquents dans les mystères médiévaux, tandis que la disposition en diagonale des personnages fait accroître le dramatisme baroque de la scène.



Fig. 4. — Jésus lavant les pieds des apôtres, église de Birsana.

La Flagellation est figurée d'une manière réaliste. Jésus est attaché à une colonne basse¹⁴, les mains derrière le dos, prêt à être fouetté par deux soldats ; il ploie sous les coups, dans une attitude suggestive, loin de la représentation frontale et immobile des rédactions byzantines.

Sur le *Chemin de la Croix* Jésus se plie sous le faix, étant en même temps tiré par une corde attachée au cou et aiguillonné avec une massue — voilà quelques détails dramatiques empruntés aux mystères médiévaux.

La position de Jésus sur la Croix — par terre ou levée — a suscité au XVII^e siècle beaucoup de controverses. La représentation adoptée en Maramuresh est celle unanimement acceptée par les jésuites dès la fin du XVI^e siècle, reprise et répandue par les œuvres de Rubens et de ses épigones : Jésus est cloué sur la croix étendue par terre et ensuite levée.

¹⁴ L'iconographie de la Contre-Réforme préféra au XVII^e siècle l'image du Christ attaché à une colonne basse, de sorte qu'il n'a plus de point d'appui et se renverse sous les verges, E. Mâle, *L'art religieux après le Concile de Trente*, p. 263.

La Descente de Croix suit également un schéma baroque diffusé par la célèbre peinture d'Anvers de Rubens, où le corps de Jésus tombe en diagonale, étant soutenu par deux hommes montés sur des échelles et puis saisi par la Vierge qui l'attend en bas.

Enfin la *Résurrection* suit, elle aussi, l'iconographie occidentale en représentant Jésus s'élevant et planant dans les airs en face des soldats endormis ou effrayés.

Intégré dans le cycle de la Passion, mais représenté souvent à part dans les peintures de Maramuresh, peut-être justement pour souligner son importance, *le repentir de saint Pierre* était souvent utilisé dans l'art de la Contre-Réforme pour symboliser le sacrement de la Pénitence que l'Eglise catholique défendait contre les protestants. L'idée du repentir était sans cesse présentée aux fidèles, le pathétisme des larmes de saint Pierre s'apparentant d'ailleurs très bien à la sensibilité religieuse de l'époque.

Rapproché parfois à celui de saint Pierre, *le repentir de David*, qui était souvent représenté dans les « Livres d'Heures » du Moyen-Age, a été repris par l'iconographie des XVII^e—XVIII^e siècles, étant considéré une préfiguration de la confession chrétienne.

Avec *La Madeleine pénitente*, représentée d'ailleurs à titre d'exception en Maramuresh nous pénétrons parmi le petit nombre de saints propres à l'iconographie catholique, comme par exemple *saint Antoine* dans la scène de la tentation.

Nous pouvons donc remarquer, en guise de conclusion, que dans les peintures de Maramuresh ont été sélectionnés surtout des thèmes de la Contre-Réforme, devenus familiers aux peintres de Maramuresh par le truchement de l'iconographie byzantine.

Quoique fortement encre dans ses structures traditionnelles, l'art de Maramuresh ne fut pas pour autant une entité conservatrice et renfermée sur elle-même. Au contraire, dans cette zone culturelle en continuelle évolution, l'art s'avère capable de recevoir au niveau rural des éléments que la culture européenne avait produit, faisant évidemment appel aussi à d'autres ressources. Dans le cadre des transformations subies à cette époque par l'évolution artistique, la réceptivité des peintres locaux, ainsi que leur participation active à la vie culturelle des commanditaires, recrutés eux aussi du milieu rural, constituent elle aussi un phénomène symptomatique.

Les peintres de la contrée ont, d'une part, joué le rôle d'un philtre capable de trier les éléments proposés à la société (dont ils étaient les représentants) et, d'autre part, ils ont fait circuler certaines idées et certaines modalités d'expression contemporaines. Grâce au dialogue entre le commanditaire et l'auteur, tous les deux membres anonymes de la communauté rurale, la mentalité collective s'exprimait d'une manière nuancée, manifestant de ce fait autant sa capacité de réception à l'égard des innovations de l'époque, que son refus quant aux éléments jugés incompatibles.



Fig. 5. — Le repentir de saint Pierr ,
église de Budești-Susani.



Fig. 6. — Le repentir de David, église de
Birsana.

SAGESSE ET FOLIE DANS L'ŒUVRE DE NICOLAS MAVROCORDATOS

JACQUES BOUCHARD
(Université de Montréal)

à Lise et John B. Xenos

Pour peu volumineuses qu'elles soient, les œuvres littéraires de Nicolas Mavrocordatos s'imposent à l'attention du spécialiste de l'histoire littéraire et de l'histoire des idées à plus d'un chef. Outre en effet la variété des genres pratiqués par l'auteur princier, — un code déontologique, un roman philosophique, des réflexions et maximes, des lettres, des essais, des dialogues et des poèmes¹, — c'est surtout le caractère fragmentaire des œuvres, leur intention d'exemplarité et leur référence constante à une « somme » à venir qui intéressent le critique moderne. On peut certes arguer que les occupations administratives du voïvode l'ont empêché d'achever les monuments littéraires qu'il avait ébauchés²; mais on peut aussi soutenir que son intention était précisément de produire des fragments finis, comme tel sculpteur un torse, tel peintre une étude de main. Si c'était le cas, l'œuvre de Nicolas procéderait d'une conception muséologique, pour ainsi dire, de l'objet d'art : on aurait là une exposition de fragments exemplaires qui sollicitent la participation active du public connaisseur, puisqu'il s'agit de créer mentalement et esthétiquement l'anastylose d'un tout imaginaire, pour achever l'œuvre dans ses dimensions idéales³. On peut difficilement dissocier ceci de l'intention éventuelle d'une exhibition de savoir-faire, de la part d'un virtuose de l'écriture. Ces deux aspects corroborent l'opinion voulant que l'œuvre écrite de N. Mavrocordatos appartienne aux belles-lettres, plutôt qu'à la littérature proprement dite⁴.

¹ Dans la présente étude, j'ai utilisé les éditions suivantes : *Περὶ Καθηκόντων Βιβλος*, Leipzig, 1722 (abréviation : K. Deuxième édition ; la première fut imprimée à Bucarest en 1719). *Φιλοθέου Πάρεργα*, Vienne, 1800 (abrév. : Φ).

² *Ἐγγειρίδιον ἐν ᾧ γνώμαι καὶ φροντισματα περὶ ἡθῆ καὶ πολιτείας*, Hurmuzaki, *Documente*, XIII, Bucarest, 1909, p. 163–501 (abrév. : E, suivie du n° de la réflexion).

³ *Ἐπιστολαὶ τινες κατὰ μίμησιν τῶν τοῦ Φαλαρίδου*, *RESE* 13 (1975) 197–207 (abrév. : L, suivie du n° de la lettre).

⁴ *Ψόγος νικοτιανῆς*, Venise, 1876 (abrév. : Ψ. Deuxième édition ; la première fut imprimée à Jassy en 1786).

² Politique consciencieux, il écrit : « Πολιτευόμενος μέντοιγε, οὐ λυμανεῖται τὰ κοινά, οὐ τε πάς ὀφειλομένας τῇ διοικήσει ὥρας δαπανῆσει ἀναγνώσει καὶ θεωρίαις » (traduction de S. Bergler : « Neup. tamen administrans, eam non labeactabit, neque debitas administrationis horas absinet in lectiombus & speculatiombus ») K 167.

³ Sur cette question, voir les études comprises dans : *Fragments: Incompletion & Discontinuity*, éd. L. D. Kritzman, New York Literary Forum, 1981.

⁴ Concernant la différence entre la littérature et les belles-lettres, voir : R. Escarpit, *Qu'est-ce que la littérature?*, in *Littérature et genres littéraires*, Paris, Larousse, 1978, p. 7 sqq.

De son côté, l'historien des idées ne peut manquer de trouver en Nicolas Mavrocordatos un agent important de l'esprit moderne, eu égard au temps et au lieu où il a vécu. Son nom est associé à la concrétisation politique d'une période de symbiose et d'échanges fructueux entre les cultures néo-hellénique et roumaine⁵. C'est donc avec raison que A. Duțu a inclus dans son étude sur *Les Livres de sagesse dans la culture roumaine* (Bucarest, 1971) les principales œuvres de cet auteur, en y indiquant comment elles s'insèrent dans la catégorie des « miroirs des princes » (p. 126—131). Le terme de « sagesse » qu'on rencontre constamment dans l'œuvre du prince phanariote justifie pleinement l'analyse qu'en a esquissée A. Duțu, tout en signalant par ailleurs qu'il aurait été éminemment souhaitable de disposer pour ce faire d'« un dictionnaire des termes fréquemment employés dans ces ouvrages et susceptibles de révéler les idées-forces de leur contenu » (p. 15). Je me suis autorisé de cette remarque pour tenter de cerner les notions de « sagesse » et de « folie », puis subsidiairement celles de « philosophie » et de « sainteté » dans l'œuvre de Nicolas Mavrocordatos, en montrant comment, à mon avis, ces concepts s'inscrivent dans les aires plus vastes de la *Raison* et de la *Déraison*. Car, s'il peut être acquis que l'œuvre écrite du prince affirme l'émergence de la *Raison*, voire l'avènement de sa domination, il n'est certes pas moins évident pour le lecteur attentif que la *Déraison* y est partout présente, et menaçante. *Sagesse* et *Folie* apparaissent donc comme les pôles ultimes de cristallisation d'une gamme de nuances sémasiologiques passablement élaborée⁶.

LA RAISON DOMINANTE

Il serait vain de chercher dans la terminologie utilisée par Mavrocordatos une précision et une cohérence qu'on eût été en droit d'attendre d'un praticien de la philosophie. Il est pourtant remarquable que son vocabulaire concernant la vie intellectuelle fasse une place restreinte aux fonctions sensibles et aux fonctions analytiques de l'intelligence pour en privilégier les fonctions rationnelles. En effet, qu'il emploie le terme νοῦς, ses composés ἀγγίνοια, διάνοια, περίνοια et σύννοια, ou les syntagmes νοός ὀξύτης et νοός ὀξύδερκεια, l'auteur les place constamment dans un contexte qui relève de l'éthique, comme dans πολιτική περίνοια (K 18, 118). Ainsi, à la proposition „ὁ γὰρ νοῦς ἀνετόν ἐστι χρεῖμα καὶ ἐλεύθερον”⁷ répond la réserve „καὶ νοῦς κἂν εὐφυῶς ἔχη τῆς ἔξωθεν μέντοιγε ἀρδείας ἀμοιρήσας ἢ ὅλως ἐστείρωται πρὸς ἐνέργειαν τῶν καλῶν, ἢ καθ' ἑαυτὸν ὀργῶν...”⁸. De même a-t-on l'expression ὑγιαίνουσα διάνοια (Φ 69) et surtout le fréquent syntagme ὁ νοῦν ἔχων ὑγιῆ (K 187, Φ 118, E 21, 33, 429). On voit aisément

⁵ Je dis bien politique, car l'hellénisme était déjà en honneur chez ses prédécesseurs roumains; voir A. E. Καραθανάσης. Οἱ Ἑλληνογενεῖς λόγοι στὴ Βλαχία (1670—1714), Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1982.

⁶ Sur cette question, on consultera avec profit l'étude magistrale de M. Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, (Coll. Tel), Paris, Gallimard, 1972.

⁷ « Car l'esprit est quelque chose d'indépendant et de libre » Φ 112.

⁸ « Ita mens, quavis habilis ac docilis, nisi extrinsecus irrigatione juvenetur, aut plane sterileset ad bonos actus producendos, aut per se turgeus... » K 2.

que, tout en donnant son importance à l'entendement, l'auteur s'occupe plus spécifiquement de la *Raison*. Diverses acceptions de ce mot sont ainsi présentes dans son œuvre : il décrit cette faculté de juger, de distinguer le vrai du faux en particulier dans un passage des *Loisirs de Philothée* (Φ 63—64) ; il parle de cette faculté de raisonner et de connaître l'absolu dans son *Traité des Devoirs* (K 166), où l'on trouve aussi la distinction entre la connaissance naturelle, par la raison, et la connaissance surnaturelle par la révélation (K 6—8). Mais la Raison consiste plus souvent, dans les écrits de Nicolas, en cette faculté directrice de la pensée et des actions humaines, qui s'associe à l'expérience (πολύπειρον Φ 147) et à la sensibilité (καρδιά Φ 118). La perfection de la *Raison*, prise dans ce sens, se réalise dans la Sagesse, un idéal où vertus intellectuelles spéculatives et pratiques et vertus morales s'exercent harmonieusement. Cet idéal de Sagesse a été celui de l'humanisme chrétien, héritage légué par la tradition, réunissant la spiritualité antique et la pensée patristique. On sait que le stoïcisme a joué un rôle important dans la formation de cet idéal de Sagesse et qu'il a marqué plusieurs penseurs, tant en Occident que dans le Sud-Est européen⁹. Nicolas Mavrocordatos s'inscrit donc dans la lignée de la tradition lorsqu'il cite Epictète, Marc-Aurèle, Cicéron et les Pères de l'Eglise, lorsqu'il trace les mots σοφία, σωφροσύνη, φρόνησις, σύνεσις, etc.

Quelles sont les qualités qui permettent, au sentiment de notre auteur, de reconnaître un homme sage ? Le Sage idéal est d'abord un homme savant, en possession d'un savoir théorique, mais qui continue ses recherches pour approfondir davantage la Vérité ; pour Mavrocordatos, *sage* et *ignorant* sont des notions incompatibles. Le Sage est aussi un homme pleinement maître de ses facultés et de ses passions — passions de l'âme, mais encore passions inhérentes à la matière (ένυλα πάθη Φ 133)¹⁰ ; car il ne s'agit pas d'annihiler les passions, mais de les soumettre à la Raison¹¹. Par conséquent, le Sage possède un savoir pratique qui le rend judicieux dans son agir¹². Enfin, doté de tant de connaissances, le Sage reconnaît l'existence de Dieu et professe que la sagesse humaine participe de la Sagesse divine¹³. S'il recherche le bonheur temporel (μάθε τήν τοῦ εὐδαιμονεῖν τέχνην E 226), le Sage en sait aussi la précarité et les limites (Φ 134). Sous la plume de Mavrocordatos, les mots άγχίνους, βαθίνους, έμφρων, εὔ φρονών, έχέφρων, νουνεχῆς, συνειτός, σώφρων, et φρόνιμος tressent une couronne de louanges autour du titre de σοφός. Les exemples de Sages que propose l'auteur appartiennent au domaine commun de la contemplation et de l'action : ce sont en particulier Thalès et Solon, Salomon, Francis Bacon et Ahmet III. On ne peut donc que constater l'évidente

⁹ Voir pour l'Occident : A. Bridoux, *Le stoïcisme et son influence*, Paris, Vrin, 1966, p. 191 sqq. Cf. P. Vaida, *Dimetrie Cantemir și umanismul*, Bucarest, Miuerva, 1972, p. 205 sqq.

¹⁰ Expression empruntée probablement à Proclus, *In Platonis Rem Publicam Commentarii*, (ed. G. Kroll, vol. I, Leipzig, Teubner, 1899, p. 78).

¹¹ „Ούκοῦν ὑπουργεῖτω τὰ πάθη τῷ λογισμῷ” („Serviant ergo affectus rationi”) K 67.

¹² „Παρατηρεῖ τόν καιρόν νοός εὐστοχία” („Observat tempus sagacitate mentis”) K 73.

¹³ „Ἐπειδή δέ πᾶν τό φανερούμενον φῶς ἐστι, καί ὁ ἐν ἡμῖν ὀρθός λόγος οἶονεῖ φῶς ἐπικέχυται τῷ νοί παρά θεοῦ”. („Quoniam autem omnis claritas lux est, rectaque in nobis ratio quasi lux infusa est menti nostrae divinitus”) K 166. Cf. Φ 118 : „Ὅποσοι δ' ὑγιῆ νοῦν ἔχουσιν ... εὐσέβιαν”.

relation qu'établit l'auteur princier entre la sagesse et la politique, active ou non¹⁴; ce qui pose l'intéressante question des relations entre Savoir et Pouvoir.

Or, tout en revendiquant pour lui-même le titre de Sage, — voire de *εὐσεβέστατος, ὑψηλότατος καὶ σοφώτατος αὐθέντης καὶ ἡγεμῶν*, — Nicolas Mavrocordatos a le mérite de témoigner manifestement, dans ses œuvres, de l'évolution récente des mentalités qui s'opère alors en Europe occidentale, à savoir le passage de la *sagesse* à la *philosophie*, autrement dit, le passage de la tradition à la modernité. Pour reprendre la formule heureuse de A. Duñu, on dira que « le *débat* supplante l'acquiescement. »¹⁵ Mavrocordatos aboutit à l'identification qu'a postulée le Siècle de la Raison comme allant de soi entre le rationnel et le raisonnable; l'exaltation moderne de la Raison critique et du « savoir professionnel » amène le prince à magnifier l'éthique naturelle, dont une application sera la probité intellectuelle, une notion amoral au sens religieux, ou à tout le moins parallèle à la morale religieuse. On peut aussi y rattacher l'admiration qu'a professée N. Mavrocordatos pour les inventeurs, les chercheurs, les explorateurs, les médecins et les grands politiques¹⁶. La foi religieuse est toujours présente, mais on voit s'effectuer chez lui la mutation de cette dernière en « philosophie »: l'amour du prochain se convertit en humanité (*φιλανθρωπία* L 1, 6), la miséricorde en tolérance (*ἀνέχομαι* L 2) et surtout, parallèlement à la révélation, on assiste à l'avènement des Lumières grâce aux progrès de la Raison naturelle („ἐν παντοίας παιδείας εἶδει κατὰ μικρὸν ἢ ἐπίδοσις προκεχώρηκε”¹⁷). Quoi de plus étranger encore à la vertu, au sens religieux, que le pragmatisme politique du prince Nicolas, lorsqu'il prône la justification « philosophique » de la raison d'Etat; il écrit que „τὰ γὰρ ιδιώταις ἄκρατον ἀρετὴν ἀσκοῦσι μὴ ζυγγωρούμενα. ἐν τοῖς πολιτευμασιν ἐνίοτε οὐ μόνον ἔξω παντός ὀνειδούς, ἀλλὰ πολλάκις ἀποβαινουσιν ἀρεταί ἐς τό κοινῇ ζυνοῖσιν διατεινόμεναι.”¹⁸. On constate, à vrai dire, le remplacement subreptice de la morale religieuse par une éthique idéologique, non exempte du cynisme inhérent à la pratique rationnelle du pouvoir. Dans tous les domaines donc l'ordre rationnel s'impose de droit parce qu'il est conforme à la Nature et cet ordre rationnel se manifeste dans le discours logique: ainsi coïncident le *λόγος-raison* et le *λόγος-discours*.

Il importe de mentionner que l'adhésion de N. Mavrocordatos à la modernité — à la « philosophie » en somme — ne s'est pas effectuée sans certaines réserves qui visent en particulier l'excessive témérité, frisant l'impiété, de quelques rationalistes, mais aussi la criante cruauté de quelques moralistes, au sentiment de Nicolas, dans leur anatomie de la nature humaine¹⁹.

¹⁴ Car l'homme sage doit se retirer de la politique au moment opportun: „Ἐν καιρῷ προσήκει τὸν γε εὖ φρονούντα ἀναχωρεῖν τῆς πολιτικῆς περιπλοκῆς” E 26.

¹⁵ A. Duñu, *op. cit.*, p. 36.

¹⁶ Cf. K 131—132; Φ 23, 32, 61, 63 sqq.

¹⁷ « Dans les divers domaines du savoir le progrès s'est accompli petit à petit » Φ 67.

¹⁸ « Car ce qui est imparadmissible chez de simples particuliers pratiquant une vertu exemplaire se trouve en politique parfois bien loin d'être blâmable; il en résulte souvent des vertus qui concourent à l'intérêt commun » Φ 75. Cf. E 48, 632.

¹⁹ Cf. Φ 116—117 (rationalistes) et Φ 55 et 128 sqq. (moralistes, en particulier La Rochefoucauld).

Quoi qu'il en soit, il appert que le terme φιλόσοφος se trouve employé par Nicolas Mavrocordatos pour la première fois peut-être en grec dans le sens de « philosophie », selon l'acception du XVIII^e siècle²⁰.

LA DÉRAISON DOMINÉE

En guise de corollaire à l'exaltation de la Raison, même de la part des tenants de l'humanisme religieux, on constate la mise en veilleuse, la marginalisation certaine d'une tradition chrétienne qui remonte à l'Évangile : le fameux „μακάριοι οἱ πτωχοὶ τῷ πνεύματι” (bienheureux les pauvres d'esprit) des Béatitudes (Mathieu 5, 3). On invoque désormais de moins en moins la comparaison biblique entre la Sagesse divine et l'inane sagesse humaine dans l'intention de montrer la folle prétention de l'homme. Mavrocordatos, pour sa part, ne peut totalement passer sous silence cette tradition ; il affirme dans un passage que „ἡ τοῦ δημιουργοῦ τῶν ὄλων δίκνεῖται σοφία καὶ πρόνοια, ἡ δ' ἡμετέρα ἀνοία τέθηπε καὶ ἐλιννύει”²¹. Mais en fait il élude la question d'une manière plus subtile ; il rationalise en quelque sorte le mystère de la foi en en faisant un noyau hermétique insécable, impénétrable certes pour la raison, mais circonscrit par elle. Il circonscrit l'irrationnel en admettant le „Deum autem ut incomprehensibilem & infinitum”²², mais certainement pas le „credo quia absurdum” qu'on attribue à Augustin²³. Pour ce qui est des affaires humaines cependant il associe l'irrationnel au déraisonnable. C'est pourquoi la *sainteté*, participant au déraisonnable, ne saurait constituer un idéal humain pour Mavrocordatos : le *saint* n'est pas un modèle qu'on peut proposer à l'imitation, mais bien un être asocial, un exclu qui provoque souvent même l'exaspération („εις ἀπόνοιαν ὑποσύρον τοὺς πολλούς” Φ 132). Pour illustrer l'opinion paradoxale que Mavrocordatos se fait des saints et leur rejet dans l'aire du déraisonnable, il suffit de rapprocher les deux citations suivantes qui se complètent : τὸ δὲ ὀλόκληρον τὴν καρδίαν δωρεῖσθαι θεῷ, καὶ διὰ θεόν τῷ πλησίον, μόνης Ἡρωικῆς ψυχῆς χαρακτήρ ἐπίσημος”²⁴. Et ailleurs : „Ενέσταξε καὶ ταῖς ἡρωικαῖς ψυχαῖς ἡ φύσις μωρίας ἢ ἀληθέστερον εἰπεῖν μανίας βανίδα”²⁵. Le mot est lâché enfin : la Folie ! Or le raisonnable prince Nicolas hésite à recommander la pratique héroïque des vertus. Quand on lit sous sa plume la phrase admirable „ἀνατενοῦμεν χεῖρας καὶ νοῦν εἰς τὸ ὕψος αὐτοῦ (de Dieu), ἐκκαιομένοι θεῷ ἔρωτι, καὶ σώφρονι τινι μανίᾳ μονονουχί ἐνθουσιῶντες”²⁶, on reste frappé par les réserves σώφρονι τινι et μονονουχί qui marquent

²⁰ „Ἐνοι τῶν νέων φιλοσόφων” Φ 117. „Τὴν φιλοσοφίαν τῶν Νεωτέρων” Φ 116.

²¹ « ... se manifestent la sagesse et la providence du Créateur de toutes choses : notre faible esprit en est saisi d'étonnement et en demeure stupéfait » Φ 115.

²² R. Descartes, *Meditationes de prima philosophia*, Paris. Vrin, 1915, p. 8.

²³ Ce serait plutôt le „credo ut intellegam” d'Augustin qui lui siérait.

²⁴ „Totum vero cor donare Deo, & propter Deum proximo, solius virtutis heroicae, insignis est nota” K 140.

²⁵ « La Nature a infusé dans les âmes héroïques une goutte de folie, ou plutôt de démence » E 579. Cf. « la folie de la croix » de Pascal (*Pensées* VIII, 587). Pourtant, voir K 171 sqq.

²⁶ „Erigemus manus mentemque in excelsa ejus, ardentem divino amore, atque sauo quodam sobrioque furore quasi instincti” K 16.

bien le principe de nette altérité : les saints, c'est les autres ! Contentons-nous de nous en inspirer dans une sage mesure ! „Ο δέ θεοσεβής, écrit-il ailleurs, (...) σώφρονί τιμι μανία μαινέσθω”²⁷. On pourrait conclure, en démarquant l'ancienne distinction entre σοφός et φιλόσοφος, que l'idéal du dévot (θεοσεβής ou εύσεβής) de Mavrocordatos n'est pas d'être άγιος, mais φιλάγιος²⁸.

Dans les écrits de Nicolas Mavrocordatos, la déraison porte une foule de noms : άφροσύνη, άνοια, άνοησία, άπόνοια, ήλιθιότητα, μανία, μωρία, etc.²⁹ Ces appellations possèdent la caractéristique commune de dénoter un désordre, une dépravation eu égard à la norme-Nature ; elles connotent aussi une condamnation morale. Dans son expérience de la Folie, Mavrocordatos comprend tout dérèglement des sens qui offusque la raison ; par exemple : les mouvements de colère (Φ 111, 123 ; E 248), l'intempérance dans le boire (Φ 30), et en particulier l'amour et la jalousie (Φ 144 — 145). A propos de l'amour pourtant, il fait une distinction entre la passion à l'état sauvage, de caractère superficiel et éphémère (Φ 145), parfois entachée de vénalité (Φ 143) et le noble sentiment (σώφρων έρως Φ 144) qui élève vers le Beau et le Bien celui qui en est inspiré. L'amour raisonnable mène à la sagesse pratique (σωφροσύνη Φ 144) ; il ajoute par contre que „ψυχής δέ σωφροσύνη μήτε σοφίας, μήτε δόξης, μήθ'ότουούν έτέρου άντι-ποιουμένης ήλιθιότης έστίν άντικρυς”³⁰. L'auteur stigmatise en outre la folie des adeptes de l'astrologie (παραπαιούσι K 106 ; Φ 68), celle des stratèges extravagants en mal de batailles et de victoires (Φ 111), celle des fanatiques du tabac (δεινή μανία Ψ 81)³¹. Il fustige aussi la vésanie des impies, dont nous reparlerons plus bas.

L'objet privilégié de son analyse reste pourtant la société ottomane. A la différence des sociétés occidentales qui ont considéré les fous comme des possédés du démon et les ont brûlés au moyen âge, qui à l'âge classique les ont décrétés aliénés et renfermés avec des asociaux³², les sociétés orientales fortement imprégnées de religiosité ont vu dans les fous des êtres inspirés de Dieu et ont fait d'eux des prophètes, des devins, des prêtres. La religiosité primitive accorde une entière créance aux superstitions, aux songes, aux délires prophétiques, etc. Si Mavrocordatos accepte l'autorité des textes sacrés dont le genre littéraire appartient à cette veine (livres prophétiques, Apocalypse), il le fait par fidéisme et en raison de l'éloignement historique ; mais quand il s'agit de phénomènes contemporains étrangers à sa religion, il les juge déraisonnables. Au siècle de la Raison, la déraison ne mérite que discrédit et censure.

Ayant remisé la sainteté dans l'aire de la déraison, Mavrocordatos s'en prend, dans son roman philosophique, à la croyance inverse, répandue

²⁷ « Que le dévot (...) soit en proie à une sage folie » Φ 111—112.

²⁸ Le mot φιλάγιος existe, mais n'est pas attesté chez Mavrocordatos.

²⁹ Pour d'autres nuances, le substantif abstrait manque, tel βλάξ K 73 et μελαγχολών Φ 100.

³⁰ « La modération d'une âme qui n'aspire ni à la sagesse, ni à la gloire, ni à rien d'autre n'est rien moins que de la stupidité » Φ 144.

³¹ L'auteur opine que la nicotiane (tabac) „,ού μείον του σώματος διαφθείρει και την διάνοιαν” (Ψ 78) et souhaite que „,άπεχέσθω πάς ό νοϋν έχων τοιούτου χόρτου δηλητηρίου” (Ψ 84).

³² Voir l'ouvrage de M. Foucault, cité plus haut.

chez les Ottomans, qui faisait de la folie la marque incontestable de la sainteté („οϊόμενοι τήν μωρίαν ἀναμφίλεκτον εἶναι ἀγιότητος χαρακτῆρα” Φ 120). Égarés par la superstition, des dignitaires ottomans s’entourent de fous dont ils épient les moindres délires et simagrées pour en tirer des signes de la volonté divine. Mavrocordatos refuse de reconnaître dans le « discours de la déraison » un discours ésotérique dont l’hermétisme contiendrait un ordre rationnel supérieur émanant de la Sagesse divine. Ces fous de cour — fous véritables ou parasites feignant la folie — affichent au surplus un libertinage d’allures et de mœurs qui va à l’encontre de la vertu morale³³. Contrariés, ils peuvent même devenir furieux. Leur fainéantise, leur inutilité à la société, mais aussi leur influence pernicieuse sur la conduite de l’Etat outragent la vertu politique³⁴. Le prince Nicolas condamne vertement cette pratique qui met les affaires publiques à la merci de la déraison, d’autant plus que la folie est contagieuse³⁵. Par contre, l’auteur n’hésite pas à absoudre les dignitaires qui, tombés en disgrâce, en viennent à contrefaire la folie pour sauver leur vie. Il est vrai que cette attitude de la raison qui se pare du masque de la déraison pour survivre est cautionnée par les illustres exemples de Solon (Φ 74) et de David (K 170, 185).

Parmi ses constatations concernant le phénomène de la Folie, Mavrocordatos rapporte l’une des voies qui conduisent le plus sûrement à la déraison : il s’agit de la privation de la liberté associée au renfermement. L’exemple qu’il donne est caractéristique : c’est celui des femmes étrangères, autrefois libres, qu’on a réduites à la réclusion du harem. Ces femmes sont à l’affût des occasions de s’adonner avec frénésie à la lubricité („εἰς παντοδαπήν Ἀφροδίτην ἐκμαινόμεναι” Φ 87). Elles recherchent donc ardemment les aventures galantes avec les étrangers („ἐκβακχυσόμεναι θηρῶνται πάση μηχανῇ τήν πρὸς αὐτοὺς ὀμιλίαν” Φ 84)³⁶.

L’auteur illustre encore plus éloquemment, si l’on peut dire, le processus de déraisonnement en analysant minutieusement un cas de folie pénitentiaire : il raconte, dans son roman des *Loisirs de Philothée*, comment la disgrâce du gouverneur de Syrie entraîna l’injuste séquestration de son trésorier Joseph et quelles en furent les conséquences pour ce dernier. Malgré l’intercession d’amis en sa faveur auprès du Sultan, Joseph a sombré dans le désespoir et la mélancolie (μελαγχολῶν Φ 100). Il a perdu l’appétit. Il fuit la société de ses compagnons d’infortune. Il est assailli de cauchemars et tente de décrypter un sens ésotérique dans le discours onirique. D’une extrême nervosité, il sursaute au moindre bruit. Il cède à la superstition. Il ruine sa vie passée en se culpabilisant. Extrêmement angoissé pour ce qui est de l’avenir, il pense au suicide (παθαινόμενος

³³ Voir le chapitre intitulé „Saint-Fools, Idiots and Ecstatic, or Inspired Men. (Búdela, Molamyún, Mújazibún) Santons”, dans : Evliya Etendi, *Narrative of Travels in Europe, Asia and Africa in the seventeenth century*, trad. J. von Hammer. vol. I, IIe partie, Londres. 1846, p. 25—29. Cf. H.A.R. Gibb et H. Bowen, *Islamic Society and the West*. vol. I : *Islamic Society in the eighteenth century*, IIe partie. Londres, Oxford U.P., 1957, p. 201—205.

³⁴ Concernant la vertu politique, voir K 85—86. 116.

³⁵ Διαδόσιμος Φ 122. Cf. La Rochefoucauld, *Maximes*. n° 300. « Il y a des folies qui se prennent comme des maladies contagieuses. »

³⁶ Mavrocordatos en profite pour faire le plaidoyer de la liberté féminine Φ 84—85.

καί τήν ψυχήν ἀπολεγόμενος Φ 101). Il verse dans l'occultisme et le creux mysticisme. Il délire. Il se promène longuement de long en large ³⁷.

Le narrateur laisse supposer que le sort de Joseph sera bientôt celui de Corneille, le faux Persan emprisonné, qui déjà s'abîme dans le désespoir, à moins que l'on n'obtienne sous peu son élargissement (Φ 89 sqq).

Dans les exemples précités, mais aussi ailleurs dans ses écrits, Mavrocordatos s'élève vivement contre la violence psychologique, qu'il condamne au même titre que la violence physique, car elle pousse au désespoir (ἀπόνοια Φ 127).

Or, il est étonnant de constater, étant donné l'époque, que Mavrocordatos considère la folie comme une *maladie* ³⁸. Les abondantes références, comparaisons et images relatives à la médecine qui parsèment l'œuvre de cet auteur prouvent qu'il possédait une culture médicale encyclopédique : les corpus des anciens médecins grecs lui sont familiers, mais les recherches récentes en médecine l'ont aussi intéressé. Il est certain qu'il fut en cela redevable d'abord à son père, diplômé en médecine, mais aussi à ses accointances avec le monde scientifique, tel le juif portugais Daniel da Fonseca. Celui-ci exerça la médecine en Orient, fut même médecin personnel du prince Nicolas. En 1710, il avait été appelé par la Nation française du Levant à se prononcer, avec trois autres médecins, sur la maladie du marquis de Ferriol, ambassadeur du roi de France : ils diagnostiquèrent la folie ³⁹.

Au sentiment de Mavrocordatos, les personnes habilitées à reconnaître et à décréter la folie chez un malade qui en est atteint sont le médecin et le philosophe ; il exclut d'emblée les autorités religieuse et judiciaire dont le savoir est fondé sur la révélation dans les sociétés théocratiques.

L'exemple le plus probant du pouvoir que Mavrocordatos reconnaît au philosophe en tant que personne investie d'un savoir naturel (par opposition à surnaturel) concerne l'athéisme. L'athée étant celui qui récuse même la théologie naturelle, l'auteur écrit que : „οἱ γάρ ἀληθῶς καί ἀσφαλῶς φιλοσοφούντες ἐξαισίοις λόγοις στηλιτεύουσι τήν ἄνοιαν τῶν ἀθεΐαν νοσοῦντων” ⁴⁰. Or si les athées sont atteints de folie, mais que la folie est une maladie, il en résulte que, tout comme les maladies, certains sont curables et d'autres incurables.

Pour les maladies de l'âme, Mavrocordatos ne croit pas qu'il y ait de panacée ou de spécifique qu'un médecin puisse appliquer : „Τά ἕξωθεν τοίνυν χορηγούμενα καμνούση ψυχῇ φάρμακα γενικώτερα εἰσι, πάνυ ἀμυδράν ἐνίοτε ἐπικουρίαν ὀρέγοντα· διόλλυσι δέ ὡς ταπολλά τόν ἀπερισκέπτως χρώμενον, οἷα τερατεύεται περί τὰ σώματα τὰ παρά τινων ἀγυρτῶν καί ἀπατε-

³⁷ Voir la remarque du voyageur J. Thévenot : « Premièrement les Turcs ne se promènent jamais dans une chambre ou dans une place comme nous faisons, et ils se moquent des Francs qui se promènent ainsi, les appelant fous, et leur demandant qu'est-ce qu'ils ont à faire à ce côté qu'ils y vont si souvent, et puis de même à l'autre. » *Voyage du Levant*, Paris, Maspero, 1980, p. 81.

³⁸ Cf. K 145, E 37, Φ 78, 79, 111, 115, 116, 121, 122.

³⁹ Sur D. da Fonseca, voir l'excellent article de A. M. Moulin et P. Chuvin, *Des Occidentaux à la cour du sultan*, „L'histoire”, n° 40 (déc. 1981), p. 36–44.

⁴⁰ « En effet, les tenants d'une philosophie vraie et sûre fustigent en des termes violents la folie des malades atteints d'athéisme » Φ 115.

ώνων προφερόμενα”⁴¹. Dans le cas de maladie mentale, il n’y a que le malade qui peut entreprendre sa guérison : „έκαστος γάρ, νοσούσης αὐτῷ τῆς ψυχῆς, ἄριστος ἰατρός”⁴². Il diagnostique enfin que : „ὅποσα δ’ ἐκάστῳ νοῦς ἀδέκαστος ἰᾶται ἀδεῶς ἐπιπάσσω φάρμακα κατάλληλα, ἐκεῖνα ταχεῖαν ἄμα καί ἀσφαλῆ λαμβάνει τήν θεραπείαν· ἃ δέ καί νοός ὄξυδέρκειαν διαπέφουγεν ἐν τοῖς ἐνδοτάτω μυχοῖς ἐνιζηκότα τῆς ἐκάστου ψυχῆς, ἐκεῖνα Θεός μόνος ἰᾶται. . .”⁴³. C’est donc par la raison qu’on vient à bout de sa déraison.

LA RAISON DE L'ETAT

On peut brièvement inférer de ce qui précède des conclusions d’ordre politique, car les concepts examinés plus haut trouvent leur application immédiate dans la théorie du pouvoir telle qu’élaborée chez le prince Nicolas. Ce dernier partage une opinion répandue à son époque, à savoir que le monde se divise en gouvernants et en gouvernés et qu’une distance infinie sépare les deux réalités. Il y a d’un côté la tourbe du vulgaire qui croupit dans l’ignorance et la turpitude ; Mavrocordatos écrit que : „τό βάνουσον πλθῆος, μυρίων δεισιδαιμονίων ἐστὶ γόνιμον, οὗ τήν ἄνοιαν. . .”⁴⁴ La déraison chez le peuple (ή τῶν πολλῶν ἄνοια Φ 70, E 735) prend des proportions gigantesques : elle est omniprésente, soit évidente, soit bien souvent latente (E 304, 709). Les sujets soumis à une gouverne lui apparaissent donc comme une masse chaotique, inorganisée, en proie à l’irrationnel. Voilà pourquoi le pire système politique serait pour Mavrocordatos la tyrannie de l’ochlocratie⁴⁵.

Quoique étant lui-même de noblesse récente, le voivode Nicolas estime que le Prince est d’une nature différente : il est nettement supérieur à la plèbe (L 4), il n’a rien du vulgaire et de sa vilénie („μηδέν ἔχε δημῶδες καί τοῦ πολλοῦ πάτου” E 232). Il doit d’abord s’accommoder de son entourage („ἴσθι φέρειν τοὺς ἄφρονας” E 69), puisqu’il lui faut composer avec la déraison (E 542). D’ailleurs, c’est en sachant utiliser la folie à bon escient que le prince se renseignera sur ce qui lui est utile de connaître („παρά τοῦ ἄφρονος τήν ἀλήθειαν” E 211). Mavrocordatos attribue au prince l’autorité conjuguée du philosophe et du médecin : il reconnaît au seul prince, en dernière analyse, l’habileté de diagnostiquer et de procéder aux « interventions chirurgicales » qui s’imposent dans

⁴¹ « Certes, les remèdes appliqués à l’âme souffrante de l’extérieur sont plus généraux et apportent un secours parfois bien faible : ils anéantissent la plupart du temps qui en use inconsidérément, tout comme les ordonnances de certains charlatans perfides ne sont que des impostures pour ce qui a trait au physique » Φ 79.

⁴² « En effet, chacun est son meilleur médecin, quand l’âme est malade » Φ 78. Cf. K 91 : „Ἡ μὲν διά λόγων θεραπεία ἀνθρώπων προσήκει”.

⁴³ « Toutes celles (les horreurs du for intérieur) que le bon sens de chacun guérit en y appliquant hardiment des remèdes spécifiques, celles-là reçoivent une guérison prompte et sûre en même temps. Celles qui ont échappé même à la clairvoyance de la raison, enfouies qu’elles sont dans le tréfonds de l’âme de chacun, celles-là. Dieu seul les peut guérir » Φ 78 – 79.

⁴⁴ „Ignobile vulgus plurimarum superstitionum est ferax, ejus amentiam. . .” K 28.

⁴⁵ „Πολυκέφαλοι ἀποβαίνουνσι τυραννίδες” Φ 137. Cf. Horace, *Ep.* I. 5. 76, qui appelle le peuple „belua multorum caputum”.

le corps politique : „καί ἐν τῷ πολιτικῷ σώματι ἐνίοτ'ἐπίκαιρος φλεβοτομία μεγάλην διελύσατο νόσον”⁴⁶.

Il est loisible de penser que la raison du prince apparaîtra bien souvent, dans ses manifestations, comme une « raison d'Etat » aux sujets dans leur ensemble, étant donné leur incapacité de voir en elle la Raison de l'Etat⁴⁷. Pourtant, Mavrocordatos estime que la Raison du prince tire sa justification de ce qu'elle impose l'ordre rationnel, et raisonnable selon la Nature, qu'elle informe la masse incohérente du peuple. Le prince, philosophe et médecin, est donc l'incarnation-type de la Raison qui domine la Dérison humaine⁴⁸.

⁴⁶ « Dans le corps politique aussi, parfois, une phlébotomie opportune met fin à une maladie grave » E 520. Cf. K 25 (βασιλεύς ... ιατρός). Voir aussi L 2 (ἀνοηταίνουσι) et L 5 (φαρμάκῳ ... ἰωμένην).

⁴⁷ „Τό δ'ἀπό τῆς τοῦ βασιλεύοντος γνώμης ἤρτησθαι τοσούτων ἀνθρώπων τύχας...εἰς ἔπιληξιν ἄγει τοὺς ἀναπολοῦντας” (« que la fortune de tant d'hommes dépende de la décision du souverain... voilà qui a de quoi frapper de stupeur ceux qui y réfléchissent ») Φ 136.

⁴⁸ Il manque, à ma connaissance, une étude sur le ἱατροφιλόσοφος, idéal de perfection au même titre que celui de « honnête homme », de « gentleman », etc. Sur le prince-philosophe selon N. Mavrocordatos, je renvoie le lecteur à mes études précédentes : « Les Lettres fictives de Nicolas Mavrocordatos à l'imitation de Phalaris : une apologie de l'absolutisme », *RESEE* 13 (1975) 197–207 ; *Nicolas Mavrocordatos et l'Époque des Tulipes*, „Ὁ Ἐραμιστής” 17 (1981), 120–129.

NOUVELLES DONNÉES SUR LA PÉNÉTRATION DES BASILIQUES EN VALACHIE

Λ'Εἰσαγωγή πᾶνυ ὠφέλιμος καὶ σχεδὸν ἀναγκαῖα εἰς τοὺς νόμους
de CHIRYSANTHIE NOTARAS

EMANUELA POPESCU-MIHUȚ

Parmi les ouvrages juridiques byzantins ayant fait objet de réception (*ius receptum*) dans les pays roumains au Moyen Age, ce sont les *Basiliques* qui ont tout spécialement suscité l'intérêt des chercheurs.

C'est la légende accréditée par Démètre Cantemir, d'après laquelle les *Basiliques* ont pénétré en Moldavie au début du XV^e siècle¹, qui a tout d'abord fait couler beaucoup d'encre. Elle a été réfutée par la grande majorité des spécialistes qui ont avec de solides arguments démontré, qu'elle était dépourvue de fondement historique².

À l'heure qu'il est, on doit retenir la démonstration des auteurs selon lesquels, jusqu'au début du XVIII^e siècle, les *Basiliques* étaient connues dans les Principautés roumaines uniquement par l'intermédiaire des ouvrages juridiques byzantins ou post-byzantins qui les comptaient parmi leurs sources³.

Indépendamment des affirmations de Cantemir, l'étude de la diffusion des *Basiliques* dans les pays roumains aurait constitué l'un des plus importants chapitres de l'histoire de l'ancien droit roumain, car la progressive laïcisation de notre culture juridique, ainsi que sa modernisation au XVIII^e siècle doivent beaucoup au contact direct avec le texte de cet important code byzantin.

C'est le mérite du prof. Val. Al. Georgescu — dont les remarquables efforts portent non seulement sur une meilleure connaissance des livres et des manuscrits de droit byzantin ayant circulé chez nous, mais aussi sur une compréhension plus nuancée, plus approfondie du processus — même de la réception dudit droit — d'avoir précisé que la première appa-

¹ V. Dinutrie Cantemir, *Descrierea Moldovei*, Bucarest, 1973, p. 216—217.

² V. la bibliographie du problème et une intéressante hypothèse explicative sur la genèse de cette légende chez Al. Elian, *Moldova și Bizanțul în secolul al XV-lea*, étude publiée dans le volume *Cultura moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare* (sous la direction de M. Berza), Bucarest, 1964, p. 110—118.

³ V. G. Cronț, *La réception des Basiliques dans les pays roumains*, in *Nouvelles études d'histoire*, 3, 1965, p. 171—180. Les deux documents invoqués par l'auteur comme d'indubitables témoignages de l'application directe des *Basiliques* dans les pays roumains au XVI^e et XVII^e siècles (*op. cit.*, p. 173) ont été, selon nous à juste titre, réfutés par Val. Al. Georgescu dans son étude *Le droit romain de Justinien dans les Principautés danubiennes au XVIII^e siècle*, I. *Le rôle des Basiliques*, « Studii clasice », XII, 1970, p. 225—226.

rition documentée en Valachie de l'édition des *Basiliques* rédigée par Fabrot⁴ se rattache à la bibliothèque des Maurocordato et qu'elle devance de peu la troisième décennie du XVIII^e siècle, date à laquelle ont été dressés les plus anciens catalogues de cette bibliothèque⁵. Il a avancé aussi l'hypothèse que le livre a été procuré au prince Nicolas Maurocordato ou bien par son bibliothécaire, le fameux humaniste Etienne Bergler ou bien par un autre mandataire⁶.

Un texte conservé dans le manuscrit grec 588 de la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest⁷ nous permet de compléter ces renseignements sur la pénétration de l'édition de Fabrot en Valachie. Il s'agit de l'ouvrage du patriarche de Jérusalem, Chrysanthe Notaras, *Εισαγωγή πάνου ώφέλιμος και σχεδόν αναγκαία εις τούς νόμους*⁸.

Cette *Εισαγωγή*... εις τούς νόμους a été signalée chez nous pour la première fois par C. Litzica dans son *Catalogue de manuscrits grecs*⁹ et puis sommairement présentée par I. Peretz dans son *Cours d'histoire du droit roumain*¹⁰. Le dernier temps, Val. Al. Georgescu en a souligné dans ses études l'importance du codex 588 et des ouvrages qu'il contient, en souhaitant une édition aussi rapide que possible¹¹. Mais, que nous sachions, cette *Εισαγωγή* n'a fait jusqu'à présent l'objet d'aucune étude spéciale.

Il paraît que l'ouvrage est inachevé, car dans ledit manuscrit, il n'y a que la préface (*προθεωρία*)¹² de l'*Introduction* promise par le titre. Il est également possible que cette préface ne soit qu'un fragment d'un ouvrage plus ample de Chrysanthe que nous allons peut-être retrouver un jour dans un autre manuscrit conservé en Roumanie ou ailleurs.

⁴ V. Βασιλικῶν βιβλία Ξ. Βασιλικῶν libri LX in VII tomos divisi Carolus Anibal Fabrotus Antecessorum Aquisevthensium Decimus latine vertit et graece edidit. Parisus, 1647.

⁵ V. Val. Al. Georgescu. *Les ouvrages juridiques de la bibliothèque des Maurocordato. Contribution à l'étude de la réception du droit byzantin dans les Principautés danubiennes au XVIII^e siècle*, « *Jahrbuch der osterreichischen Byzantinistik* », 18, 1959, p. 203. V. aussi son étude citée à la note 3, p. 226.

⁶ V. Val. Al. Georgescu, *Le droit romain de Justinien*, p. 226.

⁷ V. la description de ce manuscrit dans C. Litzica, *Catalogul manuscrisurilor grecesti*. Bucarest, 1909, p. 156, n^o 308. V. aussi les données ajoutées par I. Peretz dans son *Curs de istoria dreptului român*, vol. II, 2^e partie, Bucarest, 1928, p. 315—326.

Il s'agit d'un codex juridique miscellanéus datant du XVIII^e siècle, qui provient du Musée des Antiquités et qui avait appartenu auparavant au Collège « Saint Sabbas ». Al. Elian (*op. cit.*, p. 116, n. 1) a établi d'après l'écriture, qu'il a été copié par le bien connu copiste Mihail Maeri de Jamma, probablement dans la quatrième décennie du XVIII^e siècle.

Ce manuscrit est d'ailleurs très bien connu des spécialistes du droit roumain, car il renferme dans ses pages la traduction du résumé néo-grec de l'ouvrage du juriste italien Prosper Farinacius, *Praxis et theoreticae criminalis*, qui, dans une autre variante, a servi comme source à la rédaction du code moldave, *Carte românească de învățătură* (1646). V. I. Peretz, *Pravila lui Vasile Lupu si izvoarele ei grecesti*, « *Arhiva* », XXV, 1914, n^o 5—6, p. 201—221 ; *Carte românească de învățătură 1646*, édition critique (réd. par A. Rădulescu et collab.), Bucarest, 1961, p. 19, n. 2 ; Al. Elian, *op. cit.*, p. 116, n. 1—3.

⁸ V. ms. gr. 588, p. 351—509. Il y a quelques pages blanches, à savoir 352—354.

⁹ V. C. Litzica, *op. cit.*, p. 156.

¹⁰ V. I. Peretz, *op. cit.* à la note 7, p. 324.

¹¹ V. Val. Al. Georgescu, *Remarques sur la publication des sources byzantines de l'histoire de l'ancien droit roumain (XIV^e — XIX^e ss.)* in *Études byzantines et post-byzantines*, I (publiées par les soins de E. Stănescu et N. S. Tanașoca), Bucarest, 1979, p. 111—112 et n. 77.

¹² V. le ms. gr. 588 de la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest, p. 365 : *προθεωρία εις τούς νόμους* et p. 509 : *Τέλος της εισαγωγικής εις τούς νόμους προθεωρία*. Quelqu'un a essayé de corriger *εισαγωγικής* en *εισαγωγής*.

Le texte ne porte aucune date et débute *ex abrupto* par la définition de la loi, sans nous fournir de renseignements sur les circonstances de sa rédaction ou quelque explication de sa présence en Valachie. Ainsi qu'il ressort du passage commenté par la suite, l'ouvrage a été écrit après 1714, l'année où Constantin Brancovan a été décapité — il est mentionné comme ὁ ἀοίδιμος ἡγεμὼν τῆς Οὐγγροβλαχίας¹³ — pendant l'un des deux règnes¹⁴ de Nicolas Maurocordato en Valachie.

Quelques détails nous mènent vers la conclusion que Chrysanthe a écrit cette *Εἰσαγωγή* spécialement pour la Valachie. Il affirme à un moment donné que pour avoir force de loi, les décisions prises par les synodes locaux doivent être confirmées par le patriarche et il prends en ce sens, l'exemple d'un synode tenu en Valachie dont les décisions doivent être confirmées par le patriarche de Constantinople¹⁵.

Il est aussi à remarquer le caractère didactique très accusé de l'ouvrage, mis en évidence par la manière dont son auteur expose les sujets abordés. Avant de passer à un autre sujet, Chrysanthe fait toujours un bref résumé des matières exposées précédemment.

Des formules comme σημειῶσαι, χρεῖα εἶναι νὰ ἴξευρης ou des interrogations rhétoriques ont le rôle de capter l'attention du lecteur. Elles pourraient être considérées comme une preuve que le texte a été adressé à une personne bien déterminée. Il faut pourtant préciser que, dès la fin de l'antiquité, de telles formules constituaient une des particularités du style des professeurs de droit dans leurs cours¹⁶ et qu'il est possible qu'elles aient encore été utilisées même au temps de Chrysanthe¹⁷. Ce dernier avait suivi à l'Université de Padoue les cours de droit de Nicolas Comnène Papadopole¹⁸ et partant il se trouvait à même d'imiter leur

¹³ V. ci-dessous p. 122.

¹⁴ 25 décembre 1715 — 17 novembre 1716 et 1719—3 septembre 1730.

¹⁵ V. le ms. gr. 588. p. 117: Ἐκ τούτου δὲ συμπεραίνεται, ὅτι μῆτε οἱ κανόνες τῶν τοπικῶν συνόδων ἰσχύουσιν εἰς τὴν ἐπαρχίαν ἐκείνην ὅπου γίνονται. ἂν δὲν κυρωθῶσιν ἀπὸ τὸν πατριάρχην ἐκείνου ὅπου εἶναι ὁ ἄκυρος προεστῶς τῆς ἐπαρχίας ἐκείνης· χάριν λόγου, ἂν γένη σύνοδος εἰς τὴν Βλαχίαν καὶ κάμη κανένας διὰ τὴν Βλαχίαν, μῆτε εἰς Βλαχίαν ἰσχύουσιν. ὡς ἐγγῶριοι ἱεροὶ νόμοι, ἂν δὲν κυρωθῶσιν ἀπὸ τὸν <τῆς> Κωνσταντινου<πολ>εως, ὅπου εἶναι ἄκυρος ἔξαρχος τῶν ἱερῶν καὶ εἰς τὴν Βλαχίαν.

¹⁶ V. H. J. Scheltema, *L'enseignement de droit des antécédents in Byzantina neerlandica*, Series B, Studia, Fasciculus 1, Leiden, 1970, p. 17 et suiv.

¹⁷ Chrysanthe connaissant d'ailleurs très bien la *Paraphrase* de Théophile aux *Institutes* de Justinien qu'il cite plusieurs fois dans l'ouvrage qui fait l'objet de cette présentation. Les traductions latines de cette *Paraphrase* ont été très répandues en Occident ou elles étaient très utilisées par les étudiants. V. H. J. Scheltema, *op. cit.*, p. 17—18.

¹⁸ V. Nicolai Comneni Papadopoli, *Historia Gymnasii Patavini...*, t. II, Venise, 1726 (la préface); G. S. Plumdis, Αἱ πράξεις ἐγγραφῆς τῶν Ἑλλήνων σπουδαστῶν τοῦ Πανεπιστημίου τῆς Παδοῦς (Μέρος Β' *Legisti 1591—1809*), „Ἐπειρηκτικὴ ἐταιρεία βυζαντινῶν σπουδῶν” 38, 1971, p. 120. Chrysanthe a été aussi immatriculé au *Collegium artistarum*; v. idem, „Θησαυρίσματα”, 8, 1971, p. 199. V. aussi C. Dima-Drăgan, *Le patriarche Chrysanthe Notaras et le docteur Jean Comnène — étudiants à Padoue*, RESESE-VII, 1969, n° 4, p. 691; idem, *Patriarhul Ierusalimului Hrisant Notaras si cultura română (Contribuți documentare)*, Mitropolia Moldovei și Sucevei, LI, 1973, n° 9 12, p. 702 703.

Parmi les manuscrits de la bibliothèque de la patriarchie de Jérusalem on trouve un exemplaire des *Institutionum imperatorum libri I—IV*, avec beaucoup de notes autographes en néo-grec dues à Chrysanthe Notaras. Sur la dernière page, la note suivante, toujours de la main de Chrysanthe: Ἐδιδάχθην τὰ παρόντα Ἰνστιτούτα διὰ φωνῆς τοῦ σοφωτάτου ἡμετέρου διδασκάλου καὶ ἀββᾶ, ἐκλάμπρου κυρίου Νικολάου Παπαδοπούλου Κομνηνοῦ ἐν Παταβίῳ,

style. L'Εἰσαγωγή pourrait être de la sorte, un ouvrage d'une portée plus générale qu'un texte rédigé à la demande de quelqu'un.

De nombreuses glosses marginales expliquent par des synonymes grecs les mots latins du texte¹⁹. Nous n'avons aucune doute que ces glosses appartient à l'auteur-même et non pas à quelqu'un qui a fait une lecture tardive de l'ouvrage, car on y trouve insérées des formules comme δίδω παράδειγμα εἰς ὅλους τοὺς νόμους; δίδω παράδειγμα εἰς τὸ α^{ov}²⁰ dues certainement à la plume de Chrysanthe.

En dépit de son caractère didactique, il est à notre avis peu probable que cette Εἰσαγωγή ait été écrite en guise de cours pour l'Académie princière de Bucarest, car à ce moment-là, une chaire de droit n'y existait pas²¹.

Pour le moment, vu les détails mentionnés qui se rapportent à la Valachie, nous allons avancer plutôt l'hypothèse que le texte a été écrit pour l'un des fils de Nicolas Maurocordato, ou bien pour Scarlat ou bien pour Constantin.

Scarlat, le fils aîné de Nicolas Maurocordato avait incité l'érudit patriarche de publier en 1716 à Paris son ouvrage Εἰσαγωγή εἰς τὰ γεωγραφικὰ καὶ σφαιρικά²². Il est partant fort possible qu'il soit aussi l'inspirateur de cette Εἰσαγωγή... εἰς τοὺς νόμους. En tout cas, Chrysanthe a contribué à l'accomplissement de l'éducation de ce jeune prince dont l'intelligence et l'érudition étaient effectivement remarquables²³. Pendant qu'il était prince régnant de Moldavie, Nicolas Maurocordato avait demandé au patriarche de lui recommander un professeur pour son fils²⁴. Scarlat lui-même se trouvait en correspondance avec le patriarche²⁵. L'ouvrage qui fait l'objet de ces pages, pourrait par conséquent être écrit pour lui servir en tant que manuel de droit.

Mais c'est surtout Constantin, l'autre fils de Nicolas qui, à notre avis, s'avère intéressé à l'étude du droit. Parmi les livres lui attribués en jouissance qui sont insérés dans le catalogue de 1725 de la bibliothèque des

1699. δακτωμβρίου ἑβδόμης καθ' ἡμέρας." V. A. Papadopol-Kerameus, 'Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη... , vol. IV, Petrograd, 1899, p. 420.

C'est à ces notes manuscrites que se rapporte probablement Nicolas Iorga, quand il affirme que Chrysanthe Notaras aurait écrit un commentaire (*o explicare*) des *Institutes*. V. N. Iorga. *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea (1688—1821)*, vol. I, Bucarest, 1969, p. 40. Il nous semble pourtant qu'il s'agit plutôt de notes d'étudiant que d'un vrai commentaire,

¹⁹ Quelques exemples (p. 423): decretum, δόγμα, ψήφισμα; constitutio, διάταξις, διατύπωσις, σύστασις, κατάστασις.

²⁰ V. le ms. gr. 588, p. 428—429; 439—440.

²¹ V. Ariadna Camarino-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*, Salonique, 1974, p. 255—256.

²² V. E. Legrand, *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs au dix-huitième siècle*, I, Paris, 1918, p. 137—140; A. Camarino-Cioran, *op. cit.*, p. 216.

²³ V. E. Legrand, *Généalogie des Maurocordato*, Paris, 1886, p. 14 et 25—26. V. aussi Cornelia Papacostea-Danielopolu, *Manuscrits italo-grecs de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie*, „Ο Έραμιστής” 11, 1974 (paru en 1977), p. 126—127.

²⁴ V. Ilurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, XIV, 1 (Documente grecești publicate de N. Iorga), Bucarest, 1915, p. 670—671; 676—677.

²⁵ *Ibid.*, p. 673—674.

Maurocordato, il y a bon nombre d'ouvrages juridiques²⁶. Il n'est pas exclu que l'énigmatique destinataire de l'Εἰσαγωγή qui nous intéresse, soit Constantin Maurocordato.

A l'appui de l'hypothèse que l'ouvrage a été écrit pour un des fils de Nicolas Maurocordato on pourrait invoquer la présence parmi les manuscrits de la bibliothèque des Maurocordato d'un codex dont la teneur est semblable à celle du ms. gr. 588, lequel renfermait dans ses pages ce texte de Chrysanthé²⁷. Il paraît qu'il s'agit de deux miscellanées différentes, car dans le manuscrit maurocordatesque on a inséré un énigmatique ἐγγχειρίδιον περὶ ὀφφικίων ἐκ παλαιῶ ἀντιγράφου ἀνωνύμου, absent de celui qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest²⁸.

Notre hypothèse n'exclut pas la possibilité qu'une copie ait été dressée pour la bibliothèque de l'Académie princière et qu'elle ait été de la sorte à la disposition des intellectuels roumains. C'est une conclusion vers laquelle nous conduit le fait que le ms. gr. 588 a appartenu jadis à la bibliothèque du Collège « Saint Sabbas »²⁹ qui avait hérité des livres ayant appartenus à l'Académie princière.³⁰

Mais quelle est la teneur du texte? Chrysanthé s'attaque à une multitude d'aspects du problème des lois. Citons parmi eux : les différentes catégories de lois laïques et ecclésiastiques ; la coutume et ses rapports avec la loi ; le système de la promulgation des lois dans l'Empire romain et byzantin ; les jurisconsultes qui au temps de l'Empire avaient le droit d'interpréter les lois ; le privilège ; la présentation des plus importants livres de droit canon et laïque ; les glosses juridiques et leur valeur en droit par rapport au texte original ; la manière différente dont les juristes grecs et ceux d'Occident font des citations d'après les livres de droit. C'est en grande partie la matière des premiers titres des *Institutes*, du *Digeste* et du *Code* de Justinien, d'ailleurs abondamment cités par l'auteur. Mais les définitions plus d'une fois lapidaires de ces sources sont amplement discutées et illustrées par des exemples concrets. Chrysanthé a mis à contribution les solides connaissances de droit acquises à l'Université de Padoue.

Il ressort avec évidence même de cette présentation sommaire que par les sujets abordés l'Εἰσαγωγή... εἰς τοὺς νόμους s'avère d'un grand intérêt surtout pour la culture juridique roumaine et qu'elle mériterait une étude plus approfondie. Elle expose en détail nombre de problèmes et se rapporte à des sources juridiques très importantes pour l'évolution ultérieure de notre culture juridique qui se trouvait alors à l'aube de sa modernisation. Citons parmi ces problèmes : les rapports entre la loi et

²⁶ V. ms. gr. 1052 (Bibliothèque de l'Académie de Bucarest) f. 2^r. V. aussi, N. Iorga, *Pilda bunilor domni din trecut jală de școala românească*, AAR, II^o série, t. XXXVII, Mémoires de la section historique, 1914, p. 9-44 ; Val. Al. Georgescu, *Les ouvrages juridiques de la Bibliothèque des Maurocordato*, p. 198 et suiv.

²⁷ V. ms. rom. 603 (Bibliothèque de l'Académie de Bucarest), f. 293^v. V. aussi Val. Al. Georgescu, *l'étude citée* à la note précédente, p. 208.

²⁸ Cf. les descriptions du ms. gr. 588 mentionnées à la note 7 et Val. Al. Georgescu, *Les ouvrages juridiques*, p. 208.

²⁹ V. ci-dessus n. 7.

³⁰ V. C. Dima-Drăgan, *Contribuții la istoricul Bibliotecii naționale de la Colegiul „Sf. Sava”* «Revista arhivelor», VIII, 1965, n^o 2, p. 271.

la coutume³¹, la teneur de la législation de Justinien³² ou les glosses juridiques et leur valeur en droit par rapport au texte original.

Certes, ce sont les données documentaires qui témoignent de l'effective application du droit byzantin qui doivent retenir en premier lieu l'attention des spécialistes qui se penchent sur l'étude du phénomène complexe de sa réception dans les pays roumains. Mais l'étude de la diffusion des livres et des manuscrits juridiques, tels cette *Εισαγωγή* de Chrysanthé Notaras, qui expliquent les sources et témoignent partant du niveau de notre ancienne culture juridique, s'avèrent également importante, car cette culture, pour exister, ne saurait se réduire à la confection et à la circulation de seuls textes de lois. C'est pourquoi nous allons continuer notre enquête afin d'établir quelle a été la carrière réelle de cette ouvrage dans les pays roumains. Sauf le texte conservé dans le ms. gr. 588 et le codex mentionné dans le catalogue de la bibliothèque des Maurocordato, nous n'avons pas trouvé parmi les manuscrits ou dans les catalogues et les bibliographies qui nous ont été accessibles, la trace de cette *Εισαγωγή*. Mais il faut préciser que si elle n'a pas circulé dans des manuscrits indépendants, mais seulement dans des miscellanées, il est assez difficile de la retrouver, car dans les catalogues de l'époque ainsi que dans les autres, plus récents, de tels miscellanées sont d'habitude mentionnés sous des rubriques générales en tant que *choix* ou *recueils de lois*.

Nous avons cru devoir présenter pour le moment aux lecteurs les nouvelles données que ce texte nous fournit sur la pénétration des *Basiliques* en Valachie.

Chrysanthé clôt l'ample présentation de plus importants livres de droit laïque dont nous avons parlé, par un bref exposé sur les *Basiliques*. A ce propos il ajoute³³

... και αὐτὴ εἶναι τὸ τεῦχος ὁποῦ λέγομεν Βασιλικὰ³⁴ (τὰ ὁποῖα ἐτυπώθησαν εἰς τόμους οὐ πρὸ πολλῶν χρόνων ὀλόκληρα μὲ λατινικὴν φράσιν ἐξεναντίας τῶν ἑλληνικῶν, εἰς τὴν Γαλλίαν ἐν Παρισίοις)³⁵ τὰ ὁποῖα ὄντες ἡμεῖς ἐκεῖσε ἐν ἔτει αψ³⁶ τὰ ἡγοράσαμεν καὶ α^ως³⁶ τὰ ἐφέραμεν εἰς τὴν Κων (σταντινοῦ) πολιν· μετέπειτα δὲ ἐφρόντισαν καὶ τὰ ἀπόκτησαν καὶ ἄλλοι, αὐθις δι' ἡμῶν, ὡς ὁ αἰοίδιμος ἡγεμῶν τῆς Οὐγγροβλαχίας Βασαράβα βοεβόδ (ας)³⁷ καὶ ὁ νῦν θεῖω ἐλέει ἡγεμονεύων ἐν τῇ αὐτῇ ἐπαρχίᾳ κυρ Νικόλαος Ἀλεξάνδρου βοεβόδ (ας)³⁸:

³¹ Pour le rapport entre la loi et la coutume dans l'ancien droit roumain v. Val. Al. Georgescu, *Le rôle de la théorie romano-byzantine de la coutume dans le développement du droit féodal roumain* in « *Mélanges Philippe Mylan. Recueil des travaux publiés par la Faculté de droit, Université de Lausanne* », 2, 1933, p. 61—87; idem, *Bizantinul și instituțiile românești pînă la mijlocul secolului al XVIII-lea*, Bucarest, 1930, p. 121—124 (et la bibliographie y citée).

³² Les plus importantes éditions de la législation justinienne figuraient déjà au début du XVIII^e siècle dans la bibliothèque des Maurocordato. V. Val. Al. Georgescu, *Les ouvrages juridiques*, p. 205—206.

³³ V. le ms. gr. 588, p. 505.

³⁴ Il s'agit de la rédaction due à Constantin Porphyrogenète.

³⁵ Chrysanthé se réfère à l'édition de C. A. Fabrot. V. ci-dessus n. 4.

³⁶ πρώτως.

³⁷ Constantin Brancovan (1688—1714). V. ci-dessus p. 2.

³⁸ Nicolas Maurocordato. V. ci-dessus p. 2 et n. 14.

[C'est la rédaction que nous appelons *Basiliques*. Il n'y a pas longtemps depuis que celles-ci ont été entièrement imprimées en plusieurs volumes, en France, à Paris, avec une traduction latine en regard du texte grec. En 1700, comme nous nous trouvions là, nous les avons achetées et nous les avons emportées avec nous, d'abord à Constantinople. Ensuite, d'autres s'y sont intéressés et les ont acquises, par notre intermédiaire, par exemple le prince d'heureuse mémoire de la Ungro-Valachie, Basarab voïvode et celui qui à présent, par la grâce du Dieu règne dans cette province, seigneur Nicolas Alexandre voïvode].

Du passage cité, on apprend ainsi avec précision que les *Basiliques* dans l'édition de Fabrot ont été apportées pour la première fois en Valachie après 1700, à la demande du prince Constantin Brancovan et par l'intermédiaire de Chrysanthe Notaras.

Il est bien connu que Chrysanthe a fait en 1700 un voyage à Paris en compagnie de Răducanu Cantacuzène, le fils du stolnik Constantin Cantacuzène, où il est resté quelque temps pour compléter ses connaissances d'astronomie et de mathématiques³⁹. C'est alors qu'il a acheté les *Basiliques* pour sa bibliothèque ou bien pour la bibliothèque du Saint Sépulchre. Peu de temps après, il les a fait venir tant pour Brancovan que pour Nicolas Maurocordato. Celui qui a tant contribué au développement de l'enseignement dans les pays roumains, à la fondation de bibliothèques ou à l'enrichissement de leur fonds⁴⁰, a aussi le mérite d'avoir facilité la première acquisition des *Basiliques* en Valachie. Nous décelons ici encore une preuve de la passion de ce hiérarque éclairé pour les livres et pour la diffusion de la culture. Soulignons aussi la constante collaboration roumano-grecque en matière de progrès de la culture juridique roumaine. Il est à remarquer que cette acquisition des *Basiliques*, extrêmement importante pour notre culture juridique est considérée comme telle par Chrysanthe-même qui l'a avec raison consignée dans l'ouvrage que nous venons de présenter.

Mais c'est surtout le nom de Constantin Brancovan qui doit être retenu du passage cité. Ce prince qui a inauguré dans la culture roumaine une nouvelle époque, dénommée de nos jours par son nom, a été lui aussi, comme la plupart des intellectuels de son temps, un bibliophile. Il a fondé au monastère Horezu une bibliothèque qui, sans avoir égalé les proportions de la bibliothèque des Maurocordato ou la renommée de celle-ci, a pourtant de quoi susciter notre intérêt⁴¹. On ne peut donc que regretter de n'avoir

³⁹ V. Hurmuzachi, *Documente privitoare la istoria românilor*, vol. XIV, 1, Bucarest, 1915, p. 327; M. Ruffini, *Biblioteca stolnicului Constantin Cantacuzino*, Bucarest, 1973, p. 30 et n. 37, p. 190; A. Camariano-Cioran, *op. cit.*, p. 39; C. Dîma-Drăgan, *Patriarhul Ierusalimului Hrisant Notaras și cultura română*, p. 703.

⁴⁰ V. A. Camariano-Cioran, *op. cit.*, p. 37-40; C. Dîma-Drăgan, *Patriarhul Ierusalimului Hrisant Notaras*, p. 699-702.

⁴¹ V. N. Iorga, *Biblioteca lui Brîncoveanu de la Hurezi*, « Revista istorică », XI, 1925, n^{os} 1-3, p. 4; C. J. Karadja, *Sur les bibliothèques du Sud-Est Européen*, « Revue historique du Sud-Est Européen », XII, 1935, n^{os} 10-12, p. 323; I. Ionașcu, *Istoricul mănăstirii Hurez după documente inedite din arhiva Eforiei spitalelor civile*, « Arhivele Olteniei », 79-82, 1935, p. 339-341; 421-431; C. Dîma-Drăgan et M. Cartașu, *Les ouvrages d'histoire byzantine de la bibliothèque du prince Constantin Brancovan*, RESEE, V, 1967, n^{os} 3-4, p. 435-445; idem, *Un catalog necunoscut al bibliotecii mănăstirii Horezu*, « Biserica ortodoxă română », 5-6, 1969, p. 590-625. V. Aussi l'ouvrage de C. Dîma-Drăgan, *Bibliotecii umaniste românești. Istoric, semnificații, organizare*, Bucarest, 1971, p. 7-8 et 11-12.

pas aujourd'hui retrouver l'édition des *Basiliques* parmi les livres mentionnés dans les catalogues de cette bibliothèque qui nous sont parvenus⁴², mais il n'y a rien de surprenant dans cette absence, car le plus ancien d'entre eux date de 1791. Or, pendant le XVIII^e siècle les *Basiliques* ont été de beaucoup le recueil de droit byzantin le plus répandu et le plus utilisé dans les Principautés danubiennes. C'est pourquoi, on peut supposer qu'elles ont été transférées de la bibliothèque de Horezu dans une autre bibliothèque ou bien empruntées par quelqu'un qui s'intéressait de droit.

Après la mort de Constantin Brancovan, Nicolas Maurocordato a transféré beaucoup de livres de Horezu à Văcărești, dans sa bibliothèque⁴³. Il est partant possible que les volumes disparates des *Basiliques* qui figurent dans les catalogues de la bibliothèque des Maurocordato⁴⁴ proviennent de Horezu.

Quant aux emprunts des livres et de manuscrits des bibliothèques des monastères, ils sont très souvent mentionnés dans les documents d'époque⁴⁵.

Quoi qu'il en soit, vu l'affirmation de Chrysanthe Notaras, nous sommes d'avis qu'on peut compter avec certitude les *Basiliques* parmi les livres de la bibliothèque du prince Constantin Brancovan. Parmi ses mérites connus et reconnus à l'égard de la culture roumaine, vient s'ajouter aussi celui d'avoir été le premier prince de la Valachie qui a fait acquérir en Occident et venir à Bucarest les *Basiliques* dans l'édition de Fabrot.

Pour le moment, nous ne sommes pas en possession des données documentaires susceptibles d'attester l'application effective des *Basiliques* dans les séances du Divan pendant son règne⁴⁶. Il est pourtant peu probable qu'il ait acquis le livre seulement par passion de bibliophile et que l'homme d'Etat qu'il était, ne se rendait pas compte de son utilité

⁴² Ces catalogues ont été publiés par I. Ionașcu, G. Duna-Drăgan et M. Cartașu. V. les études citées à la note précédente.

⁴³ V. C. J. Karadja, *op. cit.*, p. 323.

⁴⁴ V. Val. Al. Georgescu, *Le droit romain de Justinien*, p. 226.

⁴⁵ Nous avons trouvé une preuve que les livres et les manuscrits de Horezu étaient utilisés à Bucarest, dans le catalogue de la bibliothèque métropolitaine, dressé à la demande de Néophyte le Crétois. Un des manuscrits qui y sont insérés, porte la mention qu'il provient de Horezu. V. M. Cartașu, *Știri noi privitoare la biblioteca Mitropoliei din București în secolul al XVIII-lea*, « Studii și cercetări de bibliologie », XIII, 1974, p. 144 et 149.

Le métropolitain avait visité ce monastère en 1746. C'est à cette occasion qu'il signale dans son journal, la grande valeur de la bibliothèque horésienne. V. M. Cartașu, P. Cernovodanu et N. Stoicescu, *Jurnalul călătoriilor canonice ale mitropolitului Ungrovlahiei Neofit I Cretanul*, « Biserica ortodoxă română », XCVIII, 1980, n^{os} 1-2, p. 295.

De tels emprunts de livres étaient traditionnels. En 1651, le métropolitain Ștefan, ancien « stareț » de Bistrița, faisait venir de ce monastère à Bucarest une pravila slavonne, dont le titre lui a suggéré le libellé définitif du code de 1652 qui, ainsi qu'on l'a montré récemment, s'appelait *Carte de pravilă*, avant de devenir *Îndreptarea legii*. V. Val. Al. Georgescu, *Îndreptarea legii 1652*, compte rendu de l'édition critique de 1962, in « Studii și cercetări juridice » VIII, 1963, n^o 1, p. 118 n. 3.

Pour les emprunts de livres de la bibliothèque métropolitaine de Bucarest v. Marta Anineanu, *Din istoria bibliografiei românești. Catalogul sistematic din 1836 al bibliotecii Mitropoliei din București*, « Studii și cercetări de bibliologie », 1, 1955, p. 126.

⁴⁶ La première mention absolument sûre de celle-ci date de 1744. V. I. C. Filitti, *Arhiva Gheorghe Grigore Cantacuzino*, Bucarest, 1919, p. 44-45 ; St. Gr. Berechet, *Descoperirea a două manuscrise juridice românești*, « Întregiri », 1938, p. 12.

pratique. Même si l'absence d'une preuve décisive de l'application des *Basiliques* à l'époque persiste, c'est pourtant une donnée remarquable que de savoir avec certitude que la diffusion des *Basiliques* en Valachie a commencé sous le règne de Constantin Brancovan.

A la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle, par la bibliothèque du stolnik Constantin Cantacuzène⁴⁷ ou par la bibliothèque des Maurocordato⁴⁸ le *Corpus iuris civilis* et les *Basiliques* commençaient directement leur carrière historique en Valachie et en Moldavie. Ils ont surplanté peu à peu les nomocanons byzantins ou post-byzantins jusqu' alors y appliqués.

L'information livrée par Chrysanthe confère à Constantin Brancovan une place qu'il n'avait pas encore dans l'histoire de cette réception byzantine de type nouveau et de la culture juridique roumaine.

⁴⁷ V. M. Ruffini, *op. cit.*, p. 65.

⁴⁸ V. Val. Al. Georgescu, *Les ouvrages juridiques*. p. 205 et suiv.

THE LIFE OF AN 18TH CENTURY PAINTER: ȘTEFAN TENEȚCHI

HORIA MEDELEANU

There is not so far any thorough study dedicated to Ștefan Tenețchi, a representative of the 18th century Banat art. His name was discovered by Nicolae Iorga¹ on the iconostasis of the Romanian church in Lipova, but because of the misleading Cyrillic letters, the great historian read it as a "Ponerchiu". This erroneous interpretation was adopted by almost all the Romanian researchers who called the painter either Ștefan Ponerchiu² or Ștefan Tenețchi Ponerchiu³. Nicolae Iorga read it erroneously once more, that is "Torețchi" on the iconostasis of the former Greek Catholic cathedral of Blaj⁴.

There is a brief and exact characterisation of Tenețchi's style belonging to Ion Frunzetti and which is part of the introductory chapter of his book on "The Banat Painters of the 19th century" issued in 1957. The remarks of Frunzetti relied on a scarce number of Tenețchi's paintings he knew of at the time.

In the treatise on "The history of Romanian beaux-arts" (1970) there is hardly any mention of the painter. The iconostasis of Blaj, and the icons "of the Serbian churches of Arad and Timișoara and works painted in the Serbian Banat" are the only things assigned to him⁵.

The researches of the Yugoslav art historians starting with Veliko Petrović in 1927 have included the work of Tenețchi within the cultural treasure of their own country⁶. As he was deemed a Serbian and was appointed "a court painter"⁷ of the Serbian bishops in Arad, it was

¹ Nicolae Iorga visited Lipova on the occasion of the General Assembly held by the Cultural League in 1928. See Ion S. Udrea *Biserica gr. ort. din Lipova*, Timișoara, 1930, p. 33.

² Ion S. Udrea, *op. cit.*, p. 54.

³ Ion Frunzetti, *Pictorii bănățeni din secolul al XIX-lea*, București 1957, p. 16.

⁴ Nicolae Iorga, *Inscripții ardeleni*, II, p. 58.

⁵ (Collective work) *Istoria artelor plastice în România*, Meridiane Publishing House, 1970, vol. II, p. 193.

⁶ Veliko Petrović, Milan Kašanin, *Srpska umetnost u Vojvodini*, Novi Sad, 1927, pp. 73 and 76.

— Olga Dimitrović-Mikić, *Ștefan Tenețchi-banatski slikar iz XVIII veka* in "Rad Vojvođanskih muzicija", Novi Sad, no. 6, 1957, pp. 139—154.

— V. Ristić, *Ștefan Tenețchi u Rumuniji*, in "Zbornik radova Nar. muzicija", II, Belgrad 1959, pp. 226—234.

— Miodrag Iovanović, *Ikone Ștefana Tenețkog u Siriji*, an excerpt from "Culegere de lucrări a Facultății de filosofie", Tomc XI-1, Belgrade, 1970, pp. 515—523.

— Dinco Davidov, Olga Mikić, Milivoi Nicolaević, *Galerija Matice Srpsko slikarstvo XVIII i XIX veka*, Novi Sad, 1972, pp. 33—34.

⁷ Olga Dimitrović-Mikić, *op. cit.*, p. 141.

ignored that Tenețchi worked most of the time within the geographic and cultural Romanian area and so was the subsequent impact on his aesthetic attitude. He voiced the unrest and the artistic necessities of the second half of the 18th century in this Romanian province. The inclusion of Banat within the Austrian Empire after the Passarovitz peace treaty caused a wider opening towards Western art, and especially towards the Central European Baroque art. In painting this was wrought on an art of Byzantine tradition enriched and invigorated in the first half of the 18th century, by a considerable number of Wallachian painters who lived in Banat⁸.

The strong traditional elements which were part of the orderers' taste imposed several limitations on Tenețchi's art.



Fig. 1. — The Virgin and Child, 1789.
St. John the Baptist's Church,
Caransebeș.

Therefore his work does not stand so much for a turning point in the transition from post-Byzantine art to Western art but rather as a telling effort of adaptation by a painter with a tridimensional formation and vision to the imperatives of local artistic tradition.

It is this particular fact that caused the misleading aspect of Tenețchi's style and thus determined some researchers to ascribe to his pupils some of the magister's works.

⁸ Horia Medeleanu, *Noi precizări în legătură cu Nedelcu Popovici și pictura murală de la Lipova*, in "Mitropolia Banatului", nos. 4—6, 1980, pp. 359—364.

We would like to make here a general remark: Tenețchi adopted different manners according to the importance of the area in which his icons were located. His style was much more limited with the icons in the first register of the iconostasis where the orderers were more demanding in the observance of canons, and was more at large in the icons of the remaining registers (especially in the treatment of space), even hasty in the icons placed under the pedestal (or more hidden) to take an almost "modern" freedom in painting the feasts, some of which are real genre paintings. The full paste in which they were painted, the sincerity of the touch, the model, the economy of the painting space stand proof for a Westernising art worked out with skill and obvious pleasure.

Had he developed in a different spiritual atmosphere, these qualities would have bestowed different characteristics on the painter of Arad.

Though he never founded a "school"⁹ proper (his only apprentices were his own sons) Tenețchi had an important influence traceable down to south Banat at the end of the 18th century.

I. ȘTEFAN TENEȚCHI IN THE LIFE OF ARAD

The beginning of the 18th century brought important changes to Arad. Serbian emigrants who had been colonized by the Austrian Empire for reasons of defence on the Mureș river line settled alongside the old Romanian population which lived in the area close to the city.

The border militia then founded was made up of Romanians as well as of Serbians, united by religion and recorded in documents under a common denomination i.e. "Illyrians". Meanwhile the town of Arad extended northward by the colonization of German merchants and craftsmen who built a new center on the north-south thoroughfare (nowadays the Avram Iancu place and avenue)¹⁰.

It was starting from this thoroughfare that a new district developed as Tykovetz or Tyukovetz. Situated in a corner between the Mureș river and one of its horns (Mureșul mic or Kis Moros)¹¹, this district comprised

⁹ Miodrag Iovanović, *op. cit.*, p. 519, refers to Mihailo Bokorović "the only apprentice of Tenețchi that we know of" who signed an icon of St. George in the Serbian orthodox church in Timișoara-Fabric. Let us mention that the icon bears the signature "Mihail Bucur" (in Cyrillic letters) and is dated 1797. The icon painted on canvas in oil is of great dimensions and depicts St. George surrounded by scenes of his martyrdom. His face resembles strikingly the type of angel Ștefan Tenețchi represented in his paintings (slightly androgynous with the looks of a teenager). The model painted in brown and the general way of treating the colour does not indicate Tenețchi's vision and technique.

Although not very important, the pendant icon of Saint Michael surrounded by martyrdom scenes, of a lower quality, belongs to the same Mihail Bucur, whose name is not to be found in the Pecica enlistments. Instead we could find it in the birth and death register of the "John the Baptist" church, in Arad.

¹⁰ A study of the urban development in the 18th century Arad with Eugenia Greceanu, *Rolul studiului istoric în procesul de renovare urbană*, in "Arhitectura", no. 3, 1980, pp. 57—61.

¹¹ There are interesting considerations on the significance of "Tykovetz" in Gheorghe Haiduc's *File din istoria orașului de pe Mureș*, in "Flacăra Roșie", Arad, 4, VIII, 1957. "Tyke" stands for "peak" while "ciuci" (Tyukovetz-Ciucoveț) stands for "corner", a name which can be identified in the Hungarian "csucs". Thus Tyukovetz would stand for the town's peak or corner, i.e. the place between the Mureș river and the Mureș Mic river. On the map of 1765 (Situations-Plan der alten und neuen Festung Arad) reproduced by Gh. Ciuhandu

about four or five streets starting with the today Bălcescu st. It is at no. 10 on that particular street (in the 18th century up the mid 19th century called "the Bishop St.") that Ștefan Tenețchi lived¹². The house and surroundings comprised 288 square fathoms. On the side of the today Gh. Lazăr st. Tenețchi's descendants built a separate house. The last descendant of the Tenețchi family, dr. Aurel Popovici of Knejevaț (Jugoslavia) sold the whole ensemble in 1924 to Isidor Feinkuchen, an Arad merchant for 550 000 lei¹³. The new owner brought big changes to the Bălcescu st. house so it preserves almost nothing of its old looks. He added a first floor, and the ground floor — former home of Tenețchi — was made into shops with doors looking on the street. These doors were walled in for two double windows and a health center has been settled inside. It is only the cellar with its arches which remained as such. Let us mention the striking resemblance of the cellars of the neighbouring houses to that of Tenețchi's which means that they had been part of 18th century buildings which were modified in the 19th century.

Ignoring the alterations suffered in the course of time, it is obvious that Tenețchi's house was made up of two houses, a smaller one on the right hand and a bigger one on the left hand separated by a door, under a baroque arch in the "basket handle" manner, characteristic of the 18th century Arad, as one can still see it with the house beside.

The street on which Tenețchi lived was a main thoroughfare of the old town. It linked another old thoroughfare of that town, namely the Mureș river ("the way of salt", wood and cereals) with the new commercial area which was just starting to come into being in the 18th century. The Romanian population had erected their church dedicated to Saint John the Baptist which lay on the site of the nowadays "Ioan Slavici" high school¹⁴.

The demographic foundation of the old Arad, irrespective of the political, economic and military importance of the other populations, was made up by the Romanians. It is a fact which accounts for the Serbian bishops' establishing their residence in Arad, among the Romanians, across the latter's own church which preserved the rank and function of a cathedral ("Terkva catedrala") up to its demolition in 1861, though in the "Racz district" lay the stately church St. Peter and St. Paul of Tekelia. The Romanian names are impressive in number in the christening

in *Românii din Cîmpia Aradului de acum două veacuri*, Arad, 1940, p. 222 as well as on the map drawn up by Emeric Ruttkay in 1755 (Cruhandu, *op. cit.*, p. 220) Tykovetz is depicted as a triangle surrounded by the branches of the Mureș river on the upper part of which lies the Romanian orthodox church.

¹² The archives of the Arad notary office, the real estate office sheet no. 950, Arad, Bischofgasse 14 (nowadays Bălcescu St. no. 10) und no. 3 in der Theater Gasse (nowadays Gh. Lazăr St. no. 7). The two houses belonged to Lazăr Tenețchi and the real estate office was set up in Arad between 1856 and 1857.

¹³ Data mentioned in the real estate office.

¹⁴ When bishop Isaiă Diaconovici settled in Arad in 1706 he found there the church of the Romanians which later became a cathedral. (Lakatos Ottó, *Arad Torténele*, Arad, 1881, vol. I, p. 59). General Karoly Sandor, a commander of the Kuruts, set the town on fire on July 17, 1707, but in the town-plan of Arad he drew the Romanian church in the corner between the Mureș and the Mureșul Mic in "Tyukocz", which means that the church existed even before this date. (Lakatos Ottó, *op. cit.*, pp. 54—55).

and death registers of the St. John the Baptist church starting ever since 1730¹⁵.

Romanian priests served alongside with Serbian priests. It often happened that they should write Romanian in their registers in Cyrillic: priest Vasile Baltă, priest Mihai, priest Ion Cornea, priest Filimon, priest Atanasie Stefanovici. After having written for almost two decades in Slavonic-Serbian and having signed hierarch Marko Vulturovici, by the end of the 18th century this Romanian priest forgot the "vici" ending¹⁶. He started writing Romanian alone and signed "priest Marcu Vultur"¹⁷.

Tenețchi was linked to the ecclesiastical institution, to its hierarchs and priests by the very nature of his profession. With all this he was never a court painter as Olga Dimitrievič Mikič calls him. Tenețchi made himself an independent artist. This is the only good reason for his painting the iconostasis of the Greek Catholic cathedral in Blaj during the pastorship of Sinesie Jivanovici, a well known opposer to Greek Catholicism. That was done at the request of bishop Petru Pavel Aron and two or three years previously he had painted the iconostasis of the summer residence church belonging to Sinesie of Arad-Gai¹⁸.

Painting, which brought Tenețchi the utmost consecration, did not prevent him from leading a public life. In the second half of the 18th century the leadership of the town (called "magistrat"), made up mainly of the mayor (called "consul"), the judge (called "judex") and an "internal council" helped by an "external council" was mainly in the hands of the German, Hungarian and Serbian patricians¹⁹. The Romanians deprived of privileges formed the greatest part of the tax-payers²⁰. It was only towards the end of the century that people from among them that were well-off enough to take part in the leadership of the town on behalf of the "Illyrian" (i.e. orthodox) population became conspicuous. Ștefan Tenețchi was among the leaders of the "Illyrians". On January 2, 1769 he was elected member (called "senator") in the external council of the parliamentary town of Arad²¹. On March 15, 1770 he was re-elected in the same body²². In the same year the external council comprised 30 members out of which 15 were catholics (German and Hungarian) and

¹⁵ The registers of "St. John the Baptist" can be found in the Arad state archives, with the collection of Legal status registers, the Romanian orthodox parish of Arad.

¹⁶ In the 18th century, as the church made use of Slavonic Serbian in the documents, in most of the cases the "vici" ending stood for a Genitive, i.e. meaning "the son of". That is why this could not possibly be an argument in establishing ethnical affiliation.

¹⁷ Priest Marcu Vultur did not make use of the "vici" ending in the tenth decade of the 18th century. After the Timișoara Illyrian congress of 1790 most of the Romanian names could be found no more with a "vici" ending in the church registers.

¹⁸ The date is to be found on the icon of the patron church down on the right hand.

¹⁹ Magdalena Kovacs, *Organizarea administrației orășenești în Arad și Caransebeș în perioada 1699—1918 și arhivele create*, in "Culegere de referate", session 1696, issued by the General Direction of the State Archives, Bucharest, 1971, p. 34.

²⁰ The subscriptions stand proof that the Romanians were the poor but numerous section of the town since their names appear next to small figures of income.

²¹ ASA, PMA funds, dossier 2/1769 (reports on the occasion of the election of the officers of the Arad cameral town).

²² ASA., PMA funds, dossier 2/1770 (reports of the elections for the town leadership), sheet no. 3.

15 were Illyrians (Romanian and Serbian). Ștefan Tenetchi was the 11th of the Illyrians.

Tenetchi's social importance increased along with his income which resulted out of painting. After a particularly efficient period in which he painted a lot he reached the climax of prosperity. Then he was elected in the internal council of the town, on May 12, 1787²³. That year the council was made up of 12 catholics and 12 Illyrians and the painter was the fifth among the latter.



Fig. 2. — Ștefan Tenetchi, self-portrait (The Matica Srpske Gallery, Novi Sad).

Tenetchi was successful enough in his late age as to be proud of his achievements. A lifetime of painting had brought him material prosperity, public honours and moral prestige among his fellow people. That might have prompted him into painting the self-portrait which is now in the art galleries of Matica Srpska of Novi Sad²⁴ and was brought there by his descendants. The painting shows an old man whose face bears the marks of old age but who is still strong, with a keen look,

²³ ASA, PMA funds, register 2/1787 (Prothocolum Politicum) sheet 8 verso.

²⁴ Dinko Davidov, *op. cit.*, fig. 53.

dressed in a somptuous gown trimmed with fur and holding in his hands the symbols of his art, i.e. the palette and painting brush which made his life success.

II. ȘTEFAN TENEȚCHI WITHIN THE ENLISTMENTS

Ștefan Tenețchi appeared in enlistments ever since 1748. He was registered under the name of Stephan Mahler, Stephan Mallor or Szt Stefan Moler i.e. Stephan the Painter. Obviously when enlisted he was already a mature painter. The different versions of his name were due to the language spoken by the employee who had written the document. He was registered as Stephanus Teneczky in the 1788/89 enlistment beside his son "Athanasius Teneczky". For the civil servants and his fellowmen he was "Stephan the Painter". The name of his profession stood for his own name.

After his profession the enlistments make mention of his social status of a "hospites", i.e. bondsman. It was obviously an 18th century bondsman of the Austrian Empire, entitled to move freely but nevertheless subject to the public treasure jurisdiction based on his landowner right (földesuri jog)²⁵. Tenețchi's high birth maintained by some Jugoslavian researchers is consequently out of question. There were quite a few nobles in the county of Arad.

His enlistment among the tax payers of 1748 (Portions Anlaags Tabella) leads to the conclusions that Tenețchi had settled in Arad one year previously, when he probably had bought his house and married. The conclusion is reinforced by the fact that the tax payer tables of 1740, 1742, 1743, 1745, 1746 as well as the enlistments of the parliamentary city of Arad (1746 and 1747) preserved in the State archives in Arad make no mention of him.

The opinion of the Jugoslav researchers according to which Ștefan Tenețchi had lived in seclusion on his "estates" in Miniș seems debatable as there was no mention of him in the local enlistments. (His possessions in Miniș as we shall see were far from being an estate proper).

His craft and his house to which we must add the vineyard lot in Miniș (representing the dowry of his wife), were the first assessable goods of this "civis" of the old town of Arad, a quality he was to acquire only on June 14, 1779. Gradually, Ștefan Tenețchi increased the surface of his vineyard and added to his estate arable surfaces and hayfields in the surrounding area of Arad. Although after a certain moment his immobile estate remained unchanged the tax increased incessantly and reached an important sum for that epoch. This is an indication that the income out of the craft had become important in the second part of Tenețchi's life.

The evolution of his economic status according to the tax payer tables and the enlistments can be grasped out of the following synopsis in which the first column indicates the tax.

²⁵ Magdalena Kovacs, *op. cit.*, p. 34.

- The year 1748 ²⁶ : 6 florins, 30 K
 1753 ²⁷ : 10 florins, 30 k, 1 milk cow, 1 drought cow,
 1 horse, 2 vini vinae
 1754 ²⁸ : 10 florins
 1756 ²⁹ : 12 florins, 1 horse
 1765 ³⁰ : 20 florins, 1 horse, 1 milk cow, 60 sapa *
 1767 ³¹ : 20 florins, 1 milk cow, 1 horse, 60 sapa
 1768 ³² : 24 florins, 2 oxen, 2 milk cows, 2 horses, 5 foeni
 camali, 60 sapa
 1769 ³³ : 20 florins, 2 oxen, 15 sapa
 1770 ³⁴ : 20 florins, 61 k. (12 florins, 20 k., portionalis ;
 8 florins, 41 k. donunalis et casa domestica)
 2 oxen, 1 milk cow, 17 corn (crucis), 30 hoes,
 151'2 jugere terestra, of the Kasciani category
 with 1/2 a
 1771 ³⁵ : 40 florins, 2 oxen, 1 milk cow, crops of 8 Pojon
 measures 2 days of hay making, 50 sapa
 1788 ³⁶ : 43 florins. 40 k. (25 florins, 12 k. Contributions
 Anlaag and 18 florins 28 k. Dominal Anlaag
 and stadthunkoster)
 1793 ³⁷ : 30 hoes (Ștefan Tenețchi = 21 ; Athanasie
 Tenețchi = 9)

The main data of this table show that Tenețchi was part of the "rasciani" category ³⁸ with 1/2 sessio and possessed 15.5 jugar * of arable soil and hayfield ³⁹. This estate ensured him a middle rank among his

²⁶ ASA, PMA funds, dossier 1/1748 (Portions Anlaags Tabella), sheet 16, position 12.

²⁷ ASA, PMA funds, dossier L/1753 (Conscriptio Regio-Cameralis Civitatis Vetero-Aradiensis . 1753/54) sheet 27 verso.

²⁸ ASA, PMA funds, dossier 3/1754 (Portional Lista pro anno 754) sheet 8 verso.

²⁹ ASA, PMA funds, dossier 4/1755 (Conscriptio Incolarum et Facultatium pro anno militari 1756/57), sheet 30 verso.

³⁰ ASA, PJA funds, dossier 9/1765—66, sheet 36, position 1050.

* 10 sapa approx. 0.05 ha.

³¹ ASA, PJA funds, dossier 9/1767, sheet 36, position 1050.

³² ASA, PMA funds, dossier 5/1767, sheet 32 verso, position 1067.

³³ ASA, PMA funds, Conscriptio pro anno 1769/70, sheet 27 verso, position 1037.

³⁴ ASA, PMA funds, dossier 10/1770, sheet 27 verso, position 1067.

³⁵ ASA, PJA funds, dossier 14/1771, sheet 24 verso.

³⁶ ASA, PMA funds, Repartitio pro anno 1788/89, sheet 8 position 145.

³⁷ ASA, PMA funds, Acte politice și economice, dossier 1—245/1793, sheet 1—2.

³⁸ The subscription evidenced two categories - catholics and rascians or Illyrians, which means that both these terms had the same confessional meaning (orthodox). The phrase "from the German side" had a pure confessional meaning as well, i.e. it denominated the catholics, equally German and Hungarian. Thus "Illyrian" stands in these documents for rascian and orthodox.

* 1 jugar — approx. 0.5 ha

³⁹ The surface roughly corresponds to that recorded by Lazăr Tenețchi in the real estate office in the following positions :

2. 4275 — arable in Bitto . 1 jugar 860 square fathoms

3. 5425 — „ in Pesti : 3 jugar 140 square fathoms

4. 5557 — „ „ . 1 jugar 880 square fathoms

5. 4867 — „ in Nyomáskoz : 3 jugar 460 square fathoms

6. 6144 — arable and pasture in Crivobara . 3 jugar 1040 square fathoms

7. 6680 — pasture in Ménesvolgy . 3 jugar 80 square fathoms

Eversince 1874 up to 1883 Lazăr Tenețchi sold these grounds. (The state notary office, real estate office sheet no. 782, topographic no. 950, Arad, 14 Episcopului St., and 3 Teatrului St.)

fellow citizens. Many of these ranked in the 3/4 of a sessio or even a whole sessio.

Things appear totally different should we consider the surface of Tenețchi's vineyard. If 1793 were the reference point (the enlistment ⁴⁰ the nearest to the painter's death) we notice that out of 158 people who lived in Arad and possessed vineyards in Promontoriu, only 30 had more than 30 sapa. This surface (to which we should add a fallow fertilized by Tenețchi's son Athanasie ⁴¹) was handed over seemingly untouched to his descendants up to Lazăr Tenețchi. The real state office of 1856—57 shows that the vineyard comprised three lots. The division might indicate a gradual coming to possession and if so the first lot measuring 1 jugar and 821 fathoms would be Tenețchi's wife dowry. The vineyard looked like a narrow band along the Contri Valley in Miniș. There was a hut on that lot. The hut lay down near to the valley ⁴². It was a humble hut. The living space was made up of a passage in the middle. A room stood on the left built up of bricks and on the right side stood a second room made up of beams which sheltered the wine tools. The hut had a roof made out of reed. After 1927 the new owner covered it with tiles. It is no more to be seen nowadays for it is part of the wine school in Miniș.

Fig. 3. — Ștefan Tenețchi's signature on the statement to bishop Pavel Avacumovici.

In the last years of his life Tenețchi did not look properly after his vineyard. He had been away a long time to carry out the paintings he had been ordered. The vineyard suffered because of some calamities as well ⁴³. Athanasie, Tenețchi's son, mended it and handed it down to his heir ⁴⁴.

⁴⁰ See footnote no. 37.

⁴¹ As it follows from Athanasie Tenețchi's will, ASA, PMA funds, dossier 15/1801 (Wills).

⁴² Information from Ion-Bodea Siou of Miniș, no. 236, son to Gheorghe Bodea, the one who bought Tenețchi's vineyard.

⁴³ As it results from the statement to the County of February 28, 1793 by the Arad vineyard proprietors. The statement stood as a preamble to the 1793 subscription. (See footnote 37).

⁴⁴ The vineyard passed on from Athanasie Tenețchi to Dimitrie Tenețchi and from him to Lazăr Tenețchi who inscribed it in the real estate office in the following positions :

1. (1381—1383) vineyard and hut (preshaus) in the Contri Valley 1 jugar 821 square fathoms
2. (1383/b) vineyard in the Contri Valley — 825 square fathoms
3. (1401/b) vineyard in the Contri Valley 2 jugar 925 square fathoms

In 1870 Lazăr Tenețchi bought another lot of 1 jugar 1287 square fathoms from Szereny Peto and Bărbus Maria. (The Arad State Notary Office Archives, real estate office no. 315 Miniș).

III. ȘTEFAN TENEȚCHI'S FAMILY

Ștefan Tenețchi married Maria Stoica, Mihailovici's daughter in 1747⁴⁵. We know nothing as to his wife's origin or the identity of his father-in-law. There is no mention of him in the Arad enlistments.

Although he endowed his daughter with land in the area of Miniș he could not be traced in the same area. The only somehow related name was found in Covăsiņ where a certain Stoica Mihai lived⁴⁶ but the vineyard in his possession was extremely reduced.

Ștefan Tenețchi had a large family with nine children. From the first year of his marriage he got a son called by his own name Ștefan⁴⁷. We know nothing of the fate of this son as his name is nowhere to be found either in documents or in the death register of the "John the Baptist" church. Two years later, on May 28, 1749 a daughter was born, Elena⁴⁸. What we know about her is that she was married to Emmanuel Mihailovici by whom she had a son, Lazăr Mihailovici⁴⁹. The third child of Ștefan Tenețchi was Simeon born on April 26, 1752, who died after two months, on June, 23⁵⁰.

The fourth child, Athanasie died at 50. He was born on May 1, 1754⁵¹ and died in February 1804⁵². In the registers of the "John the Baptist" church his name is either Athanasie Móler like his father's, or Athanasie Tenețchi or even Athanasie sin Ștefana Tenețchi and just once in a Genitive form, a very usual form in that epoch, Athanasie Ștefanovici, i.e. Athanasie of Ștefan.

"Móler" indicated that Athanasie was himself a painter and supposedly had learnt his craft from his father. His signature is to be found in a single instance on an icon in the Romanian orthodox church of Gioroc. This work, a variant of the Our Lady of Vladimir, also called "Bezdingska" dated 1780, is not exactly telling of how much Athanasie was indebted to his father. Still there is one thing we would like to mention: the marked modelling of the faces, based on a variation from light brown to dark brown, as well as the typology are different from those of the father. We could not possibly, on the other hand, establish a supposed collaboration between the two as the changes in the father's manner had made themselves conspicuous before Athanasie reached the necessary age to be a painter. We would rather think that the son was employed in the auxiliary labor of the craft and did not infringe on

⁴⁵ Olga Dimitrievic-Mikić, *op. cit.*, p. 142.

⁴⁶ See the 1743 Covăsiņ subscription, published by Gh. Ciuhandru, *Românii din Cimpia Aradului...*, in "Amexes", p. 22, position 55.

⁴⁷ ASA, Legal status registers collection, the Arad Romanian orthodox parish, register 25, sheet 54 verso.

⁴⁸ *Ibidem*, sheet 60.

⁴⁹ ASA, PMA funds, Judicial Acts, fsc. 26/1792, no. 1532. A document in which Elena, born Tenețchi, widow of Emmanuel Mihailovici warrants his son Lazăr for him to be allowed to administer Toli Thoma's estate. The warrant consists in her house amounting to 4,000 florins.

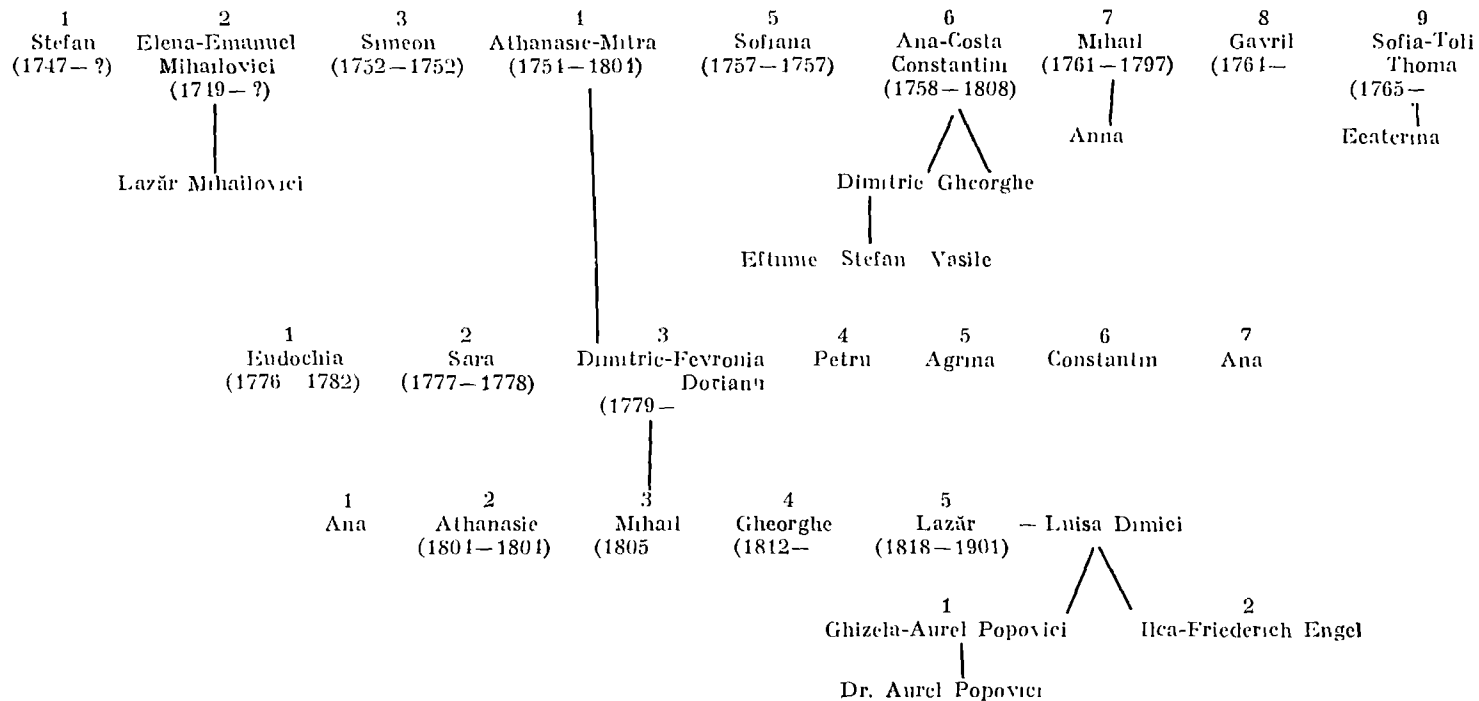
⁵⁰ ASA, Legal status registers collection, the Arad Romanian orthodox parish, register 25, sheets 73 verso and 74 verso.

⁵¹ *Ibidem*, sheet 79 verso.

⁵² ASA, Legal status register collection, the Arad Romanian orthodox parish, register 65, position 138.

THE TENETCIII FAMILY

Ștefan — Maria



his father's manner. An authoritative man, as one could tell from any of his doings, Ștefan Tenetchi would never allow his children to disobey him. As the father painted up to the last moment of his life and was absorbed by his profession which he would not share with any one, Athanasie was mainly concerned with the family and household problems. He was an active and enterprising person. About 1787—1788⁵³ we find him in conscriptions beside his father, a proof that the son had already built the today house on Gh. Lazăr st. As we have already mentioned, he had transformed the vineyard in Miniș. The big expenses for the enlargement of the family possessions prompted him to borrow a big sum from the Foreray fund which was deposited at the Hodoș-Bodrog monastery⁵⁴.

Let us mention that Athanasie was the son who ensured the continuity of the Tenetchis up to almost our century. Married to a certain Dumitra or Mitra Ioanovici, Athanasie had seven children: Eudochia (1776—1782), Sara (1777—1778), Dimitrie (born in 1779), Petru, Agrina, Constantin and Ana⁵⁵. Only Dimitrie and Agrina lived longer.

By his will⁵⁶ made three months before his death, Athanasie left his entire fortune to his wife with strict provisions for his son Dimitrie as well as restriction for Dimitrie's mother. The son was obliged to honour his mother or he would not get anything of the inheritance. Mitra could keep the fortune up to her death provided that she would not marry and thus change her name. A strict moral conduct can be deduced from this document, this was in fact the line of Ștefan Tenetchi himself. Athanasie left two silver lamps in his own memory and the memory of his parents to the "John the Baptist" church by the walls of which he wished to be buried "in an honourable grave".

At his mother's death, Dimitrie Tenetchi came in possession of the whole immobile fortune after he paid to his sister 800 florins according to the provisions of his father's will. The land and hayfield in the Arad area, the whole vineyard, as well as the family houses came into Dimitrie's possession.

At the beginning of the 19th century, Dimitrie, Ștefan Tenetchi's grandson, was a well-to-do man of the town. His economic power and generosity made him contribute to the building of the Romanian orthodox church in Herculane, founded by the headpriest and learned Nicolae Stoica of Hașeg who wrote Tenetchi's name among the givers, alongside

⁵³ ASA, PMA funds, dossier 14/1787, sheet 2 verso.

⁵⁴ Arad diocese archives, Fasc. 1/1804, sheet 6.

⁵⁵ Eudochia, born on August 14, 1776 (Register 26 sheet 116), died on March 21, 1782 (Register 59, sheet 31 verso).

Sara, born on Nov. 3, 1777 (Reg. 25, sheet 128 verso), died on July 20, 1778 (Reg. 26, sheet 109)

Dimitrie, born on Sept. 1, 1779 (Reg. 27, sheet 12 verso).

Petru, born on March 6, 1782 (Reg. 27, sheet 79 verso).

Constantin, born on May 4, 1785 (Reg. 28 sheet 78) died on April 13 1786 (Reg. 60, sheet 52).

Ana, born on Jan. 6, 1788 (Reg. 28, sheet 160 verso) died on March 1 1788 (Reg. 61 sheet 48 verso).

Agrina, born on April 24, 1790 (Reg. 28, sheet 222).

⁵⁶ See footnote 41 and annexes.

with Prince Grigorie Brincoveanu, General Papilla, Constantin Diaconovici-Loga and the Macedonian-Romanian merchants of Pesta, Grabovschi, Andrei Saguna's uncle ⁵⁷.

A 1799 written statement ⁵⁸ belonging to some craftsmen in Arad, and addressed to the town council highlights Dimitrie Tenețchi's profession i.e. a soapboiler and chandler. Lazăr Mihailovici, possibly his cousin, a son of Elena Tenețchi, signed beside him ⁵⁹.

Five children were born out of Dimitrie Tenețchi's marriage to Fevronia Doreanu : Ana, Athanasie, Mihail, Gheorghe and Lazăr ⁶⁰. The last one was to end the series of masculine descendance in the Tenețchi family. Through Lazăr the Tenețchis reached the climax of their social ascent. By his father's care Lazăr received a good education and made law studies. When the real estate office was set up in Arad (1856—57) he was a "Stuhlrichter" in Tinca (Bihor county) ⁶¹ and in 1861 he was a counsellor of the town of Arad ⁶².

Out of his marriage to Luiza Dimici two girls were born : Ghizela ⁶³ married in her turn to Aurel Popovici, a Romanian living in Knejevaț ("Török Kanizsai", Jugoslavia) and Ilca ⁶⁴ married to a certain Friederich Engel in Arad. Ghizela's son, Doctor Aurel Popovici Junior inherited the whole of the family fortune, including the part of his aunt Ilca, dead in 1917 ⁶⁵.

As we have already shown in 1924 Dr. Popovici sold the houses in Arad and on November 19, 1927 he did away with the vineyard of Miniș, and took along to Jugoslavia the palette, the brushes and colour pots he found in the hut and also some window shutters painted by Ștefan Tenețchi ⁶⁶.

To get back to the family, the fifth child of Ștefan Tenețchi was Sofian. The baby lived short, i.e. one month (January 16—February 20, 1757) ⁶⁷ and was buried in the altar of the "John the Baptist" church.

Then came the sixth child, Ana, born on January 27, 1758 ⁶⁸. She lived to be fifty like her brother Athanasie. She died in 1808 ⁶⁹.

⁵⁷ I. B. Mureșianu, *O afirmare românească. Biserica de la Băile Herculane din 1803 cititorită de protopopul Nicolae Stoica de Hateg*, in "Mitropoha Banatului", nos 7—9, 1977, p. 495.

⁵⁸ ASA, PMA funds, dossier 4/1799 (Administrative documents), sheet 196.

⁵⁹ See footnote 49.

⁶⁰ The data taken out of the "Alphabetic Index" from the Romanian orthodox parish Arad, now with the State Archives Arad :

1. We find Anna a godmother to the Frussa family.
2. Athanasie (b. Jan. 20, 1804 — d. Apr. 30, 1804)
3. Mihail (b. Apr. 20, 1805)
4. Gheorghe (b. Jan. 29, 1812)
5. Lazăr (b. Aug. 8, 1818 — d. Jan. 2, 1901)

The date of Lazăr's death from the register of death Legal status archives, Arad townhall, vol. XI, 1901, p. 443. He died in the Gh. Lazăr St. house (Simony 3). He was buried in the "Eternitatea" cemetery, lot. G, V, IV, place 6.

⁶¹ The archives of the State notary office. real estate office sheet no. 782, topographic no. 950, Arad, 14 Episcopului St. and 3 Teatrului St.

⁶² Lakatos Otto, *Arad Története*, Arad, 1881, III, p. 239.

⁶³ ⁶⁴⁻⁶⁵ Taken out of the real estate office. See footnote 61.

⁶⁶ Olga Dimitriević-Mikić, *op. cit.*, pp. 151—152.

⁶⁷ ASA, Legal status registers collection, the Arad Romanian orthodox parish, register 25, sheet 94 and sheet 94 column II.

⁶⁸ *Ibidem*, sheet 96 verso.

⁶⁹ See Ana Tenețchi's will (ASA, PMA funds, dossier 15/1801, Wills).

She seems to have been, beside Athanasie, the child the nearest to her father. She married Costa Constantini⁷⁰, had two sons, Dimitrie and Gheorghe, became a widow, lived for a certain time in her father's house and did needle work. Her house lay in Arad near to the house of a certain Petru Iovan. Upon her death her house was inherited by her nephews Eftinie, Stefan and Vasile (Dimitrie's sons) and by her own son Gheorghe. The documents reveal Ana as a firm person much alike to her father and brother. Her moral rigour, her relentlessness, her good behaviour, her obedience towards her father is telling of the manner in which Ștefan Tenețchi brought up his children. The children who disobeyed the family rules had to suffer in consequence. That was the case of the seventh child Mihail. Mihail was born on November 12, 1761⁷¹ and followed his father's profession for which he does not seem to have been skilled enough. As one can deduce from the works he did for the Hodoș-Bodrog monastery⁷² he had specialized in gold-work, decorations, petty work. His life was short. He died on August 20, 1797⁷³, and was buried by his brother Athanasie⁷⁴ in the public cemetery of the St. Andrew's Cross far from the rest of the family who lay in the "John the Baptist" church. Mihail seems to have married against his father's will. Ștefan Tenețchi had appeared in court with his son because of a certain sun Mihail pretended⁷⁵. When his son died Ștefan Tenețchi was in the Western Carpathians where he was painting a church near Abrud⁷⁶. He did not attend the burial and although the town council asked him to change the provisions of his will he did not agree to leave more to his daughter-in-law, a widow with a little daughter⁷⁷.

The disgrace in which the son had fallen because of his disobedience extended over his family left to live "in the deepest destitution"⁷⁸. Nothing could tell Tenețchi out of his decision neither his "parent love" nor "the sympathy" to which the town counsellors had resorted.

Little is known on the eighth child, Gavril. He was born on March 1, 1764⁷⁹. In the documents he is mentioned to have borrowed 98 florins in 1796, which means that at the time he was still living.

The ninth and last child of the Tenețchis was Sofia about whom the documents contain a lot of revealing data.

⁷⁰ In the will: "Ana, Costa Constantini's widow". The data concerning the children were gleaned out of the same will.

⁷¹ ASA, Legal status registers collection, the Arad Romanian orthodox parish, register 25, sheet 109.

⁷² Miodrag Iovanović, *op. cit.*, p. 519.

Let us add that Mihail Tenețchi's appears in 1795 in connection with the execution of a decorative painting on marble in the altar and with the restoration of the pews in the "St. Peter and Paul" church, while in 1797 he made several paintings for which he received 10 florins (the Arad Serbian orthodox parish, guardianship register, p. 129).

⁷³ ASA, Legal status register collection, the Arad Romanian orthodox parish, register 64, sheet 4.

⁷⁴ It follows from Athanasie Tenețchi's will.

⁷⁵ ASA, PMA funds, Alphabetic index of the judiciary documents (Registrum actuum juridicium), register 2, Letter T, year 1796.

⁷⁶ ASA, PMA funds, dossier 9/1798, (Administrative documents), sheets 66 and 66 verso.

⁷⁷ ASA, PMA funds, dossier 8/1798 (Administrative documents), sheet 54.

⁷⁸ See footnote 76. (Address by the Arad town council to the Abrud town council).

⁷⁹ ASA, Legal status registers collection, the Arad Romanian orthodox parish, register 25, sheet 131.

IV. SOFIA TENEȚCHI'S CASE

Sofia was the black sheep of the family. Her moral conduct and her adventurous life were against her father's conceptions and worried him a great deal. The father repudiated his daughter in a rage. That conflict is most characteristic of the painter's morale; still, more important is that on this occasion we learn about his origin and his mother tongue.

Sofia Tenețchi was born on August 20, 1765⁸⁰. She married in Bekes (today Hungaria) a certain Toli Toma (or Thomas) registered as "A Greek merchant" who had come from the Turkish Empire ("greucus questor ex Turcia oriundi")⁸¹ but who seems rather to have been a Macedonian-Romanian⁸². A girl was born out of this union, Caterina. Sofia did not seem very attached to her own family. Even if the accusations later brought against her by her father were exaggerated, her behaviour was far from unrepachable. Therefore Toli Toma left by his will both the administration of the fortune and the guard of the child to several tutors, Mihai Pop and Ioan Radovici of Gyula and Costa Stoianovic and Hariton Cristof of Bekes⁸³.

No later than one month after her husband's death Sofia ran away from Bekes with Franz Kaminsky, a senior sergeant in the artillery regime of Vallis⁸⁴. Ștefan Tenețchi with the consent of the tutors brought his granddaughter to Arad in the autumn of 1792 and put her under the care of his daughter Ana. Sofia married Franz Kaminsky officially on September 24, 1792⁸⁵ and was converted to Catholicism, a fact which was to increase her father's rage. Afterwards Sofia addressed the Lieutenant Council in Buda and asked that her daughter be given back to her⁸⁶.

The case was transferred to the County of Arad which gave county chief Török Gyorg and assessor Kristyori Karoly the task to hold an inquiry. Learning of this from the town mayor Arsenie Seceanski Ștefan Tenețchi asked the help of bishop Pavel Avacumovici in a statement. "My request as a grandfather is that, observing the testamentary clause of her legal and natural father Toma (the little girl) be taken out of her mother's care and be placed under my own and my daughter's, Ana" and the expenditures be supported out of the fortune run by her testamentary tutors⁸⁷.

⁸⁰ ASA, Legal status registers collection, the Arad Romanian orthodox parish, register 26, sheet 7 verso.

⁸¹ ASA. PJA funds, Acta Congregationum series 130/1794 and 28/1794: the address of bishop Pavel Avacumovici to the Arad Vicecount of September 24, 1793 and the address of the same to the Congregation of April, 25, 1794. (In the latter, Paul Avacumovici calls Toli Toma "a Greek merchant". Obviously he refers to Toli's ethnic quality and not to his religion).

⁸² Theodor Capidan, *Macedoromânii*, Bucharest, 1942, p. 64.

Toli is a characteristic and frequent name with the Macedo-Romanians of Pindus. It is an abbreviation from Apostoli.

⁸³ Toli Toma's will (Testamentum Thomae Toli Graeci questoris Bekesiensis) of June 3, 1792 (a copy) in the Arad Diocese archives, dossier 3/1793, parcel 66, without sheet number.

⁸⁴ Franz Kaminsky seems to have departed for the war against France.

⁸⁵ See Kaminsky's statement to the catholic bishop.

ASA, PJA funds, Judicial acts, 1791, sheet 111.

⁸⁶ Order of the Lieutenant Council, ASA, PJA funds, Acta Congregationum series, register 36 (Protoeollum Congregationum), 1793, sheet 383 verso.

⁸⁷ The first statement of Ștefan Tenețchi and Pavel Avacumovici of February 20, 1793. (Arad Diocese Archives, dossier 3/1793, parcel 66.)

Tenețchi's arguments were moral : his youngest daughter had abased motherhood as she had ill-treated her daughter, deserted her for a foreigner and behaved like a wasteful alcohol addict and a thief. To the old man giving the child back to her mother was but "a selfish rape" because Sofia wanted merely the fortune of Toli Toma.

Meanwhile the people in charge of the inquiry interrogated Ana Tenețchi who was taking care of Caterina. The day after the inquiry, Ștefan Tenețchi, his daughter Ana, and his grand daughter Caterina were brought before the general assembly of the Congregation. County chief Török reported that the case was simple, the aunt would give the child back in lack of material support and wanted back the sum of 35 florins spent on medicines. Ana denied in front of the general assembly to have said that. Everything was due to a misunderstanding. "Either the tax collector and the assessor did not understand me or on the contrary *we Romanian speaking people* did not understand a word ⁸⁸.

The explanation is simple and obvious. One may gather that painter Tenețchi and his daughter spoke Romanian. Before the instance of the town of Arad at that time they could speak either German, Hungarian, Serbian and Latin of course, for these were the official languages. The language they spoke between them and in the family was not an official language which was a hindrance in conveying ideas when in front of the Congregation.

In a statement of February 1794 addressed to the Catholic bishop and asking for his support Franz Kaminsky reckons as "Greeks" (die Griechen) the people of (Vorigen Nation) his wife, that is Sofia Tenețchi's nation. These Greeks who spoke Romanian ("vlaški nam besiadiușcim" as Ana Tenețchi had called them) were the South Danubian branch of the Romanian people and what they spoke was Macedo-Romanian. Ștefan Tenețchi was therefore one of those Macedo-Romanians who were called "Greeks" in the Arad area and generally in the Austrian Empire.

In Tykovetz, a predominantly commercial area, Ștefan Tenețchi lived among his own folk.

Very near him lived merchant Vretas Frussa and his son Nicolae Frussa, while a little further lived "Georg" Atanațco who was brother to the well-known merchant and vineyard owner in Miniș Trandafir Tanățco or Trandafir the "Greek" as his name appeared in several enlist-

⁸⁸ Annoyed by the attitude of the local authorities which were obviously favourable to Sofia Tenețchi who had been converted to catholicism, Ștefan and Ana Tenețchi handed in a second statement to bishop Pavel Avacumovici on Dec. 11, 1793, hoping that they would get his support. The statement reported the entire inquiry as well as their appearance in front of the Congregation where Ana declared that both she and her father were speakers of Romanian. The statement was written down by an employee in Slavonian-Serbian (the language of the diocese office) and in Latin (the language of the state administration). The documents are to be found with the Arad Diocese Archives, dossier 3/1793, parcel 66, and their copies with the State Archives Arad. Here is Ana Tenețchi's declaration :

- a) "... da moje biti pomnanuti solgabirov i jurassor menc razumiali nisu, ili ia ih na protiv riaci razumiala msam, *vlaški nam besiadiușcim*".
- b) "... sed fors me toties dicti Dni. Iudium et Iurassov non intellexerunt, vel ego illorum verba non intellexi ex eo quod *Valachico loquente simus*, exposui".

ments⁸⁹. His real name was that engraved on his tomb in Miniș, namely Trandafilos Athanasi⁹⁰.

Here is an interesting detail: Ștefan Tenețchi, father to so many children, had to resort quite often to godfathers but in his turn he was a godfather only to the Frussa family. Living among his own nation and keeping in contact with the Romanian element in Arad area Tenețchi preserved his customs, the language handed down to his children, his moral conduct and his strength of character. In his strictness towards his family one should see his loyalty towards the unwritten laws of original community, a loyalty which meant for this population the guaranty of its self-preservation.

The number of Macedo-Romanian merchants in the Arad area was quite big. The 1758—59⁹¹ “enlistment of the Greeks” registered them in 33 places on the Mureș and the Criș Valleys and the enlistment based on the April 1769 petition mentions no less than 110 Macedo-Romanian merchants⁹². Some enlistments provide their names and those of the places they originate from transcribed as the employees recorded them. These distortions made sometimes impossible to distinguish the original form.

As to Tenețchi's name — like that of Tanațco — it could come from Athanasie and specifically from the shortened form “Tanasi”, characteristic of the Macedo-Romanians. The “schi” suffix was attached to the names of well known merchants' families, especially wine merchants in Austria and Poland: Cosmischi (from Cosma), Gabrovschi (from Gabra, a town in today Albania), Vretovschi (from Vreta), Mutovschi (from Mutu = dumb), Derrovschi (from Derra) and even Tanasanschi (from Tanasi)⁹³; “schi” became “țchi” in the hand of the employees used to writing Hungarian. Tanațchi's birth place sometimes appears as either “Bugaszko” or “Bugaczko ex Macedonia”.

Let us mention that other people called Tanașco⁹⁴ originated in that place as for instance Costa Tanașco (Kosztá Tanaczko) who lived in Taut. Was Ștefan Tenețchi's origin in the same place? It is of course

⁸⁹ We refer to “The subscription of the Greeks in the Arad county” of 1758/59, 1770, 1771, 1772, 1774, 1775, and 1777 in the ASA, PJA funds, “Acta Congregationum” (Population subscription) 1756—1791.

⁹⁰ The tomb of Trandafir Tanațco lay near the Romanian orthodox church of Miniș. During the 1944 fights the church was bombed and destroyed. George Neaniț, a local, took the stone bearing Trandafir Tanațco's name and incorporated it into the hencé stone wall of his yard. The stone reads “1780 Feb. 20, X.A.G. + Trantafilos Athanasi”.

⁹¹ See footnote 89.

⁹² Gh. Ciuhandu, *Comercianții “greci” în părțile ungurene și în special în Ținutul Aradului*, in “Fraților Alexandru și Ion I. Lăpedatu”, Bucharest, 1936, p. 242.

⁹³ Theodor Capidan, *Macedoromânii*, Bucharest, 1942, p. 205.

⁹⁴ Merchants by the name of “Tanaczto” could be found in Miniș, Covăsiņ, Iucu Agraș and Pecica, where the name occurred also as Athanaczko (the name of a dealer in cattle). By the end of the 18th century there was an archpriest in Pecica by the name of Nicefor Athanațcovic, i.e. Nicefor, son of Athanațco. In 1809 he presented the Romanian orthodox church of Pecica with an icon of St. Mary “Bezđinska”, very much like the one painted by Ștefan Tenețchi for the Voilovița (Jugoslavia) church and which was reproduced by Olga Dimitriević-Mikić, *op. cit.*, p. 150. Mention must be made that the “Tanațko” name did not disappear from the Arad area. In Arad and in Fiscut there is still a Tanațcu family while in Lipova there is a family by the name of Tănascu. Besides, one can also find such forms as Tanasovic, Tanasevic and of course Tănase.

a mere question. It is nevertheless convenient, for many Macedo-Romanians came from the area and settled in Arad almost simultaneously with the painter. George and Trandafir Tanațco came to Arad in 1745⁹⁵, the former being 21 and the latter about 15, a proof of the enterprising spirit and courage by which the Macedo-Romanians made themselves conspicuous. Wherever they lived they avoided to marry foreigners, and so they only married women from their birthplaces or living within the Macedo-Romanian colony. If they were isolated, within two or three generations at the most they would become part of the communities in which they lived⁹⁶. For a century and a half while the Tenețchi family lived in Arad it resorted to the Macedonian and Romanian sources: see Athanasie's wife Mitra⁹⁷, Costa Constantini (Ana's husband), Sofia's first husband, Dimitrie's wife Fevronia Dorean (either Romanian or Macedo-Romanian). Even Luiza Dimici⁹⁸, Lazăr's wife, could be of Macedonian descent.

As to the last descendants of the Tenețchi family, Ghizela and Ilca, the great-granddaughters of the painter, the first got married to a Romanian living in Jugoslavia while the second married a German of Arad.

Notwithstanding the tribulations they had to suffer in adapting themselves to the official milieu, the Tenețchi family preserved their language.

V. ȘTEFAN TENEȚCHI'S DEATH

In May 17, 1796⁹⁹ Ștefan Tenețchi made his will and handed it over to be preserved in the town hall. The will was lost in the long run but some of its clauses are known to us through Athanasie Tenețchi's hints. Though he must have been quite old by the time he drew up his will the painter was in good physical condition, for short after that he left for the Western Carpathians where he began several works. The death of his son Mihail, on August 20, 1797 found him at work. He did not take part in the burial, of which he learnt late. The relations between father and son had not been good either. Mihail's wife and daughter lived in poverty. That is why the Arad town council addressed to the mining free and privileged council of Abrud and asked them to talk Tenețchi, then working in the area, into changing his will by adding several clauses in favour of his daughter in law and his grand daughter. The address was dated May 14, 1798¹⁰⁰. The painter was found in Certege

⁹⁵ In the "Subscription of the Greeks" of 1770 George was 46 while Trandafir was 40 and they had come 25 years before from Macedonia.

⁹⁶ Theodor Capidan, *op. cit.*, p. 213.

⁹⁷ Pericle Papahagi, *Numiri etnice la aromâni*, Cultura Națională, București, 1925, p. 6 and Theodor Capidan, *op. cit.*, p. 64 on the Macedo-Romanian name Mitra.

⁹⁸ Gheorghe Roja quotes among the Macedo-Romanian subscribers of Hungary a certain Dimici family.

⁹⁹ The date is mentioned by Athanasie Tenețchi in his will.

¹⁰⁰ A copy of the Town Council address in the ASA, PMA funds (Administrative documents), dossier 9/1798, sheet 66 and 66 verso.

(Cserkecz) which is today part of Cîmpeni. In front of the Abrud council Tenețchi proved relentless and declared that he wished his will respected and afterwards went back to his work. The address with the answer of the council was dated May 30, 1798¹⁰¹. The painter seems to have painted up to the end of that summer in the Western Carpathians. The weather must have been favourable. By the end of 1798 the Arad townhall summoned Tenețchi's relatives to learn the contents of his will¹⁰².

The painter had died. The documents do not reveal the exact time and place of the event. The fact that he is not to be found in the death register of the "St. John the Baptist" church besides all his family (with Mihail's exception) makes us believe that he died in the Western Carpathians, while at work, sometime in the autumn of 1798. His outstanding vitality kept him working up to the last moment. The big distance, the difficult communications of the time prevented his transport to Arad to be buried with due honours in the town cathedral in which he had painted a few years before a new iconostasis and where he had been a churchwarden¹⁰³.

Until ten years ago, in the Eternitatea cemetery of Arad one could read the following Serbian words¹⁰⁴: "Here lie the mortal remains of the Tenețchi family".

The cross was identical with that of Lazăr Tenețchi, buried in the proximity, on January 2, of the same year. Ștefan Tenețchi was not among the reburied. Dimitrie Tenețchi and his wife were placed in a unique grave, on December 1901, (this information was derived from the burial registers of the cemetery).

The initiative could have belonged to Lazăr's descendants.

¹⁰¹ The Abrud Town Council address, in ASA, PMA funds, (Adm. documents), dossier 8/1798, sheet 54.

¹⁰² ASA, PMA funds, alphabetic index of the judicial documents (Registrum actorum juridicum), 1776—99, Register 2 letter T:

"Tenecky Stephani olm gremalis Civis et Pictoris Testamentum presentibus conteresatis lectum et publicatum est".

¹⁰³ Bishop Pavel Avacumovici had the church re-built and enlarged, on this occasion a new iconostasis was of course needed according to the dimensions of the new building. Tenețchi's iconostasis and the feast icons (dated 1790) were sold in 1865 to the Comlăuș church by bishop Procopie Ivașcovici for the sum of 100 florins. A piece of information taken out of the chronicle of priest George Popovici's parish, in possession of priest Gh. Lițiu of Arad.

Ștefan Tenețchi was guardian of the "St. John the Baptist" cathedral in 1757. (Archives of the Romanian orthodox parish Arad — centru, guardianship protocol, 1729—1775, sheet 17).

¹⁰⁴ Information from archpriest Dragutin Ostoici of Arad whom we wish to thank here once more for the support given to our researches. Here is the Serbian version: "Avde počivaју preneseni zemni ostaci porodice Tenecki". In the register of the "Eternitatea" cemetery the Tenețchi's tomb is registered within lot G, side V, range IV, plot 6.

L'HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DE HONGRIE (1739) DEVANT L'OPINION FRANÇAISE

JEAN SGARD

(Université de Grenoble III)

La belle édition de l'autobiographie de François II Rakoczi par B. Köpeczi¹ a récemment ramené l'attention sur l'une des sources essentielles de l'histoire du Sud-Est européen, l'*Histoire des révolutions de Hongrie*, publiée à La Haye en 1739 ; c'est en effet dans cette collection qu'on trouve pour la première fois les Mémoires de Rakoczi. Mais on pouvait y trouver aussi l'histoire proprement dite des révolutions hongroises (tomes I—IV de l'édition en 6 volumes) et les Mémoires de Betlem Niglos (tome VI), l'ensemble ayant pour objet de donner une vue générale de l'histoire de la Hongrie de l'an 1000 à la paix de Zacmar (Satu Mare) en 1711. L'intérêt de cet ensemble est évident : le public européen pouvait y trouver pour la première fois une histoire de la Hongrie racontée d'un point de vue hongrois ; un très riche corpus de documents diplomatiques permettait de distinguer radicalement le droit hongrois du droit impérial ; l'insurrection des Mécontents se révélait dès lors sous un nouveau jour et les « révolutions » pouvaient se concevoir comme un retour aux lois fondamentales de la Hongrie. Largement répandue, l'*Histoire des révolutions de Hongrie* a certainement fait comprendre en Europe ce qu'était le sentiment national hongrois ; elle apportait tardivement, et à un moment où la Hongrie paraissait définitivement enchaînée à l'Empire, une conclusion héroïque à ce qui était apparu longtemps comme une succession de révoltes confuses. Un lecteur des *Mémoires de Trévoux* pourra, en 1740, remercier l'auteur d'avoir « détrompé par des Actes authentiques la plupart des Européens qui, n'étant pas instruits des Loix du Royaume, attribuoient plutôt les mouvements des Hongrois à un esprit de rébellion qu'à la défense de leurs libertés » (mai 1740, p. 793). Cependant, en dépit d'une grande unité d'inspiration, le recueil de 1739 rassemblait des textes de diverses provenances, en grande partie anonymes, ce qui laissait planer un doute sur son authenticité. Le problème mérite d'être posé aujourd'hui : comment l'*Histoire des révolutions de Hongrie* a-t-elle été conçue, et par qui ?

¹ *L'autobiographie d'un prince rebelle. Confession et Mémoires de François II Rákóczi*, choix de textes, préface et commentaire par Béla Köpeczi, éd. Corvina, Budapest, 1977. Cette autobiographie reconstituée utilise les Mémoires d'après l'édition de 1739 et la traduction française de la Confession publiée en 1876. L'étude très documentée de B. Köpeczi nous dispensera de parler longuement des Mémoires de Rakoczi ; notre travail porte surtout sur l'*Histoire des révolutions de Hongrie*. Nous parlerons toujours de Hongrie, comme le veut notre texte, tout en sachant que l'histoire des troubles de Transylvanie concerne tout autant la Roumanie.

L'*Histoire* a paru à la Haye chez Jean Néaulme en août 1739, en 6 volumes in-12 et en 2 volumes in-4^o ². La *Gazette d'Utrecht* du 6 août mentionne une souscription lancée par Van Duren et Moetjens pour les deux formats ; Paupie les mentionne dans son catalogue à la fin de l'année ; on peut penser que derrière Néaulme s'était constituée une compagnie de libraires. L'éditeur qui a rempli la tâche de maître d'œuvre et de correcteur ne se nomme pas. On a souvent prononcé le nom de Prosper Marchand, mais les recherches menées par C. Berkvens-Stevelinck dans le fonds Marchand de Leyde n'ont pas donné de confirmation ; tout au plus peut-on affirmer qu'il possédait l'exemplaire in-4^o, et qu'il a lui-même ajouté de sa main à une bibliographie d'historiens la mention suivante : « Histoire du Prince Ragotski et des derniers jours de la guerre de Hongrie, tirée de ses *Mémoires* par un de ses serviteurs. La Haie, Néaulme, 1711, in 4^o 2 vol. et in 12^o, 6 vol. » ³. Cette mention, qui diffère du titre définitif, pose d'ailleurs un problème, comme on le verra plus loin. Dans l'Avertissement de l'*Histoire des révolutions de Hongrie*, l'« éditeur » distingue nettement les trois textes dont se compose la collection : l'*Histoire des révolutions*, due à un auteur anonyme, « sans doute Hongrois de naissance », les *Mémoires de Rakoczi*, « tels qu'ils sont sortis de la main de l'Auteur », et enfin les *Mémoires du Comte Betlem Niglos*, primitivement publiés à l'adresse d'Amsterdam en 1736 et donnés ici dans une version abrégée. L'examen de ces six volumes pouvait éveiller quelques doutes dans l'esprit du lecteur. L'*Histoire des révolutions* occupe les quatre premiers tomes, mais deux d'entre eux sont en fait des recueils de documents, et l'histoire se développe de façon curieuse : dans le tome I, on va de l'an 1000 à la paix de Carlowitz en 1699 ; dans le tome II, de 1699 à 1705 ; le tome III donne des documents datés de la fin de 1705 et du début de 1706 ; le tome IV regroupe les pièces de la négociation de Tyrnau en mai—juillet 1706 et, sans transition, les articles de la paix de Zacmar (Satu Mare) en 1711 ; encore la fin du volume est-elle faite d'une réédition du Veracius Constantius, critique détaillée des articles de la paix. Un lecteur exigeant, comme Lefebvre de Saint-Marc dans le *Pour et Contre* d'octobre 1739, pouvait voir là un « tour d'adresse » d'un éditeur pressé d'augmenter le nombre des tomes. La composition du tome VI n'était pas moins troublante : la fin des *Mémoires de Rakoczi*, augmentée de son testament et de quatre lettres à ses exécuteurs testamentaires, mène à la page 92. Pour compléter le volume, l'éditeur a réédité les *Mémoires historiques du Comte Betlem Niglos*, mais dans une version abrégée ; là aussi l'on pouvait soupçonner la fraude. La lecture attentive de l'ouvrage mène pourtant à d'autres conclusions : ce désordre apparent n'est pas l'effet du hasard.

² Nous utiliserons l'édition in-12, plus répandue : *Histoire des révolutions de Hongrie*, « ou l'on donne une juste idée de son légitime gouvernement », A. La Haye, chez Jean Néaulme, 1739, 6 vol.

³ C. Berkvens-Stevelinck retient la participation de Marchand à cette édition (*P. Marchand et l'histoire du livre*, Brugge, Drukkerij Santa Catarina, 1978, p. 233), mais estime que son rôle a pu se limiter à celui d'intermédiaire, comme il lui est souvent arrivé. Le « Catalogue abrégé des principaux historiens tant généraux que particuliers autrefois dressé pour Mr. A. de Bey » se trouve dans le fonds Marchand 19 de la Bibliothèque Universitaire de Leyde. C. Berkvens-Stevelinck, à qui nous devons ce renseignement, pense que la note manuscrite est bien de l'écriture de Marchand.

Contrairement à ce que suggère l'ordre de la collection, il apparaît tout d'abord que les Mémoires de Rakoczi sont venus en premier, et que l'auteur de l'Histoire des révolutions les avait sous les yeux lorsqu'il écrivait. Il a travaillé en fait sous les yeux du Prince, et sa première tâche a consisté à compléter les Mémoires, pour les enchâsser en quelque sorte dans un grand développement historique : l'exposé des révolutions et du droit hongrois introduit et justifie l'insurrection de 1703. Cet auteur avait l'étoffe d'un grand historien, et le tome I, dans lequel Rakoczi n'apparaît pas encore, est remarquable de force et de clarté. L'auteur expose les problèmes constitutionnels, les données religieuses du conflit et les préliminaires de l'insurrection de Tekeli ; avec un indéniable talent, il ordonne en forme de tragédie le déroulement de la première insurrection et plaide avec ferveur pour la liberté hongroise (p. 274—275) ; il décrit la « révolution » comme un retour au gouvernement « originel et primitif » (p. 292), évoque avec indignation les tribunaux d'Epéries, juxtapose au besoin des documents empruntés à l'adversaire pour mieux justifier les Hongrois ; il sait aussi rendre justice à Tekeli, tout en montrant comment il devait être supplanté par Rakoczi. Nul doute qu'il ne fût parvenu à donner une véritable histoire de la Hongrie. Mais dès le début du tome II, son dessein est entravé par l'existence des Mémoires de Rakoczi ; puisqu'on doit y trouver la suite des événements militaires, il se voit contraint de se limiter à l'activité diplomatique. Il réfère donc de plus en plus au texte des Mémoires (p. 49, 50, 51, 53, 54, 289, etc.), non sans trahir sa gêne : « . . . nous avons cru [. . .] qu'il valoit mieux ajouter cet Ouvrage à la fin de notre Histoire, que de répéter les événemens qu'ils contiennent. Nous tâcherons de remplir le vuide que son Auteur y a laissé : il concerne les négociations de la Paix, dont nous ferons un ample détail . . . » (p. 51). Cette scission de la narration historique se révèle ruineuse, car au cours des négociations de 1704—1706, les opérations militaires se poursuivent, et elles pèsent souvent sur la négociation ; traitées séparément, l'action militaire et l'action diplomatique deviennent par moments incompréhensibles. On peut dire qu'après le Manifeste de 1703, l'auteur a renoncé bon gré mal gré à faire œuvre d'historien ; il redevient ce qu'il était sans doute par fonction : archiviste du Prince. Encore n'est-il pas sûr qu'il ait achevé lui-même le tome IV : une brève conclusion (p. 180—181) marque sans doute la fin prématurée de son entreprise. L'éditeur de 1739 a finalement respecté la disposition prévue par l'auteur ; et s'il a complété le tome VI par les Mémoires de Betlem Niglos, c'est que ce récit éclairait, à l'intention du public français, les méandres de la politique de Louis XIV entre 1671 et 1699. Telle quelle, la collection, sans donner une véritable histoire de la Hongrie, réunit une masse de documentation incomparable, unifiée par une même vision.

L'accueil de la critique française fut favorable mais limité, et la discussion porta surtout sur l'authenticité des textes et sur leur attribution. Ces discussions peuvent toutefois apporter quelques éléments de réponses sur les auteurs de l'*Histoire*. Sorti en août 1739, l'ouvrage fait l'objet d'un premier compte rendu dans le *Pour et Contre* d'octobre, alors rédigé, en l'absence de Prévost, par Lefebvre de Saint-Marc (t. XVIII, N° 255, p. 59—93). Si les Mémoires de Rakoczi lui paraissent authentiques et infiniment respectables, l'Histoire des révolutions lui semble résulter

d'une compilation hâtive des *Rerum hungaricarum decades quatuor* de Bonfinius et Sambucus (p. 60—61). Il est surtout charmé par les Mémoires de Betlem Niglos, dont il rappelle qu'ils sont dus à la plume de l'abbé Révérend. Dans son *Supplément* au Dictionnaire de Moreri, publié en 1735, l'abbé Goujet avait donné une ample biographie de Dominique Révérend (1648—1734), chargé d'affaires du marquis de Béthune en Transylvanie de 1677 à 1679 ; et il ajoutait : « . . . outre son grand ouvrage sur la philosophie hermétique, il a encore laissé manuscrite une histoire du Comte Betlem-Ianos [corrigé en Betlem Niklos dans l'édition de 1759], ce célèbre Transylvain, qui a porté les armes jusque dans l'Autriche & dans la Bohême [. . .] Cette histoire est ample & détachée, & conduit jusqu'au terme où l'abbé Révérend abandonne la Transylvanie ». C'est précisément ce texte qui fut publié à Rouen en 1736, avec une préface qui s'inspirait de la notice de Goujet. Or Lefebvre de Saint-Marc est à la fois le protégé et le collaborateur de Goujet, à qui il doit visiblement ses informations. C'est grâce à lui qu'il peut notamment situer avec précision la part qui revient à Révérend dans la rédaction des Mémoires : très précisément jusqu'à la fin de l'année 1679, page 365 du tome VI de 1739. Le reste serait dû à l'éditeur rouennais de 1736. La sévérité de Lefebvre au sujet de l'auteur des tomes I—IV n'est pas partagée par les journalistes du temps. L'auteur de la *Nouvelle Bibliothèque* fait son éloge en mars 1740 (p. 409—419) ; il s'agit certainement selon lui d'un Hongrois « outré de la perte de la liberté de sa patrie » et parfaitement informé (p. 416). Les Mémoires de Niglos lui paraissent au contraire fort suspects du fait de leur « romanesque » (p. 418—419). Les *Mémoires de Trévoux* concluent dans le même sens en avril 1740 : autant les Mémoires de Niglos sont douteux, comme les journalistes jésuites l'avaient déjà dit en mars 1737, autant ils apprécient l'historien des révolutions, visiblement hongrois selon eux : son patriotisme, sa partialité même, la richesse de son information enfin suffiraient à la prouver (p. 723—724) ; cet historien est en fait un ardent défenseur de la cause hongroise : « . . . il semble que ce soit plutôt un Manifeste pour la liberté des *Hongrois* qu'une Histoire de sa Nation » (p. 724). Mais en fait, l'ouvrage souleva peu d'échos, et Prévost le constate en avril 1740 : « Nos journaux, écrit-il, laissent dans l'oubli un Livre qui paroît destiné à un meilleur accueil », et pourtant, ajoute-t-il : « Nous n'avions rien de si étendu sur un Païs si célèbre » (*Le Pour et Contre*, t. XIX, N° 276, p. 193). Le compte rendu de Prévost sera en fait le seul à rendre parfaitement justice à l'*Histoire des révolutions de Hongrie*. Prévost intervient d'abord pour prendre le contre-pied de son remplaçant au *Pour et Contre*, Lefebvre de Saint-Marc ; et il le fait en témoignant personnellement en faveur de l'auteur de l'*Histoire des révolutions*, qu'il nomme pour la première fois : « . . . l'Histoire des Révolutions de Hongrie est de l'abbé Brenner, Ecclésiastique de Transylvanie, attaché à la fortune du Prince François Rakoczy, & qui l'avoit accompagné dans sa retraite en France » (t. XIX, p. 194). Chargé d'affaires du Prince, l'abbé Brenner fut arrêté pour infidélité et enfermé à la Bastille en 1721 : « Ce fut dans cette prison qu'il composa son Ouvrage sur les Papiers Originaux du Prince, qui lui étoient restés entre les mains » (p. 195). Après le suicide de Brenner, le manuscrit de l'ouvrage aurait été remis au Prince, alors repassé en Turquie ; celui-ci, par scrupule de dévotion, aurait hésité

à publier une œuvre trop inspirée par la haine de l'Autriche, l'auteur ayant « moins écrit en Historien qu'en Apologiste de la Nation Hongroise contre les Empereurs Léopold et Joseph » (p. 196). A la mort du Prince en 1735, les éditeurs auraient eu moins de scrupules, ce dont Prévost se félicite. Il n'a pour le Prince Rakoczi qu'une estime mitigée ; tant de dévotion ostentatoire lui déplaît : « Au fond c'est moins le langage d'un héros guerrier que d'un Camaldule » (p. 198). Quant à l'Épître dédicatoire à la Vérité Éternelle, elle eût mieux convenu aux Confessions, dont Prévost révèle au passage l'existence — « mais il y a peu d'apparence qu'on prenne le parti de les communiquer au Public » (p. 203). Les Mémoires de Betlem Niglos, eux, « ne peuvent passer que pour un Roman » (p. 205), et Prévost les traite par le mépris, comme il l'avait fait déjà en mars 1737 (t. XI, N^o 156, p. 208—214).

Le témoignage de Prévost est capital, même s'il est contestable sur un point : Brenner n'a pu composer son ouvrage à la Bastille, où il n'a résidé que cinq semaines, du 18 août au 25 septembre 1721. Mais les renseignements fournis sur Brenner sont solides : Prévost, qui avait fréquenté l'Hôtel de Transylvanie sous la Régence, qui avait conservé des relations avec les officiers de Rakoczi et qui consacrera une bonne part de son dernier roman, *le Monde moral* (1761—1764) à l'abbé Brenner, sait de qui il parle⁴. A s'en tenir à ce que nous savons de Dominique Brenner, rien ne s'oppose effectivement à ce qu'il ait composé les quatre premiers tomes de *l'Histoire des révolutions de Hongrie*. Après avoir servi dans les troupes impériales jusqu'en 1696, il est revenu à la condition ecclésiastique, fut abbé de la Hanta en 1704 et prévôt du chapitre en 1705. A cette date, il était sans doute déjà passé au service de Rakoczi ; il est en 1713 Conseiller d'État de la Confédération de Hongrie et Ministre du Prince, après l'avoir servi en Italie (1707—1708), en Pologne (1709—1710) puis en France⁵. Il précéda le Prince en France en 1711 pour

⁴ Voir notre livre, *Prévost romancier*, Paris, Corti, 1968, p. 575—576, et l'édition du *Monde moral* par R. Favre et J. Sgard aux Presses Universitaires de Grenoble (T. VI pour le texte et t. VIII pour les notes, à paraître en 1983). Quoique le *Monde moral* soit un ouvrage très romanesque, Prévost paraît très bien informé de l'histoire de la Hongrie ; ce n'est pas le cas du continuateur du roman (fin du t. III et t. IV).

⁵ La première biographie de Brenner a été établie par Boislisle dans son édition du tome 32 des *Mémoires* de Saint-Simon, p. 197. Boislisle a exploité en particulier le dossier Brenner N^o 8710, f^o 283—286 des Archives Nationales de France, E. Pillias a complété cette étude dans ses *Études sur François II Rakoczi Prince de Transylvanie*, Paris, Leroux, 1939 : il a en particulier examiné attentivement les volumes Hongrie-Transylvanie des Archives Étrangères et mis en lumière le rôle d'agent double de Brenner. Ses conclusions nous paraissent pourtant excessives ; Brenner n'est pas forcément un traître pour être passé du service de l'Empereur au service de Rakoczi ; ses espérances de carrière sont celles de la plupart des grands dignitaires hongrois à cette époque ; sa brouille avec Rakoczi en 1717 vient visiblement d'un désaccord profond sur la politique à suivre avec l'Autriche, et l'histoire a donné raison à Brenner ; il est sûr qu'il a confié au Ministère français les papiers de son maître, mais à un moment où ces papiers risquaient de lui être volés, et rien ne prouve jusqu'à présent qu'il les ait vendus. Il est évident que Brenner est un aventurier, mais un aventurier de haute volée et certainement lucide. On ne saurait juger de son action en 1708 avec le patriotisme sourcilieux qui est celui de Pillias en 1939. Sur ce point, nous nous séparons du point de vue d'A. Pippidi dans son excellente étude sur *Constantin Brancovan entre l'abbé Prévost et l'abbé Brenner* (dans *L'abbé Prévost et les Roumains* par A. Pippidi et A. Dufu, « Revue de littérature comparée » 1971, p. 228—237).

préparer son accueil à la Cour de France et prit rang de Ministre du Prince à la Cour de France en mars 1712. Après le retour de Rakoczi en Turquie en 1717, il demeure son chargé d'affaires en France, reçoit à ce titre les subsides que Louis XIV accordait au Prince, soit au total en 1719, 600 000 livres qu'il convertit en actions de la Campagne des Indes. L'effondrement du Système de Law en août 1721 le terrifia et mit en fureur le Prince ; accusé d'avoir agi sans ordre, Brenner fut interné à la Bastille où il se suicida le 25 septembre. Il avait sous sa garde une bonne partie des papiers du Prince ; il est vraisemblable qu'à titre de secrétaire très versé dans la connaissance du latin, il avait traduit lui-même la plupart des documents diplomatiques cités dans *l'Histoire des révolutions*. À son arrivée en France, il avait eu pour tâche principale de faire valoir la légitimité de Rakoczi, afin de lui assurer rang de prince à la Cour. Les premiers volumes de *l'Histoire des révolutions* visent au même but : consacrés au gouvernement légitime de la Hongrie et à la justification juridique de l'insurrection, ils prolongent en quelque sorte son œuvre de négociateur à la Cour de France. Une partie des matériaux qu'il a utilisés se trouvent d'ailleurs dans les archives du Prince, conservée dans le fonds Transylvanie des Affaires Etrangères à Paris (volumes 16, 17 et 18). Autant de raisons de penser que Brenner, unique secrétaire et négociateur de Rakoczi en France de 1711 à 1717, fut l'unique rédacteur des *l'Histoire des révolutions*. Arné de ces quelques éléments, nous pouvons tenter d'esquisser aujourd'hui la genèse de la collection.

Au départ, nous trouvons les Mémoires de Rakoczi, peut-être déjà rédigés au moment de son arrivée en France en 1712. On trouve en effet dans le volume 16 du fonds Transylvanie aux Affaires Etrangères, une copie du manuscrit original, précédée de l'Épître dédicatoire et datée de 1711 (f^o 236). C'est précisément la date que recopie P. Marchand quand il ajoute au catalogue des historiens l'« Histoire du Prince Ragotski et des derniers jours de la guerre de Hongrie, tirée de ses Mémoires... » Ce n'est pas là le titre définitif choisi par Néaulne en 1739 ; on peut donc penser que Marchand mentionne un manuscrit prêt à l'impression et daté de 1711. C'est assurément en 1712, au moment de sa présentation au Roi, que Rakoczi eût souhaité faire connaître au public européen sa légitimité, et l'on peut croire que Brenner entra aussitôt dans ce dessein, à supposer qu'il ne l'ait pas inspiré. Il l'a fidèlement suivi dans son premier tome. Fut-il alors requis par d'autres tâches ? ou Louis XIV mit-il obstacle à ce projet ? Il ne songeait plus, à cette époque, qu'à une paix honorable avec l'Autriche ; ce n'était plus l'heure d'une « diversion » hongroise⁶. Le travail resta sans doute en suspens ; mais on peut croire, comme Prévost, que Brenner se hâta d'y mettre la dernière main en août-septembre 1721 ; cela expliquerait la composition tumultueuse du tome IV et la conclusion prématurée des pages 180—181. Après quoi nous perdons toute trace du manuscrit. Il ne figure pas dans le procès verbal d'ouverture des coffres de Brenner à la Bastille ni dans les archives du Prince aux

⁶ Rappelons que Louis XIV, tout en accueillant Rakoczi en France, ne l'a reçu qu'à titre incognito, d'où de redoutables problèmes de préséances qui incombaient précisément à Brenner. En 1712, au lendemain de la victoire de Denain, Louis XIV ne songeait plus qu'à mettre fin à une guerre ruineuse.

Affaires Etrangères⁷. Fut-il transmis directement par Brenner à un officier du Prince, ou subtilisé, ou adressé à un libraire hollandais ? Nous devons avouer notre ignorance. Le Prince souhaita sans doute longtemps d'en voir la publication : le manuscrit des Mémoires conservé aux Affaires Etrangères est accompagné de la note d'un censeur anonyme, datée de décembre 1730, avec un avis pour une permission tacite. Elle ne fut pourtant pas utilisée par le Prince, peut-être pour les raisons de conscience évoquées par Prévost. Toujours est-il qu'en 1735, à la mort du Prince, le manuscrit se retrouve entre les mains d'un libraire hollandais. Par quel miracle ? Si l'on s'en rapporte aux dispositions prévues par le Prince dans son testament et dans les lettres annexes (*Histoire des révolutions*, t. VI, p. 89—90), seuls les envoyés de l'Ambassade de France à Constantinople purent avoir entre les mains le dit manuscrit... Mais rien n'empêche que les Mémoires et l'Histoire aient pu arriver à La Haye par des voies différentes.

L'éditeur hollandais, qu'il s'agisse de Marchand ou de Néaulme, a finalement respecté la présentation envisagée par Brenner. Il s'est contenté d'ajouter au tome VI les Mémoires de Betlem Niglos, qui posent un autre problème. L'édition de 1736 à Rouen (sous adresse d'Amsterdam) était déjà suspecte à deux points de vue. Tout semble prouver que l'abbé Révérend a travaillé sur quelques documents de Betlem, mais en les traitant de telle sorte qu'il raconte surtout l'histoire de sa propre carrière en Pologne et en Transylvanie, en se donnant à chaque instant le beau rôle. Le pire est que pour accréditer la fiction d'un récit personnel de Betlem, il ajoute à la narration historique des détails éminemment suspects sur ce narrateur présumé et sur ses amours. De ces ornements, Prévost aura beau jeu de se moquer. Mais en outre, cette version de Révérend a elle-même été remaniée. Il est mort le 26 juillet 1734 ; et c'est sans doute son ami Goujet qui transmet le manuscrit à un libraire rouennais, après lui avoir fait une publicité préliminaire dans le *Supplément du Moreri*. Lefebvre de Saint-Marc a dénoncé le travail du mercenaire responsable de la fin de l'ouvrage : la narration est celle d'un simple « abrégiateur de gazettes » (*Le Pour et Contre*, t. XVIII, p. 63). Le nom de ce continuateur a peu d'importance ; les bibliographies rouennaises nomment Pierre-François Le Coq de Villeray, historien rouennais, auteur d'un *Abrégé de l'Histoire de Suède*⁸. L'attribution est vraisemblable, quoiqu'elle demeure douteuse dans la *France littéraire* de 1769. Au reste, ces Mémoires, en dépit des enjolivements apportés par Révérend et son successeur, ont une réelle valeur. Ils éclairent, parfois avec précision,

⁷ La situation de Brenner à la fin de sa vie est extrêmement précaire ; il craint d'être abandonné du Prince, d'où ses démarches auprès du ministre des affaires étrangères de France en 1716—1717, évoquées avec beaucoup de sévérité par Pillias dans son chapitre V. Le jugement de Rakoezi dans son testament nous paraît beaucoup plus équitable : mais il se méfiait assurément de son ministre (Pillias, p. 128—129), que Kokenyesdi de Veteş surveillait avec des visées assez troubles (voir les *Mémoires* de Saint-Simon, éd. Boislisle, t. 32, p. 197). Le procès-verbal d'ouverture des coffres de Brenner à la Bastille (A.E.E., fonds Hongrie-Transylvanie, vol. 18, f° 271—274) ne mentionne aucun texte antérieur à 1707.

⁸ Voir P. Guibert, *Mémoires biographiques*, Rouen, Mari, 1812, t. I, p. 214—215, art. « Coq de Villeray », et E. Frère, *Manuel du bibliographe normand*, Rouen, 1860, art. « Le Coq de Villeray » et « Révérend ». La *France littéraire* de 1769 attribue bien les Mémoires de Niglos à Le Coq de Villeray, mais ne reprend pas ce titre dans la brève notice de l'auteur.

l'ambiguïté de la politique de Louis XIV à l'égard des Mécontents, tout un jeu de promesses vagues, d'appuis réels en conseillers militaires, d'interventions auprès d'alliés éventuels et en particulier de la Pologne. A ce point de vue, ils complètent le tableau fourni par l'*Histoire des révolutions de Hongrie*. Ils présentent sous un autre jour, mais avec un intérêt particulier pour le public français, le récit des années 1659—1690 déjà donné par Brenner dans le tome I.

L'*Histoire des révolutions de Hongrie* n'est donc pas la collection hétéroclite que l'on serait tenté d'y trouver à la première lecture. Ce recueil, marqué par les accidents de l'histoire, se révèle comme une œuvre fascinante, conçue et partiellement réalisée par Brenner, mais tragiquement interrompue. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une histoire des révolutions selon la forme en faveur au XVIII^e siècle⁹. Le projet de Brenner, parfaitement apparent dans le tome I, visait à rétablir, dans son unité et dans son devenir, une histoire de la Hongrie, à dépasser, grâce à une vision globale, l'idée même de « révolution » au sens classique du terme. A ce point de vue, l'*Histoire* de Brenner surclasse tous les ouvrages consacrés jusque là à la question hongroise. L'*Histoire des troubles de Hongrie* de Vanel (Paris, G. de Luynes, 1685—1688), d'inspiration officielle et catholique, voyait dans les Hongrois des trublions « inconstants, infidèles & toujours disposés à la révolte » (Préface); l'insurrection de 1673 devenait chez lui une guerre de religion, et Tekeli, en passant du côté de Turcs, commettait une véritable apostasie (t. IV, p. 342—343). L'*Histoire du Prince Ragotzi, ou la Guerre des Mécontents sous son commandement* de Le Noble (Cassovie, F. Lancelot, 1707), suit l'évolution de la politique de Louis XIV et se révèle d'emblée très favorable au Prince, souverain légitime de la Hongrie; mais Tekeli reste un aventurier, un « vrai jouët de la Fortune » (p. 9), et la Transylvanie n'est guère qu'un « poids dans la balance » entre l'Empire et les Turcs (p. 21). On ne saurait oublier que dans l'opinion française, l'essentiel, à partir du siège de Vienne, est le sort de la monarchie de Habsbourg et non celui de la Hongrie, l'affrontement de l'Empire catholique et des Infidèles, non celui des peuples danubiens avec leurs maîtres¹⁰. Dans les trois textes de 1739, c'est au contraire la vision hongroise qui donne un sens aux « révolutions » de l'histoire; et le peuple hongrois devient l'un des acteurs principaux de l'histoire.

Cette vision aurait pu s'imposer en France si Louis XIV avait pris ouvertement le parti de la Hongrie; mais il ne l'a jamais fait; le détail des négociations du marquis de Béthune et des missions de Révérend, amplement relaté dans les Mémoires de Betlem Niglos, est à ce point de vue très révélateur. Historiens et journalistes français marquent donc pendant longtemps une égale défiance à l'égard des Habsbourg et des Turcs, reprochent tour à tour aux Hongrois de s'allier aux uns ou aux

⁹ Voir J. M. Goulemot, *Discours, histoire et révolutions*, U.G.E., coll. 10/18, Paris, 1975, ch. IV. L'historiographie des révolutions obéit encore à une vision cyclique de l'histoire; ce n'est pas le cas dans l'ouvrage de Brenner.

¹⁰ Une curieuse note de Bayle dans son *Dictionnaire historique et critique* (art. « Kotterus », note G, datée par l'auteur de 1695) rappelle qu'au moment du siège de Vienne, les gazettes rivalisaient de prophéties délirantes sur l'Empire et sur les Turcs.

autres, mais sans reconnaître à la Hongrie le droit de jouer son rôle propre. Et surtout, après la bataille de Hochstedt (1704), le vent a tourné. Quand Rakoczi et son état-major arrivent en France en 1712, Louis XIV ne songe plus qu'à la paix : le temps de la « diversion hongroise » est passé. Brenner se heurte donc à un mur d'indifférence polie, tandis que Rakoczi découragé par ses revers, se livre de plus en plus au mysticisme. L'*Histoire des révolutions de Hongrie*, qui eût joué un rôle en 1712, au moment où l'opinion se passionnait pour le Prince — on peut s'en rendre compte à la lecture des Mémoires de Saint-Simon —, paraît donc vingt-cinq ans trop tard. En 1739, l'intérêt s'est déplacé vers la Pologne, qui tient justement tant de place dans les Mémoires de Betlem Niglos. C'est pourquoi personne, si ce n'est Prévost, animé par les souvenirs de sa propre jeunesse, n'a vraiment vibré à la lecture de *l'Histoire des révolutions de Hongrie*. Le temps de l'épopée était passé, et personne ne pouvait plus apprécier le souffle héroïque qui, pour nous encore, anime les Mémoires de Rakoczi et *l'Histoire* de Brenner.

BEITRÄGE ZUR HERMANNSTÄDTER RUMÄNISCHEN BUCHGESCHICHTE DES 18. JAHRHUNDERTS

LILIANA POPA

Der Entschluss des Hermannstädter sächsischen Buchdruckers Petrus Barth, sich hinfort ausschliesslich der Herausgabe rumänischer Bücher zu widmen, wodurch er mit einer beinahe hundertjährigen Familientradition brach, war einerseits seinen Überlegungen entsprungen, wie er die materiellen Schwierigkeiten, in die sein Unternehmen geraten war, überwinden könne, muss andererseits aber auch vor dem Hintergrund der sozialen und ökonomischen Wandlungen gesehen werden, die gegen Ende des 18. Jahrhunderts im Habsburgerreich stattfanden und sich auch im fernen Hermannstadt bemerkbar machten.

Petrus Barth entstammte einer Buchdruckerdynastie; er war der dritte seines Berufs in der Familie. Sein Grossvater, Johann Barth d. Ä. (1656—1745)¹ hatte während mehr als fünfzig Jahren zahllose Kalender Gesangbücher, theologische Disputationen und Schulbücher gedruckt, aber auch anspruchsvollere Arbeiten, wie die *Auraria Romano-Dacica*, und die *Axiomata Juris Naturae* des Siebenbürgers Samuel Köleseri. Als er starb, hinterliess er seinem Sohn Johann Barth d. J. (1702—1782)² eine komplett eingerichtete Buchdruckerwerkstatt. Dieser erwies sich als ganz besonders geschäftstüchtig: er druckte nicht gelehrte Werke, sondern Kalender und Gesangbücher, die er immer wieder auflegte, und da diese sehr gefragt waren, war auch sein Einkommen gesichert.

Die Druckerei der Barths war nicht die einzige in der Stadt, denn schon seit dem 16. Jahrhundert gab es eine städtische Offizin, die in ihren Anfängen das Pestbüchlein des Sebastian Pauschner gedruckt hatte und wo Philippus Pictor (Filip Moldoveanu) und als Pächter der Druckerei Marcus Pistorius, Stephan Jüngling, Michael Heltzdörfer und andere gearbeitet hatten. Auch Johann Barth d. Ä. war einer dieser Pächter gewesen, und sein eigenes Unternehmen hatte er neben dem der Stadt im Laufe der Zeit aufgebaut. Nach Barths Tod hatte der Hermannstädter Magistrat beschlossen, den im Grunde genommen kleinen Betrieb direkt zu verwalten, weil er sich davon versprach, dass „das Publicum einen merklichen Profit von dieser Buchdruckerey Einrichtungen einziehen

¹ Arhivele Statului Sibiu (weiter Arh. St. Sib.), Colecția de registre de starecivilă (Standesamtatrikelsammlung), S 98, Seite 104. Der Tod ist zwischen dem 9. Nov. 1745 als er sein Testament schrieb. (Arh. St. Sib., Testamentensammlung, dos. 6 Blatt 12—13 und dem 18. April 1746, als nach seinem Tode, die Teilung seines Vermögens stattfand, erfolgt (Arh. St. Sib. Teilungsbuchersammlung, 270, S. 16—28).

² Arh. St. Sib. Standesamtatrikelsammlung, S 99, S. 180 und S 122 S. 39.

dörfte”³, umso mehr, als „dem H. Johann Barth simpliciter verboten seyn soll, a dato an, weder Gesang-Bücher, noch Callender aufzulegen oder nachzudrucken”⁴. Im Auftrag des Magistrats wurde untersucht, wie die städtische Druckerei rentabel gemacht werden könnte: ausgehend von den Titeln, die für den Druck oder eine Neuauflage in Frage kämen, und den Schätzungen über Papierbedarf, Auflagenhöhe, Arbeitslöhne, Absatzmöglichkeiten usw.; zu demselben Zweck wurden neue Lettern in Nürnberg bestellt⁵ und der Bau einer neuen Druckpresse in Angriff genommen⁶. Die Leitung der Buchdruckerei blieb bei Samuel Sardi, der Barths Geselle und später Altgesell gewesen war. Sardi blieb auf diesem Posten bis 1774, zuerst als „Factor”, dann, ab 1761, als Pächter. In dieser Zeit druckte Sardi ausser Drucksachen für die städtischen Dikasterien auch grössere Werke, so das *Dictionarium latino-hungaricum* des Fr. Pariz-Papai, die *Poemation de secunda legione valachica* von Silvius Tannoli, die *Florinda Historiaja* von I. Lazar und sogar ein Büchlein in französischer Sprache, das der Rückkehr nach Hermannstadt des Barons Brukenthal gewidmet war. Währenddessen baute Sardi eine eigene Druckerei auf, und als diese besser eingerichtet war als die städtische und er meinte, dass es sich nicht lohne, für die minder wertige Ausrüstung eine so hohe Pacht zu zahlen⁷, kündigte er seinen Vertrag mit der Stadt.

Nach Sardi pachteten für drei Jahre (1775–1777) Johann Barth d. J. und sein Sohn Petrus die städtische Buchdruckerei. Vom Magistrat liessen sie sich vertraglich zusichern, dass kein anderer Buchdrucker ausser ihnen in Stadt und Stuhl Hermannstadt tätig sein dürfe⁸, was aber Samuel Sardi nicht daran hinderte, sein Unternehmen nicht nur anstandslos weiter zu betreiben, sondern es auch noch zu vergrössern und sich in der Person des Martin Hochmeister (1740–1789) einen Teilhaber zu nehmen — einen sehr erfolgreichen überdies. Denn obwohl ein kaiserliches Reskript⁹ die Gründung neuer Buchdruckereien verbot und die Weiterführung der existenten, deren Besitzer jedoch erbenlos gestorben waren von allerhöchster Genehmigung abhängig machte, schaffte es Hochmeister, am 31. August 1777 die Erlaubnis zu erlangen, den Betrieb seines bisherigen Kompagnons Sardi zu übernehmen und weiterzuführen¹⁰.

Für Hochmeister war das aber nur der Anfang. Er erweiterte seine Druckerei, eröffnete eine Buchhandlung und stattete sie mit den nötigen Büchern aus¹¹, gab, beginnend mit dem 12. Juni 1778 ein (allerdings

^{3,4} Arh. St. Sib. Fondul Magistratului oraşului și scannului Sibiu (Hermannstädter Stadt- und Stuhlmagistrat, Weiter Magistrat...), Sitzungsprotokolle, 15, S. 5–6.

⁵ „Die neue Lettern welche aus Nurnberg durch den Materialisten Marko, zur hiesigen Stadtdruckerey mitgebracht worden, und aus 5 Zentnern bestehen, sollen ex Fundo der hiesigen Druckerey sambt deren Porto, bezahlt werden mit Rheinischen Gulden 300.” (Arh. St. Sib. Magistrat... Sitzungsprotokolle, 15, S. 60, Anmerkung vom 31. Okt. 1746).

⁶ Arh. St. Sib. Magistrat... Sitzungsprotokolle, 16, S. 271.

⁷ Arh. St. Sib., Colecția de documente „Brukenthal” („Brukenthal“-Sammlung) AA₁ 4 58, S. 55–56.

⁸ Arh. St. Sib. Magistrat..., Dok. 80/1777.

⁹ Arh. St. Sib. Magistrat... Anmerkung im Reg. 396 S. 42.

¹⁰ Arh. St. Sib. Magistrat... Reg. 37 S. 73.

¹¹ Siehe Fr. Teutsch, *Zur Geschichte des deutschen Buchhandels in Siebenburgen III, Von 1700 bis zur Gegenwart*, Sonderabdruck, S. 71, und Adolf von Hoelmeister, *Leben und Wirken des Martin Edlen von Hochmeister*, Hermannstadt, 1873, S. 21.

kurzlebigen) „Theatral Wochenblatt“ heraus¹², baute sogar den Hermannstädtern das erste richtige Theater¹³ und war am 9. November 1783 in der Lage, das Erscheinen einer Zeitung anzukündigen, trotz des Risikos, das ein solches Unterfangen zu jener Zeit darstellte¹⁴. Und als 1790 das Gubernium von Hermannstadt nach Klausenburg übersiedelte, richtete Martin Hochmeisters gleichnamiger Sohn (1767–1837)¹⁵ eine zweite Buchdruckerei und Buchhandlung in Klausenburg ein; später, 1809, schenkte er sie dem dortigen katholischen Gynnasium¹⁶.

Ihren raschen Aufstieg verdankten die Hochmeisters der Tatsache, dass sie — Martin Hochmeister Vater und Sohn — noch 1778, während eines Aufenthaltes in Wien, zum Katholizismus übergetreten waren¹⁷, was sich als sehr profitabel erwies, denn sie hatten sich durch ihren Übertritt zur Staatsreligion die dauernde und nicht unerhebliche Unterstützung der (österreichischen) Staatsmacht gesichert. Zu den Begünstigungen, die ihnen zuteil wurden, gehörten zum Beispiel zwei zinslose Darlehen, die sie nur durch die Lieferung von Kanzleidrucksachen zu begleichen hatten, und die Konzessionierung des Drucks der Lehrbücher für alle Normalschulen.

Aber so viele Vorteile für die Hochmeisters, so viele Nachteile für die Barths. Selbstverständlich versuchten die Barths der Konkurrenz wenigstens einen Teil ihrer Profitquellen abzujagen. Doch die mehrmaligen Versuche (1781, 1787 und 1790)¹⁸ des Petrus Barth, das Recht zu erhalten, die Hälfte aller Lehrbücher für die Normalschulen und Dikasterial arbeiten selber drucken zu dürfen, blieben ohne Erfolg, wie er auch in anderen Unternehmungen glücklos blieb: die von ihm in Teilhaberschaft mit P. Gromen und W. Gänselmayer geführte Buchhandlung ging bankrott (1792), obwohl sie einen nicht geringen Büchervorrat hatte¹⁹.

¹² Elena Dunăreanu, Mireea Avram, *Presă sibiană în limba germană*, Sibiu, 1979, S. 59.

¹³ Arh. St. Sib. „Bruckenthal“-Sammlung, T₁-82, Blatt 264. Der Vertrag, der in diesem Sinne mit dem Stadtpublikum geschlossen wurde, teilweise veröffentlicht von Adolf von Hochmeister, a.a.o. S. 94.

¹⁴ Die erste Nummer, die schon am 9. Nov. 1783 durch eine im aufklärerischen Geiste verfasster Ankündigung vorausgegangen war, ist am 2. Jan. 1784, unter dem Titel „Siebenbürgische Zeitung“ erschienen. Unter verschiedenen Titeln setzte die Zeitschrift ihre Tätigkeit bis 1907 fort. (siehe Elena Dunăreanu, Mireea Avram, a.a.o. S. 51)

¹⁵ Martin Hochmeister d. J. (1767–1837) ist nicht nur ein geschickter Fortsetzer der Tätigkeit seines Vaters gewesen, sondern, indem ihm eine erlesene Erziehung zugute kam, und er die von seinem Vater geschaffene geistige und materielle Basis ausnützte; den Unternehmungsgeist und die Geschäftstüchtigkeit die er geerbt, mit einem feinen Kunstverständnis und einem wachen Interesse für alles Neue in einer glücklichen Mischung veremte; die Interesse aller Behörden durch grosszügige Schenkungen wachhielt, — gelang es ihm neben bemerkenswerten verlegerischen und publizistischen Erfolgen, einen raschen Aufstieg zu erreichen, geadelt zu werden und zur Bürgermeisterwürde zu gelangen.

¹⁶ Heinz Stănescu vermutet sogar, dass sich Martin Hochmeister noch 1777, bei seiner ersten Wiener Audienz, zu diesem Schritte verpflichtet hatte, als Gegengabe für die Erhaltung des Buchdruckereiprivilegiums.

¹⁷ Heinz Stănescu, *Vertriebsformen der Hochmeisterischen Buchhandlung in Hermannstadt im letzten Viertel des 18. Jahrhunderts*, im *Buch- und Verlagswesen im 18. und 19. Jahrhundert*. Herausgegeben von Herbert G. Gopfert, Gerard Kozierek und Renhard Wittmann. Redaktion Heinz Ischreyt, 1977, Verlag Ulrich Camen, Berlin, S. 275.

¹⁸ Arh. St. Sib. Magistrat. . . 1462/1781.

¹⁹ Arh. St. Sib. Magistrat. . . Kridalakten, Dos. 22. Unter der oben angegebenen Signatur befindet sich auch das Verzeichniss aller in der Buchhandlung vorhandenen Bücher. Es sind rund 5800 Titeln, unter denen Theologie, Literatur, Geschichte, Geographie, Chemie, Rechts-

Das war die Lage der Dinge, als die beiden Druckereien fast zur selben Zeit Bücher in rumänischer Sprache zu drucken begannen. Mit dem Unterschied, dass bei Hochmeister nur gelegentlich rumänische Bücher aufgelegt wurden, während es bei Barth beschlossene Sache war, von da an nur noch in rumänischer Sprache zu drucken. Sein Entschluss hatte mehrere Gründe.

Der eine war die heftige Konkurrenz, der er durch Hochmeister ausgesetzt war und die ihn zwang, sich nach neuen Erwerbsquellen umzusehen. Hinzu kam, dass in Siebenburgen, wahrscheinlich mehr als andersorts, die verlegerische Produktion grösser war als die Absatzmöglichkeiten²⁰, was Barth bewog, sich nach Marktlücken umzusehen. Es lag also nahe, Bücher für die Siebenbürger nichtunierten Rumänen herzustellen, zumal in der letzten Zeit ihr Bücherbedarf stark gestiegen war: ihre Kirche, die orthodoxe, war offiziell anerkannt worden, ihr Schulwesen hatte sich entwickelt, die für sie in Wien hergestellten Bücher betrachteten sie mit Misstrauen, der Bücherschmuggel aus den rumänischen Fürstentümern jenseits der Karpaten war infolge der Wachsamkeit der Grenztruppen stark eingeschränkt. Und der geistige Hintergrund, vor dem all dies geschah, war die Aufklärung, die die Unwissenheit besonders der unteren Volksschichten beseitigen wollte.

Die ersten Schritte zur Erlangung eines Privilegiums für den Druck von Schul- und Kirchenbüchern für die nichtunierten Rumänen unternahm Petrus Barth im Jahre 1781²¹, als er an allerhöchster Stelle eine Denkschrift einreichte, worin er unter anderem ausführte, dass „die wallachische, rätzische und griechische Nation in Siebenbürgen und Ungarn überhaupt, und ganz besonders die nicht-unierte, ohnerachtet ihrer natürlichen Talente, noch ganz roh und ungebildet ist“. Dieser Zustand sei darauf zurückzuführen, „dass der gemeine Mann ausser dem Geistlichen nicht einmal zum Lesenlernen angehalten wurde und es an den erforderlichen Schul- und anderen nützlichen Büchern in ihrer Sprache fehle, anmassen es verboten ist, Bücher nach ihrem Gebrauche im Lande selbst zu drucken“. Infolgedessen „würde es viel zur Aufklärung ihres schlafenden Talents

wissenschaft, dann Kalender, Schulhandbueher, Lexikons u.s.w. die in Siebenbürgen, Ungarn, Deutschland, Oesterreich, Frankreich, Danemark, in lateinischer, deutscher, ungarischer, französischer Sprache herausgegeben wurden. Hier befinden sich sowohl die Werke der Antiker wie auch die des Voltaire, die *Lob des Narrheit* des Erasmus von Rotterdam, anspruchsvolle Trate, aber auch Anekdotensammlungen, Musikalien und Kochbueher, alle lauter Erstaugaben.

²⁰ „Man muss noch erwähnen, dass diejenigen, welche sich mit Abfassung nützlicher Schriften beschäftigen wollten und könnten, hiezu grosstenteils keine Aufmunterer und Beförderer finden; und im Auslande dergleichen zu erhalten, fällt es ebenfalls schwer. Es ist auch nicht leicht davon die eigentliche Ursache anzugeben, denn sagt man: es fehlt an Buchhändlern, — so wird der eine den wir eigentl. noch im Lande haben, uns mit der Miene eines unbescholtenen Ehrenmannes sagen: dass er vom hiesigen Negoze der Gelehrsamkeit nicht leben könne, und eine Menge guter Schriften in seinen Klausenburger und Hermannstädter Buchhandlungen zeigen, die er auf Rechnung des gelehrten Publikums kommen liess; aber befürchten muss, dass sie eher den Motten als vernünftigen Lesern bekannt werden dürften. Sagt man: es fehlt dem Lande an Buchdruckern, so werden die die wir haben, sagen: wir sind ihrer schon zu viele, und unsere Kunststatte sind mussig. Es fehlt also auch auf dem gelehrten Markte unsers Vaterlandes an literarischen produkten, und ihren Verkaufern nicht; nur der abnehmende Theil ist zu klein gegen den arbeitenden“. (*Gedanken über den jetzigen Zustand der Gelehrsamkeit...* in „Siebenbürgische Quartalschrift“ vierter Jahrgang, drittes Quartal, S. 261—262).

²¹ Arh. St. Sib. „Brukenthal“-Sammlung U₁₋₆265 S 280—281.

beytragen", wenn sie die Möglichkeit hatten, sich im Land die zum Lesenlernen notwendigen Bücher zu kaufen. Das wäre auch insofern von Nutzen, als es den Geldfluss nach aussen unterbinden würde, ja sogar „einen Einfluss von Geld aus der Wallachey, Moldau etc. auf unser armes Siebenbürgen zu lenken" instande sein konnte, „da Hermannstadt im Mittelpunkt dieser Länder liegt".

Nach dieser deutlichen Anspielung auf das zu jener Zeit hoch im Kurs stehende Prinzip der wirtschaftlichen Autarkie, beschwor Barth auch die Bitten „vieler nichtunierter Unterthanen", um dann zum eigentlichen Anliegen der Denkschrift zu kommen: „Ich habe mich also... .. entschlossen, eine derlei Buchdruckerey, besonders da noch keine weder in Ungarn noch Siebenbürgen existiert, in Hermannstadt, wo schon vor 40 Jahren... mein noch lebender Vater den Anfang gemacht hat, zu errichten", wofür er beantragt, „ein Privilegium exclusivum auf 20 Jahren auf die neunierten wallachisch, griechisch und raizischen öffentlichen Kirchen- und Schulbücher zu erteilen". Barth vergass auch nicht, einen seiner älteren Wünsche zu nennen, nämlich den, die Kanzleidrucksorten drucken zu dürfen, und schloss seine Bittschrift in der Hoffnung, dass die beiden Genehmigungen ihm die Möglichkeit geben werden, „dem Lande und der Aufklärung dieser uncultivierten Nation einen sehr wesentlichen Dienst zu thun".

Wien scheint prompt reagiert zu haben, denn schon am 6. Februar 1782 ergeht aus der Hofkanzlei ein offensichtlich auf Barths Antrag zurückzuführendes Reskript an das Gubernium, wodurch dieses aufgefordert wird, eine Liste jener Bücher zusammenzustellen und einzuschicken, an deren Druck Barth gedacht hatte. Das Gubernium jedoch lässt sich Zeit damit bis zum 20. April 1784²². Die Liste, die Petrus Barth eingereicht hat, hat sich nicht erhalten; wir wissen auch nicht, ob er eine zweite Denkschrift zur Unterstützung der ersten abgefasst hat, oder ob er vielleicht seine einflussreichen Wiener Freunde für sich hat arbeiten lassen — etwas aber muss inzwischen geschehen sein, denn die Hofkanzlei beschliesst, das Privilegium auf den Druck der rumänischen orthodoxen Bücher des Buchdruckers Kurzböck in Wien dahingehend abzuändern, dass Siebenbürgen als Absatzgebiet künftig ausgenommen ist²³. Die Erteilung des Barth'schen Privilegiums verzögert sich aber weiter; erst am 16. Juli 1788 unterschreibt Petrus Barth in Hermannstadt den Vertrag, der ihm den Druck rumänischer Bücher für eine Zeit von sechs Jahren konzessioniert²⁴.

Petrus Barths erster rumänischer Druck²⁵ war ein ABC-Büchlein, eine *Bucoavnă*; es erschien 1788. Ihm folgte, ebenfalls noch zweisprachig,

²² Arh. St. Sib. Magistrat... Dok. 547/1784/Beilage 1).

²³ Arh. St. Sib. Magistrat... Das Dokument 2494/1792 bezieht sich auf ein Hofreskript vom 10. Aug. 1786, mit dem angegebenen Inhalt.

²⁴ Der Text des Vertrags bei Lucia Protopopescu, *Contribuții la istoria învățămîntului din Transilvania, 1774—1805*, E.D.P. Buc. 1966, S. 150—151.

²⁵ Die Interesse der Barthschen Buchdrucker für die rumänischen Drucke ist aber viel älter: noch 1730 stach Johann Barth d.J. für den Bischof Joanichie von Rîmnice einige Stempel für kyrillische Buchstaben (siehe V. Molin *Tipărița de la Rîmnice în timpul episcopului Ioanichie*, in „Mitropolia Olteniei", an XV, nr. 34, p. 187) und 1772 in Folge einer Reklamation wurden bei ihm kyrillische und griechische Lettern vorgefunden. (Arh. St. Sib. Magistrat,... Dok. 251/1772).

pross. 3. 2. Maj 1784

222

Severus Rex, et Apostolicus Legatus, Archiepiscopus, Comes, et
 Comes, et Princeps Transilvaniae, Comes, et Comes, et Comes, et Comes,
 in Christi Domini Nostri Reverentissimi Nominis

Speciatissimi, et Cenerosi, Prudentissimi, et Magnificissimi, Frater
 Nobis Obsequende, Honorande, et Vni. Saluam, et Pa.
 Cui Regis, et Imperatorum. In Breue ad ea, quae circa pra.
 et Petrus Barth, Typographi, et Inuenerunt Privilegium
 exclusivum quoddam imprimendi libros, Scholares, et Pu.
 blicos Ecclesiasticos ab alio loco excusis, merito P. de
 fe. Februarii, A. 1783, exarato. Decretis Regis, remissis ab
 hinc jam adposita sunt, liberis quoque Vni. injungere
 dum dicitur Subornium, ut cum seorsum necessarium sit,
 quos, et quales Supplicem, et Petrus Barth, Libros Publicos
 Ecclesiasticos, et Scholares, pro non Unitis, et Imperatoris,
 Specifice modo suo, excusis indicat. Vni. Supplicem
 dem, ad non signationem ejusmodi Librorum, Subornium exhi.
 bendam indicat. In hunc, et hunc, et hunc, et hunc, et hunc,
 prope manes. Regis, et Princeps, et Comes, et Comes, et Comes,
 die 20. Aprilis, 1784.

Josephus Barth, Typographus

David Barth

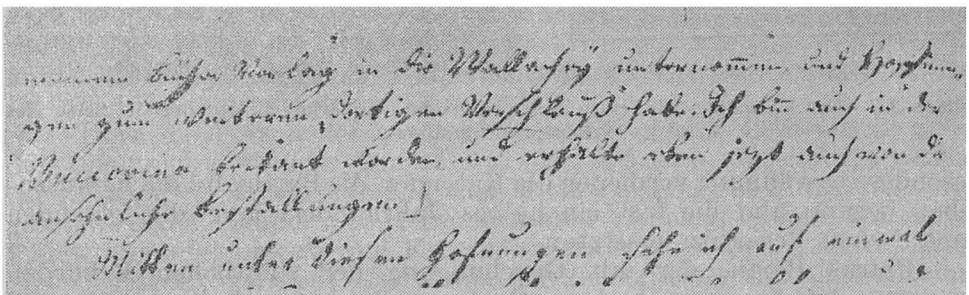
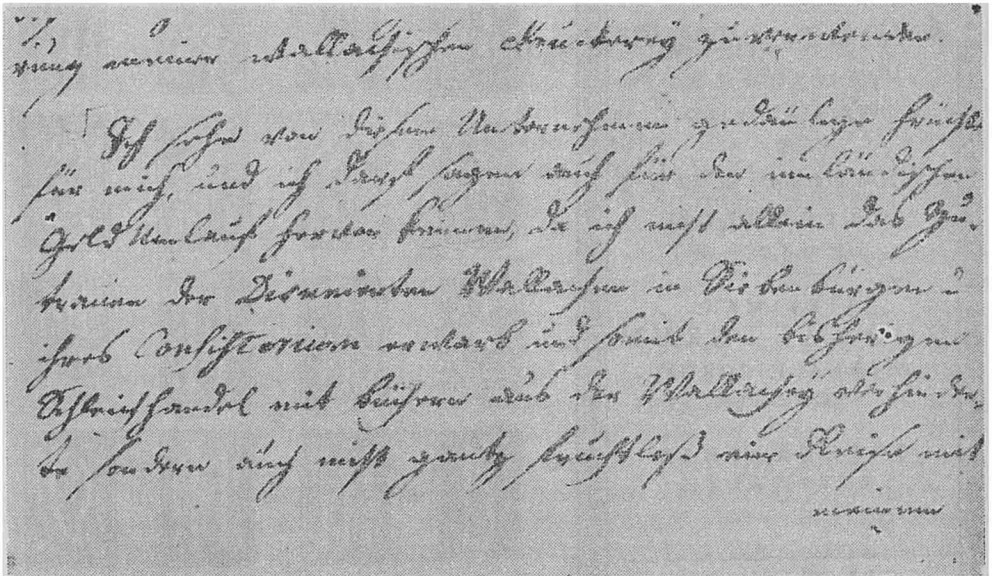
Christophorus Barth

2155 6/8

Beilage 1. — Gubernialerlass aus dem Jahre 1784, durch das der Buchdrucker Petrus Barth angehalten wird, ein Verzeichniss aller Bücher die er für die orthodoxen Rumänen zu drucken beabsichtigt, einzusenden.

deutsch und rumänisch, ein Kleiner Katechismus (*Catehis mic*), dann — nur noch rumänisch — eine von Dimitrie Eustatievici verfasste Einführung in die Arithmetik (*Ducere de mină către aritmetică*), und 1790 ein Stundenbuch (Ceaslov) und ein Evangeliar. Ein Jahr später, 1791, gab Barth zu Reklamezwecken, wahrscheinlich weil er sein Unternehmen erweitern wollte, einen Schriftprobenkatalog heraus, den er betitelt hatte: *Feliul a tuturor slovelor rumânești care să află în tipografia lui Petru Barth în Sibiu* (Beilage 2).

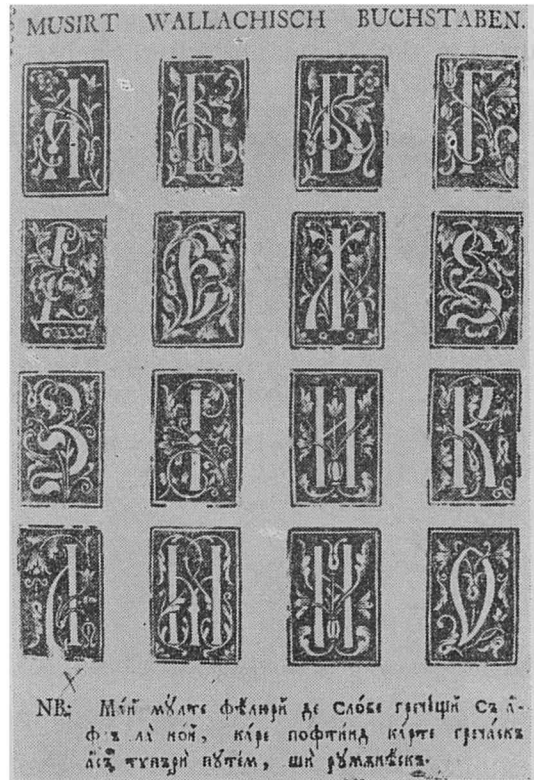
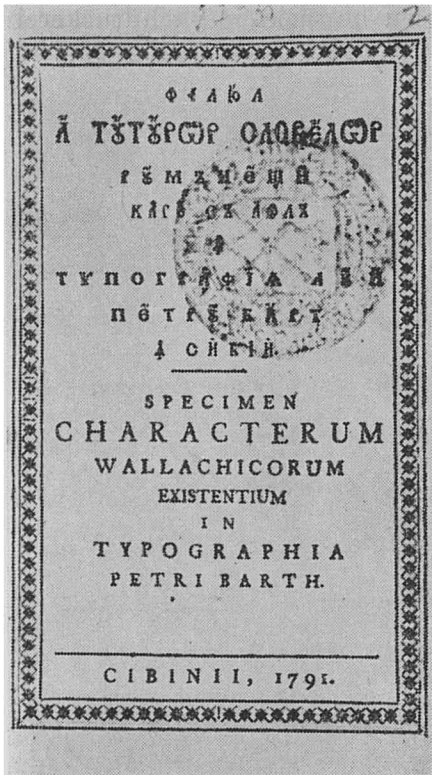
In seiner mit kyrillischen Lettern reich bestückten Buchdruckerei druckte der Hermannstädter Sachse Petrus Barth fleissig rumänische



Beilage 2. — Bruchstück aus dem Gesuch das der Buchdrucker Petrus Barth am 23. März an den Hermannstädter Bürgermeister gerichtet hat.

Fibeln, Rechenbücher, Grammatiken, Katechismen, Psalterien und Stundenbücher, die, wie man weiss, nicht nur in der Kirche gebraucht wurden, sondern auch in der Schule als Lehrbücher Verwendung fanden. Ansehnlich war aber auch die Zahl der von ihm gedruckten weltlichen Bücher, wobei es sich sowohl um sogenannte hohe Literatur, als auch

um Volksbücher handelte: *Viața lui Bertoldo și a lui Bertoldino, feciorul lui* von I. C. Croce (Das Leben Bertoldos und seines Sohnes Bertoldino), *Istorie despre Arghir cel frumos și despre Elena cea frumoasă și pustiită crăiasă* von Ion Barac (Die Geschichte des schönen Arghir und der schönen Elena), *Filosofia cea lucrătoare*, übersetzt von Samuil Micu nach der *Moralischen Philosophie* von Chr. Fr. Baumeister und S. Steinkellner bzw. die volkstümlichen Bücher *Alexandria, Esopia, Istoria Sindipei*?



Beilage 3. — Der Umschlag, die erste Seite und die Anmerkung von der 7. Seite des Schriftprobenkatalogs.

Besondere Erwähnung verdienen die Kalender, die Barth ab 1793 herauszugeben begann und die fast ein halbes Jahrhundert lang die fehlenden rumänischen Periodika ersetzten.

Petrus Barth, der mit Genehmigung der staatlichen Behörden arbeitete, den Segen auch des orthodoxen Bischofs erhalten hatte und sich etwas darauf zugute hielt, dass seine Bücher nach dem Muster jener aus Rimnic gearbeitet waren — Barth, der Buchdrucker, Verleger und Buchhändler in einer Person war, brachte seine Erzeugnisse nicht nur in Siebenbürgen an den Mann, sondern auch im Banat, der damals zu Ungarn gehörte, und sogar in der Walachei und in der fernen Bukowina.

Dass Barthus Bücher auch im Banat reissenden Absatz fanden, konnte natürlich den Wiener Buchdrucker Joseph Kurzböck nicht gleichgültig lassen. Denn dieser war im Besitz eines für zwanzig Jahre gültigen

Privilegiums für den Druck von Büchern in illyrischer, rumänischer traki-scher, russischer und griechischer Sprache sowie in den orientalischen Sprachen für die betreffenden Einwohner der Monarchie²⁶. Kurzböck hatte 1771 zuerst mit dem Druck von Kirchen- und Schulbüchern begonnen, im Laufe des Jahres unter anderem aber auch die Werke bedeutender rumänischer Gelehrten jener Zeit herausgegeben: *Carte de rogacioni* (Gebetbuch) des Samuil Micu (1779), *Elementa linguae daco-romanae sive valachicae* von Samuil Micu und Gheorghe Sincai (1780), *Economia stupilor* (Bienenwirtschaft) von I. Piuariu-Molnar (1785) usw.

Die Wiener Lehr- und Kirchenbücher stossen jedoch bald auf das Misstrauen der rumänischen orthodox-gläubigen Bevölkerung, als auf Betreiben der Obrigkeit in diese Bücher immer auch „ein bisschen katholische Lehre“²⁷ eingeschleust wird.

So ist es erklärlich, dass die Hermannstädter der einheimischen Tradition verpflichteten Drucke bei der Bevölkerung besser ankamen. Das fuchste Kurzböck natürlich und er wurde nicht müde, Eingabe um Eingabe gegen Barth und seine Buchhändler zu machen. Es kommt zwischen den beiden Buchdruckern zu einer öffentlichen Streitkorrespondenz, die uns, obwohl nicht vollständig überliefert, doch wichtige Informationen liefert über die Tätigkeit der Buchdruckereien, die Verbreitung der siebenburgischen Drucke sowie über die Einstellung der Bevölkerung gegenüber den in Hermannstadt und Wien gedruckten Büchern.

Kurzbocks Reklamationen stützen sich auf die Berichte von Vasile Nicolici, dem damaligen Direktor der nichtunierten Schulen aus dem Banat, sowie auf die des Vizekomes von Kraschowa²⁸. Auf Grund ihrer Funktionen und auch dank eigener Recherchen hatten die beiden Beamten Kenntnis vom Schmuggel mit Hermannstädter Büchern im Banat.

Kurzbocks Beweismaterialien enthalten zwei der bedeutendsten Namen im damaligen Buchschmuggel: Simion Pantea und Contrabani. Pantea (oder Pantha), der „Blasendorfer Buchbinder“, war im Banat wohlbekannt. „Er verkauft seit langem Bücher und sucht seine Kunden häufig auf, um von ihnen Geld zu kassieren“, schreibt der Vizekomes. Pantea wurde in flagranti ertappt, konnte jedoch nicht festgenommen werden, da er einerseits einen gültigen Pass besass, ausgestellt vom Generalkommando Siebenbürgens, und weil andererseits „ein geeigneter Ort für die Inhaftierung solcher Leute fehlt.“

Über die Person des zweiten Buchschmugglers, Contrabani, geben die Dokumente weniger Aufschluss. Wir erfahren nur soviel, dass er der „Factor“²⁹ Barths war und dass er zu wiederholten Malen über dem gesetzwidrigen Handel mit Hermannstädter Drucken in den Komitaten Fäget, Lugosch, Lipowa und Kraschowa erwischt worden war.

Kurzbock versucht Barth mit der Behauptung zu diskreditieren, die von diesem im Banat vertriebenen Drucke seien „russische Bücher“,

²⁶ Wegen Einzelheiten siehe Nikola Gavrilović, *Die kyrillische Buchdruckerei Joseph Kurzbocks*, in *Buch- und Verlagswesen im 18. und 19. Jahrhundert*. S. 85–103. Emilian Micu, *Contribuiri fragmentare la istoria tipografiei ilirice românești din Viena, 1770—1793 și 1795*, „Transilvania“, 1910, XLI, nr. 1—3, ian-martie.

²⁷ Emilian Micu a.a. O.S. 17.

²⁸ Arh. St. Sib. Magistrat. . Dok. 291/1792.

²⁹ „Factor“ = Geschäftsführer einer Buchdruckerei. (*Mayers Konversationslexikon*), Bd. VI, Leipzig, 1875.

welche die so schwer errungene Einheitlichkeit des Unterrichts untergraben und die fürstlichen Untertanen zum Ungehorsam aufstacheln wurden. Der Vizekomes widerlegte jedoch diese Verleumdung aufs entschiedenste. In seinem Rapport heisst er wortlich : „Seine Bücher (also die von Simion Pantea) stammen mitnichten aus Russland, sondern sie sind im Grossfürstentum Siebenburgen gedruckt worden, in Hermannstadt und Blasendorf, aus Gnaden Ihrer kaiserlichen Hoheit Joseph und Leopold.“

Wir sind nicht im Besitz einer vollständigen Liste der von den beiden Händlern vertriebenen Bücher. Wir kennen nur ein paar verstümmelte Titel, die Kurzbock in einer seiner Reklamationen aufzählt. u. zw. *Ceasloave*, *ABC*, *Sbornice*, *Catehisme* und *Psaltiri*. Da sich das Dokument auf die letzten Monate des Jahres 1791 bezieht, können vier der fünf Titel mit Büchern aus Barths Verlagsproduktion, die vor dieser Zeitspanne entstanden sind identifiziert werden (*Ceaslovul*, *Bucoavna*, *Catehismul* und *Psaltirea*).

Die beiden Makler müssen eine stattliche Anzahl von Büchern vertrieben haben. In einer Beschwerdeschrift Kurzbocks an die Obrigkeit schätzt er Barths Einkommen aus dem Buchschmuggel auf 2000 fl, und aus der Aufzeichnung eines Gesprächs, das V. Nicolici mit Contrabani vor dem 15. Oktober 1791 hatte, geht hervor, dass Contrabani allein im Laufe des betreffenden Jahres Bücher im Werte von einigen Tausend Gulden verkokert habe. Wenn wir davon ausgehen, dass ein Ceaslov damals zwischen 5 und 6 Gulden kostete, wie derselbe Nicolici angibt, so hiesse das, dass in nur zehn Monaten über 500 Exemplare davon verkauft worden waren. Die Ziffer scheint plausibel, denn Nicolici schreibt in einem anderen Brief, dass in den Schulen der Komitate Kraschowa, Lipowa, Făget und Lugoj die Anzahl der „importierten Bücher mehr als ausreichend“ sei, was seine Aufgabe, nämlich den Vertrieb der offiziellen in Wien gedruckten Lehrbücher wesentlich erschwere.

Die Gründe für die grosse Beliebtheit der Hermannstädter Bücher finden wir ebenfalls in der bereits angeführten Beschwerdeschrift Kurzbocks. Da beklagt er sich nämlich, dass er das Vertrauen der Bevölkerung verloren habe wegen der Neuerungen in den Büchern, die „von höchster Stelle und gegen seinen Willen“ bewirkt worden waren, nämlich die Veröffentlichung auch der deutschen Fassung neben dem rumänischen Text in den rumänischen Büchern sowie das Ersetzen der herkömmlichen kyrillischen Lettern mit lateinischen Schrifttypen. Der Vizekomes nennt seinerseits noch weitere Popularitätsgründe : „Nicht nur das Volk, sondern auch die orthodoxen Priester kaufen am liebsten diese Bücher (die Hermannstädter Anm. des Verf.) weil sie nicht nur viel besser sondern auch billiger sind als die Wiener.“ Die Beliebtheit der Hermannstädter Drucke muss sehr gross gewesen sein, da man offiziellerseits befürchtete, eine Konfiszierung der bei Simion Pantea gefundenen Bücher könne das Volk in Aufruhr bringen.

Der Streit Kurzbock-Barth gelangt in letzter Instanz vor das Gubernium Siebenbürgens, das zugunsten Kurzbocks entscheidet. Die Delikte, deren Barth angeklagt wurde, nämlich Autoritätsverletzung, die Untergrabung der Einheitlichkeit und des weltlichen Charakters des Unterrichts, die Schädigung der Einkünfte des Aerariums und vor allem die Einführung

russischer Bücher in die Kronländer, konnte die Mächtigen der Zeit schliesslich nicht gleichgültig lassen.

Der Hermannstädter Magistrat wird somit vom Gubernium wiederholt aufgefordert, Barth strengstens zu verhören, seine Druckerei zu durchsuchen, die Schmuggler rausfindung zu machen und zur Verantwortung zu ziehen und alles in kürzester Zeit zu berichten ³⁰.

Beim Verhör streitet Barth Jegliche Einnischung in die Schnuggleraffäre ab und erklärt, mit den Bucherschmugglern in keinerlei Einvernehmen zu stehen. Die beiden Schwarzhandler können nicht gefasst werden, so dass der Magistrate einen Aufruf ³¹ an die Bevölkerung erlässt, sich an ihrer Auffindung zu beteiligen. Gleichzeitig wird der Beschluss gefasst, Nachforschungen in den Vorstädten und den rumänischen Dorfern rund um Hermannstadt anzustellen. Der Streit nimmt ein endgültiges Ende, inden, Dank den befürwortenden Berichte des Magistrats, die Entscheidung zu Gunsten Barths ausfällt. Es wird ihm sein Recht bestätigt, alle Bücher für den Gebrauch der nicht-unierten Rumänen Siebenburgens drucken und verkauffen zu dürfen. Zum Ausgleich für seinen Wiener Wiedersacher wird ihm jedoch untersagt die illyrischen Bücher zu drucken ³².

In seinen letzten Lebensjahren und vor allem nachdem Novaković Kurzböcks Druckerei übernimmt und sie nach Buda transferiert, orientiert Barth seinen Buchvertreib ausser Siebenburgen, mehr und mehr auf die rumänischen Furstentümer. Schon 1792, in einem Brief vom 23. März an den Hermannstädter Bürgermeister ³³, in dem Barth sich gegen die Anschuldigungen Kurzböcks verwahrt, und um den unangetasteten Weiterbestand seiner Druckerprivilegien einkomunt, erwähnt er, dass er gut bekannt ist in der Bukowina, von wo er bedeutende Aufträge erhält. Er erzählt weiterhin von einer „nicht eben unfruchtbaren“ Handelsreise in die Walachei und knüpft daran seine Hoffnungen, auch jenseits der Karpaten verkaufen zu können.

Der gute Ruf der Hermannstädter rumänischen Drucke erlischt auch nach Petrus Barths Tod am 7. August 1801 ³⁴ nicht. Aus einem Kontoregister der Buchdruckerei für die Jahre 1801—1814 ³⁵ geht hervor, dass die Kunden der Druckerei, Privatleute, Buchhändler und Buchführer aus ganz Siebenbürgen kamen sowie auch aus der Moldau und der Walachei.

Die rumänischen Bücher aus der Barthschen Familiendruckerei haben durch ihre Popularität und Massenverbreitung wesentlich beigetragen zur Herausbildung einer geistigen Gemeinschaft der Rumänen aus allen Provinzen. Darüber hinaus hat Petrus Barth mit seinen Büchern den Buchdruck mehr und mehr in dem Dienst geistiger Werte gestellt. Andererseits beweist die historische Gestalt des Petrus Barth ein übriges Mal, dass im Laufe der Jahrhunderte zwischen den Rumänen und Sachsen Siebenbürgens freundschaftliche und fruchtbare Beziehungen bestanden haben.

³⁰ Arh. St. Sib. Magistrat... 291/1792, S. 1—2, 1673/1792, 2720/1792.

³¹ Ibidem, 1965/1792 S. 4.

³² Ibidem, 1211/1792.

³³ Arh. St. Sib. Rechtsakten, DDK. 580 (Beilage 3).

³⁴ Arh. St. Sib. Standesamtmatrikelnsammlung, S 123, S. 34

³⁵ Arh. St. Sib. „Brukenthal“-Sammlung, N₁₋₄134.

CULTURA E BIBLIOTECHE IN EPIRO

GIORGIO PLUMIDIS
(Università di Ioannina)

L'Epìro rappresenta un territorio campione per lo studio della circolazione del libro e della formazione di biblioteche pubbliche. Tale fenomeno non è affatto accidentale, ma è dovuto a quelle ragioni geografiche e congiunture politiche che favorirono un fiorente commercio tra le sponde dello Jonio e il mondo italiano, specie veneziano. Questi rapporti a partire dal 1699 (trattato di Carlowitz, odierno Carlovci), quando Venezia ripiegò definitivamente su i suoi possedimenti nella Grecia occidentale, nelle isole ionie e nel mare Adriatico, vennero ulteriormente intensificati. Parallelamente l'ascesa degli imperi dell'Europa Centrale facilitò un flusso di vari commercianti ed artigiani dai Balcani verso il nord. Questi due fattori provocarono un sensibile aumento degli scambi, avendo ora come risultato la crescita economica e la trasformazione della realtà sociale nell'Eptaneso e in Epìro, assieme ai territori adiacenti.

Alla fine del sec. XVII arrivarono a Venezia i due commercianti Nicolò Glichi¹ e Nicolò Sarò², i quali installarono in città nel 1670 e nel 1680 rispettivamente le loro imprese tipografiche. Più tardi giunse a Venezia Demetrio Teodosio³, il quale fondò la propria tipografia nel 1755, mentre la produzione dei torchi greci della città andava aumentando in cifre assolute. Queste tre tipografie fecero le più alte tirature di libri di consumo popolare. I fenomeni non sono unilaterali. Allo stesso periodo risale l'istituzione sul suolo epìrota di scuole di livello superiore. Con i loro legati⁴ ricchi epìrota, stabiliti a Venezia, sovvenzionarono scuole a Jannina e questo denaro diede la possibilità a uomini di cultura diversa e rinnovatrice di impartire il loro insegnamento: Partenios Katziulis, Balanos Vassilopoulos, Giorgio Sugduris, Metodios Antrakitis, Bessarione Makris e Eugenio Vulgaris. Ma non è soltanto l'influsso veneziano che si registra in Epìro. Il cambiamento avvenuto nell'Europa Centrale, nella quale si moltiplicarono le colonie greche, e soprattutto l'infittirsi delle relazioni tra il mondo ellenico ed i principati di Moldavia e di Valacchia, portarono in Epìro un grande flusso di ricchezza ed aprirono gli orizzonti culturali della regione verso centri stranieri e richiami rinnovatori. In

¹ G. Veloudis, *Das griechische Druck- und Verlagshaus „Ghikis“ in Venedig (1670–1854)*, Wiesbaden 1974.

² G. Plumidis, *Tre tipografie di libri greci: Salicata, Sarò e Bartoli*, „Ateneo Veneto“, 9 (1971), 245–251.

³ G. Plumidis, *Το βενετικόν τυπογραφείον τοῦ Δημητρίου καὶ τοῦ Πάνου Θεοδοσίου (1755–1824)*, Atene, 1969.

⁴ G. Plumidis, *Σχολεῖα στὴν Ἑλλάδα συντηρούμενα ἀπὸ κληροδοτήματα Ἑλλήνων τῆς Βενετίας (1603–1797)*, „Thesaurismata“, 9 (1972), 2^o 6–219.

questi termini si potrebbe parlare di una posizione distinta dell'Epìro nel vasto campo della cultura greca del tempo.

Le biblioteche tanto private quanto pubbliche sono tra le prove le più valide ed eloquenti dello stato culturale di una società e delle scelte in cui essa ambisce, specie in una terra nella quale il libro per motivi economici era un vero strumento e non poteva risultare un oggetto di mostra; come oggi in una società di consumo. Purtroppo non sono molte le raccolte di libri pervenutesi sino ad oggi, sia in loco che in condizione di relativa integrità. Nonostante le difficoltà, attraverso le testimonianze e il materiale in mano, sia pure mutilo, si è ora in grado di ricostruire i nuclei di biblioteche formate nel periodo prima del 1821/1830. La maggior parte delle raccolte appartengono a monasteri e chiese, dato che non deve sorprendere, se si considera il ruolo svolto allora da queste istituzioni. Una vera scoperta invece appaiono le biblioteche laiche, se si può permettere il termine, le quali si formarono accanto alle scuole e ai comuni, delle quali possiamo oggi ricostruire il fondo principale, grazie al materiale conservato in loco. Nel corso degli ultimi anni sono state compiute delle ricerche ed ora possediamo i cataloghi dei centri epiroti: Delvinaki, Jannina, Tsepelovon e Vissani. La presenza di questi centri, che oggi vengono classificati come minori, è facilmente interpretata nella dinamica dell'economia precapitalistica. D'altra parte l'organizzazione sociale legava le persone in modo solido tanto con il paese quanto con la famiglia. Questi legami creavano un rapporto continuo e stretto tra i membri della società paesana e ciò spiega il flusso di grosse somme di denaro e di donazioni da parte degli emigrati.

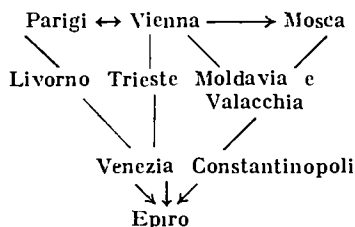
La distinzione culturale dell'Epìro è basata sulle strette relazioni col mondo veneziano e colle regioni danubiane⁵ e sulla disponibilità di valuta pregiata, come si direbbe oggi. Si tratta di una regione privilegiata rispetto alle altre, perchè in essa si registra una influenza culturale svariata, sorretta da ampi mezzi finanziari. Le notizie sulle scuole epirote provengono dagli scritti dei letterati e da fonti archivistiche. Al contrario scarsi sono i dati sulla formazione delle biblioteche e l'unica via sicura è la ricerca sul posto degli stessi libri. L'indagine condotta in alcuni centri procurò elementi tali da poter arrivare ad affermazioni provate. Nel 1806 a Mosca l'epirota Zois Kaplanis per suo testamento predisponendo la destinazione di una somma di denaro alla scuola da egli fondata per l'acquisto „di libri di ogni genere da Vienna e da Parigi”, sotto la vigilanza dello stesso Coray. Detti libri dovevano essere deposti in un edificio di pietra bene assicurato. Già prima il Kaplanis aveva affidato ad Atanasio Psalidas⁶, maestro a Jannina dal 1796, la direzione della propria scuola. Come rivela la corrispondenza personale, il Kaplanis chiese l'acquisto delle opere che aveva curato Antimos Gazis a Vienna, mentre nel 1803 lo stesso Kaplanis scriveva direttamente a Coray, mandandogli 6.181 lire, per l'invio di libri. Tra le opere spedite a Jannina

⁵ La presenza degli epiroti in Moldavia e in Valacchia è ben illustrata nel lavoro di A. Camariano-Gioran, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*, Thessaloniki, 1974.

⁶ Su Z. Kaplanis esiste il lavoro monografico di Stefanos Bettis, *Ζώης Καπλάνης και Καπλάνειος Σχολή*, Jannina, 1977.

figurano l'Histoire Naturelle di Buffon, l'Encyclopédie méthodique dell'editore Pancoucke, le opere di botanica di Lamarck, le opere di Tucidide, nell'edizione curata da Neofito Ducas, ed i volumi di Loghios Hermès, al quale la scuola era abbonata. Lo zelo del Kaplanis, assecondato dai Zosimades, altri contemporanei donatori epiroti, fece portare a Jannina più di 1.500 volumi. Ancora, al capoluogo dell'Epìro vennero collocate le raccolte librerie di Gregorio Paliouritis e di Atanasio Psalidas. Vie parallele sono state percorse anche nella formazione delle biblioteche degli altri centri epiroti. Tre annotazioni manoscritte sui libri della biblioteca di Delvinaki sono chiare in questo senso: 1) Sul primo foglio della Fisica di Aristotele, edita a Francoforte nel 1584, è riportata la frase: „Questo libro è donato al Mousotrofeion dall'onestissimo signor Constantino Costacou, figlio di Nicola, primo maggio 1812”. 2) Sulla Logica di Aristotele, edita a Venezia nel 1729, è scritto: „E donata alla scuola di Delvinaki dal paesano Demetrio Sioula, II giugno 1812”. 3) Su un esemplare di geometria, edita a Venezia nel 1787, si legge: „Il presente è donato alla scuola di Delvinaki, D. K. Oeconomidis”⁷. A Delvinaki le scuole erano mantenute dai lasciti di Giovanni Palaiovi Mermighi, residente a Mosca, di Giovanni Delari, da Mosca, e di diversi mercanti installati in Bessarabia. Dalla Russia ugualmente provenivano le sovvenzioni che permettevano il funzionamento delle scuole a Vissani e del suo retroterra. I numerosi isnâf degli epiroti a Costantinopoli inviavano regolarmente i propri contributi, come p.e. ai comuni di Schoriades, di Dolò e di Chlomò. Un fondo depositato in Russia fruttava nel periodo 1779—1826 trenta rubli all'anno soltanto per il monastero di Avel presso Vissani⁸. Infine, l'attenzione data al buon funzionamento delle scuole si fa presente nella scelta dei migliori maestri, ai quali non è risparmiata ogni facilità e il decoroso stipendio. Nel 1828 a Vissani il maestro di primo grado percepiva 550 grossi annui e il suo assistente 250 grossi⁹.

Le linee direttrici per cui procedevano i contatti dell'Epìro col mondo esterno nell'età dei Lumi possono rappresentarsi col grafico seguente:



⁷ Ap. Papaioannou, 'Ελληνικά παλαιότυπα και ένθυμήσεις τών βιβλιοθηκών Δελβινακίου. „Μέλισσα τών βιβλίων” 2(1975—1976), 70—71.

⁸ Sp. Stoupis, Πρωγωνησιακά και Βησσανιώτικα, vol. I, Patrasso, 1962, p. 178.

⁹ Sp. Stoupis, *op. cit.*, p. 194. Lo stipendio di un maestro della regione di Larissa non superava i 200 grossi, V. Konti, 'Ο κώδικας τής έκκλησίας του 'Αγίου 'Αχιλλείου', 'Ερα-
 νιστής', 14(1977), p. 201.

In esso si vede la varietà delle influenze che si esercitavano sul suolo epirota e si delinea il carattere di cultura che in esso va ricercata. Il rinnovamento dell'insegnamento in Epiro venne fondato sul cambiamento di rota e l'appuntarsi dell'asse culturale sull'Europa Centrale. Fino quasi alla fine del sec. XVIII era il mondo veneziano che teneva l'esclusività, grazie anche alla fiorente colonia epirota che lavorava a Venezia. Nonostante le strette relazioni con Venezia, i mercanti epirota approfittarono senza indugi delle occasioni offerte nell'impero degli Asburgici ed aprirono la loro terra alla influenza dei principati della Moldavia e della Valacchia, nonché del mondo germanico e francese. Da allora entrarono in Epiro nuovi libri stampati a Vienna ed a Parigi e il libro tradizionale scolastico-religioso venne sostituito dal manuale riscritto sui modelli del nuovo corso della scienza. La presenza di maestri qualificati, di persone pronte a supplire ai bisogni materiali delle scuole e di un traffico commerciale che assicurava le comunicazioni col mondo esterno sono i fondamenti su cui vennero formate le biblioteche in Epiro.

Verso la fine del '700 l'acquisto di libri s'intensifica e ne dà testimonianza il numero dei libri che si sono salvati ed appartengono proprio al periodo dopo il 1780 fino al 1820. La tavola I¹⁰ ci fa presente lo

Tavola I

Anno	Delvinaiki	Jannina	Tsepelovon	Vissani	Zagori	Zitsa	Kozani	Olimpiotissa	Totale
1700	2	1	—	—	9	4	213	205	434
1701—1720	—	1	1	—	—	—	31	49	85
1721—1740	1	1	—	1	6	6	26	80	121
1741—1760	—	1	2	1	4	2	77	65	152
1761—1780	1	6	3	6	9	2	139	78	244
1781—1800	5	20	8	5	15	1	154	55	263
1801—1810	4	42	21	9	4	2	123	28	233
1811—1820	6	33	26	8	12	—	114	24	223
1821—1830	—	10	9	3	2	—	63	3	90
Totale	19	115	70	33	61	17	943	587	1845

¹⁰ Per le chiese ed i monasteri di Zagori e di Zitsa e le biblioteche di Tsepelovon e di Vissani utilizziamo i lavori di Ap. Papaioannou, 'Ελληνικά παλαιότυπα σέ βιβλιοθήκες τής περιοχής Ζαγορίου Ίωαννίνων 1615—1863, 'Ηπειρωτικά Χρονικά 22(1980) 133—150 — *Idem*, 'Ελληνικά παλαιότυπα στις μονές Προφήτη Ήλία και Πατέρων Ζίτσας, „Ο Έραμιστής” 14(1977), 209—216 — *Idem*, Παλαιότυπα Κοινοτικής βιβλιοθήκης Βήσσανης Πιργωνίου, Jannina, 1979. Per la biblioteca della scuola Zosimea di Jannina si veda M. Kordossis, 'Ελληνικά παλαιότυπα σέ βιβλιοθήκες τής πόλεως τών Ίωαννίνων, Δωδώνη 5(1976), 160—163 — Per il monastero di Olimpiotissa il catalogo di Achille Lazarou, Κατάλογος έντύπων βιβλιοθήκης Όλυμπωτίσσης, Ατене 1961 — Per la biblioteca comunale di Kozani, il lavoro di N. Delialis, Κατάλογος έντύπων Δημοτικής Βιβλιοθήκης Κοζάνης, Sulmona, 1918.

sforzo impiegato dalle classi agiate per sostenere sia le tipografie greche che il difondere, per mezzo abbonamenti e delle compere, sempre di un maggiore numero di copie. Le biblioteche che appartengono a scuole registrano, come si vede sulla tavola I, pochi esemplari fino alla metà del '700, mentre per i monasteri si annovera il contrario. Infatti, dal momento che la scuola si sgancia dall'ambiente ecclesiastico, si vede aumentare il numero dei libri che vanno ad arricchire le biblioteche comunali. Si tratta di un cambiamento tanto quantitativo quanto qualitativo, fenomeni che devono essere associati. Le scuole tradizionali (-ecclesiastiche) lasciano il campo alle scuole pubbliche e il libro religioso dà il posto al manuale moderno. Come si constata sulla tavola II siamo

Tavola II
(Anni 1761—1830)

Categoria	Delvinaki	Jannina	Tsepelovon	Vis-sani	Zagori	Zitsa	Kozani	Olimpiotissa	Totale
Religione	5	23	19	11	42	5	165	95	365
Filologia-Grammatica	9	50	21	12	—	—	273	57	422
Filosofia	—	12	4	2	—	—	23	7	48
Storia	—	9	9	2	—	—	45	6	71
Geografia	—	5	6	—	—	—	17	3	31
Matematica	—	7	2	2	—	—	24	7	42
Medicina	—	—	2	—	—	—	10	3	15
Fisica-Chimica	—	4	1	—	—	—	10	2	17
Diritto	—	—	1	1	—	—	5	—	7
Pedagogia	1	1	2	1	—	—	21	8	34
Totale	15	111	67	31	42	5	593	188	1052

di fronte ad un salto nella qualità. Nelle chiese e nei monasteri di Zagori, di Zitsa e di Olimpiotissa i libri di religione prevalgono sulle altre categorie. Questo orientamento si fa chiaro osservando anche la tavola IV, ove la città di Venezia¹¹, centro del libro tradizionale, occupa il primo posto nelle sunnominate biblioteche. Ugualmente coll'aiuto della tavola III si può capire la diversità che caratterizza le nuove biblioteche, nelle quali l'italiano cede di fronte alle lingue del nuovo corso, il francese e il tedesco¹².

¹¹ Quando si tratta di commissionare libri tradizionali, si rivolge a Venezia, T. Tsirpanlis *Μαρτυρίες για το εμπόριο του ελληνικού βιβλίου* (1780, 1783), "Δωδώνη", 10(1981), 139-165.

¹² Vedi anche le conclusioni di K. Dimaras, *Νεοελληνικός Διαφωτισμός*, Atene, 1977, specialmente alle pp. 138-144, 28-288.

Tavola III
(Anni 1761—1830)

Lingua	Delvinaki	Jannina	Tsepelovon	Vissani	Zagori	Zitsa	Kozani	Olimpio-tissa	Totale
Francese	—	6	3	3	—	—	37	9	58
Italiano	—	1	2	1	—	—	12	4	20
Tedesco	—	9	2	—	—	—	18	3	32
Inglese	—	3	—	—	—	—	4	1	8
Russo	—	—	—	—	—	—	2	—	2
Arabo	—	—	—	—	—	—	1	—	1
Romeno	—	—	—	—	—	—	1	—	1
Totale	—	19	7	4	—	—	75	17	122

Tavola IV
(Anni 1761—1830)

Città	Delvinaki	Jannina	Tsepelovon	Vissani	Zagori	Zitsa	Kozani	Olimpio-tissa	Totale
Vienna	3	50	15	9	—	—	188	38	303
Venezia	10	21	23	16	39	4	169	89	371
Lipsia	—	9	4	—	—	—	41	20	74
Budapest	—	4	2	—	—	—	22	1	29
Parigi	—	13	10	3	—	—	11	1	38
Mosca	1	6	4	2	—	1	13	1	28
C/coli	—	1	1	—	1	—	8	11	22
Bucarest	—	—	—	—	—	—	8	2	10
Trieste	—	—	1	—	—	—	6	—	7
Pietroburgo	1	4	2	—	—	—	4	—	11
Totale	15	108	62	30	40	5	470	163	893

Le constatazioni sopraelencate valgono per tutte le regioni in cui si annovera il cambiamento illuminista. Le lotte ideologiche e le vie che nel tempo vennero percorse sono state bene illustrate nei consistenti lavori del Dimaras, le conclusioni del quale comprovano i dati forniti dai cataloghi delle biblioteche. Quello che veramente viene a galla dal confronto tra le varie regioni è che l'Epiro si distingue per due motivi: a) Per il carattere universale che investe in essa il fenomeno illuminista, e b) Per la qualità che caratterizza i movimenti culturali. Nelle altre

regioni non è presente la catena di centri di particolare vita culturale, né si riscontra l'alternarsi di maestri di alto livello. Dall'Epiro prosegue la propria strada il *Vulgaris* ed in questa terra si concentreranno i primi maggiori sforzi dei donatori e dei letterati illuminati. Le biblioteche incontrate a Kozani e a Lavra¹³ non sono il frutto di un impegno da parte del comune, ma piuttosto il risultato della riunione di raccolte personali, che più tardi costituiranno un complesso. A parte però le differenze sottolineate e in base agli elementi forniti dall'Epiro, corroborati pure da quelli di altre regioni, si può giungere alle seguenti proposizioni: 1) I nuclei dei libri sono formati secondo i criteri dei donatori, in collaborazione ai maestri, sostenuti da una parte del pubblico locale, cosicchè 2) La biblioteca comunale, almeno in Epiro, riflette le tensioni culturali del posto¹⁴. 3) Le vie principali del rifornimento partono da Valacchia e Moldavia. 4) Il libro passa dal controllo-proprietà del vescovo (-principe) alla scuola (-monastero), al mecenate (-donatore), per arrivare infine al comune, come bene pubblico. Questo cammino non fu esente di polemiche e di pesanti conseguenze per la libera circolazione del libro, ma dimostra nello stesso tempo l'urto provocato dalla sfida lanciata dal mondo esterno illuminista-europeo al mondo sud-est europeo.

¹³ Per la biblioteca di Lavra (Peloponneso) L. Dronlia, 'Ο Λαυριώτης μοναχός Κύριλλος ἀπὸ τὴν Πάτρα καὶ ἡ βιβλιοθήκη του, "Ο Ἑρανιστής" II (1974), 456-503 - K. Lappas, 'Ο Καλαβρυτινός δάσκαλος Γρηγόριος Ἰωαννίδης καὶ ἡ βιβλιοθήκη του, „Μνήμων" 5(1975), 157-200. Lo stesso si nota per la biblioteca del monastero di Tartana (Grecia Centrale), P. Vassiliou, Τὸ μοναστήρι τῆς Ταρτάνας Εὐρυτανίας, Atene, 1978.

¹⁴ Si deve distinguere tra biblioteche formate all'estero e portate al paese molti anni dopo (come p.e. le raccolte di Lavra) e quelle costituite, sia pure per via delle donazioni, contemporaneamente all'edizione dei libri, cioè aggiornate di continuo, come succedeva in Epiro. Queste ultime hanno una reale funzione culturale.

UNE LISTE DE LIVRES INTERDITS EN TRANSYLVANIE (SECONDE MOITIÉ DU XVIII^e SIÈCLE)

IACOB MÂRZA

Les recherches récentes sur la pensée des représentants de l'École transylvaine ont mis en lumière leurs rapports avec le gallicanisme, le jansénisme, la réforme catholique, les idées du droit naturel et, en général, avec les Lumières. L'information que les intellectuels de Transylvanie ont accumulée au long des années d'études à Rome et à Vienne, a été complétée dans les bibliothèques transylvaines ; c'est ce qui a incité les historiens du livre de regarder de plus près les catalogues de quelques bibliothèques où se trouvent des œuvres de Fleury, Febronius, Muratori, Wolff, Puffendorf, Heineccius, Diderot, Voltaire¹, etc. Mais faire l'histoire du livre suppose faire l'histoire de la censure.

On ne saurait ignorer les ouvrages des auteurs interdits par le pouvoir central politique, religieux et culturel de la province, d'autant plus que l'image de la complexité des préoccupations intellectuelles en Transylvanie du XVIII^e siècle resterait incomplète, tronquée et par conséquent insatisfaisante si l'on ne prendrait pas en considération ce que le pouvoir refusait d'accepter. Or, ce refus était organisé et le contrôle des livres était du ressort d'une commission spéciale.

L'activité de la *Commissio Regia Librorum Censoria*, qui remplissait ses fonctions auprès du gouvernement de Transylvanie avec le siège à Sibiu, était dirigée par un président (*praeses*), fonction remplie par l'évêque romano-catholique, et assurée par une équipe d'assesseurs (assessores)². Cette commission veillait sur la production éditoriale interne ainsi que sur le commerce qui introduisait des livres étrangers en Transylvanie.

¹ P. Teodor, *Echos jansénistes et gallicans dans la culture roumaine*, « Synthesis », IV, 1977, pp. 165–176 ; I. Mârza, *Enlightenment Books in Romanian Libraries in Transylvania from the middle of the 18th Century to the First Decades of the 19th* dans *Enlightenment and Romanian Society*. Edited by Pompilu Teodor, Cluj-Napoca. « Dacia », 1980, pp. 55–67 ; idem, *La circulation de l'œuvre de Voltaire en Transylvanie au XVIII^e siècle*, « Synthesis », V, 1978, pp. 119–162.

² Cf., par exemple : *Calendarium titulare et historicum Magni Principatus Transylvanicae* [...], Cibini, M. Hochmeister. 1780, p. 7. Pour la structure de la *Commissio Literaria et Librorum Censoria Aulica*, voir aussi : *Calendarium maius titulare* [...], Cibinii, M. Hochmeister, 1789, pp. 14–17.

Les livres censurés et désignés comme « dangereux » étaient retirés et inscrits dans la catégorie des « libri recensiti et prohibiti » ; les listes étaient imprimées sous la forme de catalogues. Mais, parfois, les listes restaient sous forme manuscrite. C'est le cas du *Catalogus (Index) librorum prohibitorum* que nous soumettons à l'attention de nos lecteurs. Il s'agit là d'un document qui doit être analysé dans le cadre de la politique culturelle impériale, qui encourageait la diffusion de la littérature didactique de l'époque, mais interdisait les thèses confessionnelles et politiques « non conformistes »³. Dans cet article nous ne faisons que signaler la liste manuscrite que nous avons découverte parmi les manuscrits de la Bibliothèque Batthyaneum d'Alba Iulia, et qui totalise 16 titres en 26 tomes⁴. Le plus ancien ouvrage est *Epistre de M/onsieur/ Pierre Martyr 1574. in 8^o* et le plus récent, *D/omini/ Anton Friedrics Büschings Vorbereitung, Frankfurt und Leipzig 1770. in 8^o*. Les tomes ont été censurés et prohibés par l'évêque catholique de Transylvanie, le président de la *Commissio Regia Librorum Censoria* et par deux assesseurs de cet organisme politique : le baron Bánffy et le conseiller Hutter, auxquels s'y joignit le comte Kornis⁵.

Parmi les livres lus et interdits par le président de la Commission impériale de censure, deux œuvres fondamentales de Montesquieu retiennent l'attention : les 3 tomes in 8^o de *L'Esprit des Loix* et les *Lettres Persanes* (sic !) dans l'édition de Cologne, 1721, in 8^o. Les idées véhiculées par ces deux œuvres, dont la première offrait de nombreuses suggestions aux intellectuels qui envisageaient tout comme Montesquieu la transformation du système de gouvernement, tandis que la deuxième était un pamphlet mordant dénonçant l'état politique et social de la France au début du XVIII^e siècle, venaient à l'encontre de la doctrine officielle promue par les gouvernants de Transylvanie.

L'évêque catholique de la province n'admettait non plus les postulats de l'œuvre de l'ancien ministre de l'église Wallonne d'Utrecht, Elie Saurin (1639—1703), *Réflexions sur les Droits de Conscience*, in 8^o, 1697, quoique l'ouvrage, conçu dans l'esprit de la théologie protestante, renfermait des critiques évidentes à l'adresse du système philosophique de Bayle. Dans la même situation se trouvait aussi Louis Elies Dupin (Du Pin), dont les opinions sur les conciles, les prêtres, l'autorité ecclésiastique sont bien connus ; les deux tomes in 8^o de *l'Histoire du Concile de Trente*,

³ Voir : O. Sasgehyi, *Zensur und Geistesfreiheit unter Joseph II. Beitrag zur Kulturgeschichte der habsburgischen Länder*, Budapest, Akad. Kiado, 1958, pp. 53—67, 88—100, 153—176 ; J. Marx, *Die österreichische Zensur im Vormärz*, München, R. Oldenbourg, 1959, pp. 68—73. Consulter aussi David Prodan, *Supplex Libellus Valachorum*, édition anglaise, 1978 ; București, Ed. științifică ; L. Protopopescu, *Contribuții la istoria învățămîntului din Transilvania 1774—1805* (Contributions à l'histoire de l'enseignement de Transylvanie 1774—1805), București, Ed. didactică și pedagogică, 1966, pp. 147—151.

⁴ Biblioteca Batthyaneum Alba Iulia. XI-272, f./22/r — /23/v.

⁵ A voir *Calendarium titulare et historicum Magni Principatus Transylvaniae [...]*, Cibinii, M. Hochmeister, 1780, p. 7.

édition de Bruxelles, mentionnés sur la liste, en sont des témoignages manifestes. C'est pour ces mêmes raisons que la commission gouvernementale refusait au public le contact avec les œuvres du philosophe anglais Thomas Hobbes (1588—1679) et celles de Voltaire (1694—1778). La preuve en est la mention des œuvres : *Elementa Philosophica de Cive*, tome imprimé à Amsterodami, en 1696, in 8^o et l'œuvre philosophique du roi de Prusse, Frédéric II, l'*Antimachiavel*, imprimé à Marseille en 1741, à laquelle Voltaire avait collaboré (aspect que les censeurs n'ignoraient pas, puisqu'ils le considèrent auteur de l'écrit) ⁶.

Le barron Bánffi, qui a joué un rôle important dans la *Commissio Regia Librorum Censoria* ⁷ a mis à l'index le tome *Vorbereitung*, imprimé à Frankfurt et Leipzig, en 1770, et signé par Anton Friedrich Büsching (1724—1767), le fondateur de la méthode statistique en géographie. Moins curieuse est la présence sur cette liste de l'ancien ministre de l'église française de Bâle ⁸, Pierre Roque avec son ouvrage *Le vrai Piétisme*, imprimé en 1731 à Basne. La décision d'interdire ce livre a été prise par le comte Kornis.

Les derniers 4 ouvrages de la liste ont été de la compétence du conseiller Hutter, appartiennent toujours à la littérature protestante, Johannes Cocceius (1603—1669), théologue hollandais qui se déclarait pour la libre interprétation de la Bible, s'opposant à toute autre autorité spirituelle et ignorant les décisions des synodes réformés ne pouvait être toléré par cette commission qui a mis sur la liste les deux tomes des *Opera Anecdota*, imprimés à Amsterodami, en 1707. S'y ajoutent *Oratio Philippica ad excitandos contra Galliam Britannas*, Amsterodami, 1709, in 8^o; *Epistre de M[onsieur] Pierre Mayrtr*, 1574, in 8^o; *Georgii Chladni Inventarium Templorum*, Gorlicii, 1678, in 12^o.

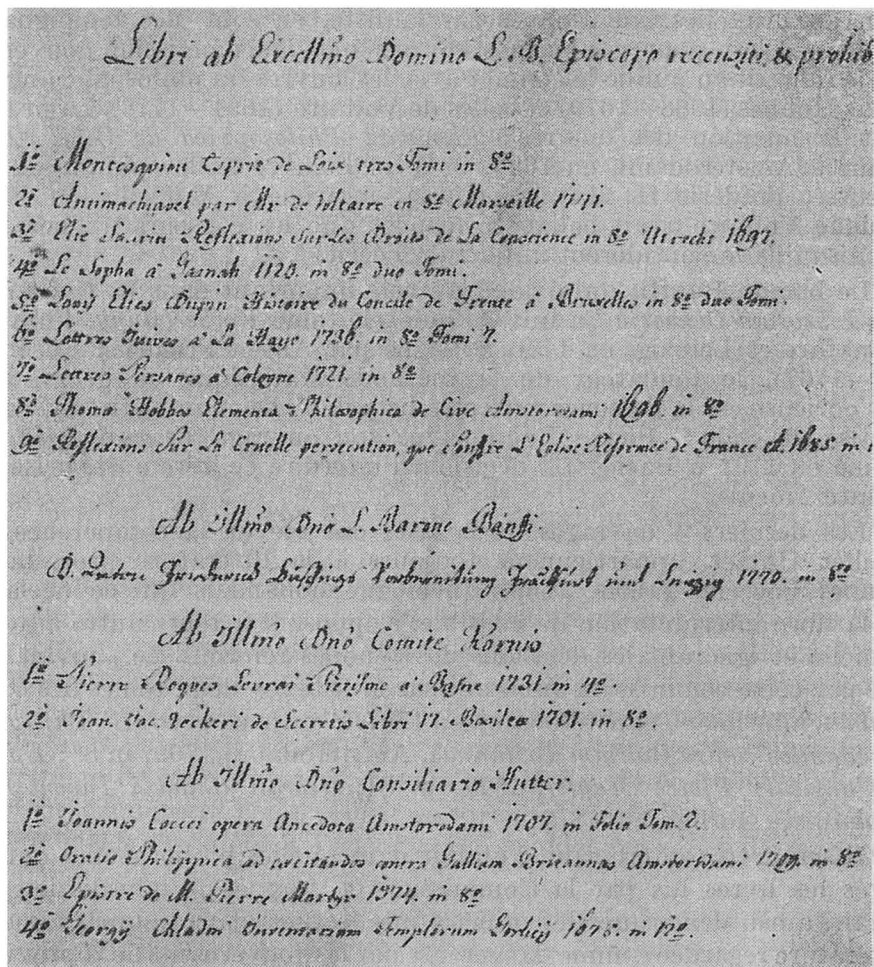
Il serait très intéressant d'établir dans quelles bibliothèques ont été trouvés les livres lus par la Commission et frappés d'interdiction; on pourrait, ainsi, démarquer les milieux intellectuels dans lesquels circulait la littérature regardée comme dangereuse par les gouvernants de la province. Il faudrait ensuite suivre, au 19^e siècle, la survivance de cette attitude de refus des œuvres qui soutenaient la cause de la pensée éclairée puisque, même au milieu du siècle passé, Rousseau était interdit aux élèves dans les écoles jésuites de Transylvanie. Mais l'activité de la commission met aussi en relief un intérêt réel pour cette pensée qui avait trouvé dans le livre un support privilégié et qui gagnait des adhérents aussi bien dans les cercles cultivés que parmi les paysans qui tiraient profit du progrès de la science et de la technique ⁹.

⁶ *[Cathalogus Librorum prohibitorum]*, f. [22]r.

⁷ *Ibidem*.

⁸ *Ibidem*.

⁹ Voir le beau volume : *Buch- und Verlagswesen im 18. und 19. Jahrhundert*. Redaktion Heinz Ischreyt, Berlin, Verlag Ulrich Camen, 1977 et pour le contexte culturel sud-est européen le livre de Alexandru Duțu, *European Intellectual Movements and Modernization of Romanian Culture*, Ed. Academiei, 1981.



ANNEXE

Cathalogus librorum prohibitorum

Libri ab Excellmo Domino L. B. Episcopo recensiti, et prohibiti

- 1^o Montesquieu Esprit de Loix tres Tomi in 8^o.
- 2^o Antumachiauel par Mr de Voltaire in 8^o Marseille 1741.
- 3^o Elie Saurin Réflexions sur les Droits de la Conscience in 8^o Utrecht 1697.
- 4^o La Sopha à Gaanah 1120 in 8^o duo Tomi.
- 5^o Louis Elies Dupin Histoire du Concile de Trente à Bruxelles in 8^o duo Tomi.
- 6^o Lettres Juives à La Haye 1736. in 8^o Tomi 7.
- 7^o Lettres Persanes à Cologne 1721. in 8^o.
- 8^o Thoma Hobbes Elementa Philosophica de Cive Amsterodami 1696. in 8^o.
- 9^o Réflexions Sur la Cruelle persécution, que Souffre L'Eglise Reformée de France A: 1685.

in 12^o.

Ab Illmo Dno L. Barone Bánffi

D. Anton Friedrichs Buschings Vorbereitung Franckfurt und Leipzig 1770. in 8^o.

Ab Illmo Dno Comite Kornis

1^o Pierre Roques Le vrai Pietisme à Basne 1731. in 4^o.

2^o Ioan. Iac. Veckeri de Secretis Libro 17. Basileae 1701. in 8^o.

Ab Illmo Dno Consiliario Hutter

1^o Ioannis Coccei opera Anecdota Amsterodami 1707. in Folio Tom. 2.

2^o Oratio Philippica ad excitandos contra Galliam Britannas Amsterodami 1709. in 8^o.

3^o Epistre de M. Pierre Martyr 1574. in 8^o.

4^o Georgii Chladni Inventarium Templorum Gorlicii 1678. in 12^o.

*F. /XXII/v. „Cathalogus Librorum prohibitorum”.
Biblioteca Bathyaneum Alba Iulia, XI-272, f. /XXI/r – /XXIII/v.*

UN PRÉCEPTEUR BRESSAN DANS LES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES: JEAN-LOUIS CARRA

LOUIS TRENARD
(Université de Lille)

Quand Dimitrie Cantemir, devenu un des conseillers intimes du tsar, est reçu à l'Académie de Berlin en 1714, la docte société attend de lui qu'il « fasse connaître une information digne de confiance sur la situation réelle et sur les frontières des principautés de Valachie et de Moldavie au sujet desquelles les géographes sont si divisés »¹.

Depuis la prise de Constantinople par les Turcs, les Européens se sont toujours préoccupés de la présence de l'Infidèle dans les Balkans et surtout dans les plaines danubiennes. Des sentiments contradictoires expliquent cet intérêt : le regret d'avoir perdu la vieille chrétienté orientale, doublement perdue par le schisme du XI^e siècle et par la soumission à l'Empire ottoman, la crainte angoissante d'une invasion des Turcs réputés cruels et impitoyables, mais aussi une sorte de mirage oriental, une séduction exercée par cet Orient mystérieux, un exotisme qui pénètre l'art, le décor de la vie, la littérature².

Depuis la victoire de la Croisade au Kahlenberg (1683), l'Europe réincorpore les territoires perdus ; les étapes sont jalonnées par la paix de Carlovitsi (aujourd'hui Karlovci, en Serbie), 1699, par le traité de Passarovitz (aujourd'hui Pozarevac), en 1718, signé après la victoire du prince Eugène à Belgrade. La prise de cette forteresse danubienne est célébrée comme une éclatante victoire chrétienne : l'Empereur occupe le Banat de Temesvar (Timișoara), une partie de la Serbie, la petite Valachie. C'est l'avancée extrême des Habsbourg sur la route qui mène à Constantinople.

La France essaie, durant les guerres de succession du XVIII^e siècle, d'utiliser la force militaire des Ottomans. Elle est représentée depuis 1725, en Turquie, par un diplomate fort bien en Cour, le marquis de Villeneuve. Un gentilhomme quelque peu aventurier, le comte de Bonneval joue le rôle de conseiller militaire du sultan. Mais le roi Très Chrétien et le cardinal Fleury ne peuvent négocier un traité formel d'alliance avec la Porte. Ils aident discrètement les Turcs quand la Russie tente d'atteindre le Danube : le feld-maréchal Münnich traverse le Dniestr, puis le Pruth, entre à Jassi, capitale de la Moldavie. Grâce aux bons offices de l'ambassadeur français,

¹ Virgil Căndea, *La diffusion de l'œuvre de Dimitrie Cantemir en Europe du Sud-Est et au Proche-Orient*, « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », 1972, 2, p. 346.

² Pierre Martino, *L'Orient dans la littérature française aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Hachette, 1906, 378 p.

au traité de Belgrade (1739), la frontière est stabilisée à la Save. Voltaire constate cette impuissance de l'Europe face au Croissant : « Mustapha Cuprogli... reprit une partie de la Hongrie et rétablit la réputation de l'Empire turc, mais depuis ce temps, les limites de cet empire ne passèrent jamais Belgrade ou Temesvar... Les célèbres batailles que le prince Eugène a données contre les Turcs ont fait voir qu'on pouvait les vaincre, mais non pas qu'on pût faire sur eux de nombreuses conquêtes »³.

La période qui suit voit se resserrer les relations franco-turques. En 1740, le sultan Mahmoud accepte de renouveler les Capitulations confirmant les privilèges reconnus à la France et à ses nationaux dans l'Empire, mais ce document demeure discret sur les intérêts chrétiens et sur le protectorat des Lieux saints. Ce sont les Russes qui, après la campagne du général Pierre Roumiantsov et le traité de Kütchuk-Kaïnardji (1774), obtiennent le droit de faire des représentations à la Sublime Porte, au sujet des églises chrétiennes. Aussitôt, d'autres puissances réclament le même privilège : l'Autriche se le fait accorder par Constantinople en 1774 et la France en 1775.

C'est dans ce contexte, cette même année, lors du renouveau d'intérêt pour ces provinces danubiennes qu'un jeune Bressan séjourna à Jassi.



Jean-Louis Carra est né en 1742 à Pont-de-Veyle (Ain). Son enfance est troublée : son père, commissaire aux droits seigneuriaux — comme Babeuf en Picardie —, meurt en 1750, laissant une veuve et six jeunes enfants dont trois survécurent. Elle se remaria avec le procureur de la petite ville mais disparut à son tour en 1758. Jean-Louis commence ses études au Collège des Jésuites de Mâcon ; dans la nuit du 7 ou 8 mars 1758, des marchandises, pour une valeur de près de 2 500 livres, sont dérobées chez une marchande de mode à Mâcon. Soupçonné d'avoir participé au vol, Jean-Louis qui vient d'avoir seize ans, est décrété de prise de corps. Sur le conseil de son tuteur, il se réfugie à Thoissey, dans la principauté de Dombes qui ne fut réunie à la Couronne qu'en 1762. Il en est cependant extradé et ramené à Mâcon entre « deux cavaliers de maréchaussée... à pied, enchaîné aux mains et attaché par une corde ». Interrogé à plusieurs reprises, il nie toute participation au vol ; l'affaire traîne et il est relâché après plus de deux ans passés en prison⁴.

Jean-Louis Carra quitte alors la France, voyage en Europe, séjourne notamment en Autriche, et en Prusse. En 1768, de passage à Pont-de-Veyle, il règle différentes affaires familiales ; sur l'acte de vente d'un vignoble, il déclare résider à Paris et être employé comme secrétaire par le marquis d'Argenson ; à cette date, il s'agit de Marc-Antoine de Paulmy d'Argenson qui avait été ambassadeur en Suisse, en Pologne, à Venise. Deux ans plus tard, sur la recommandation de son compatriote l'astronome Joseph le François de Lalande, Carra travaille à Yverdon pour le libraire, d'origine italienne, Fortunato Bartolomeo Felice, à une édition de l'*Encyclopédie* en quarante-huit volumes. A la suite d'une

³ Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, Paris, Garnier, 1963, éd. Pomeau, t.I, 769. Kóprülü, célèbre famille d'origine albanaise dont cinq membres furent, de 1656 à 1710, vizirs de l'Empire ottoman.

⁴ Charles Dufay, *Galerie civile de l'Ain*, Bourg, Martin-Bottier, 1883, p. 146—148.

dispute avec son employeur, il offre ses services à Voltaire qui le recommande à Jean-Baptiste Robinet, éditeur, à l'instigation de Panckoucke, des *Suppléments de l'Encyclopédie*, publiés à Bouillon. Celui-ci rencontre Carra à Paris et l'engage. Carra établit les contacts entre les libraires travaillant avec la Société Typographique de Bouillon. En 1771, par exemple, il se trouve chez Cramer à Genève pour relire les épreuves des *Suppléments* et rédiger certains articles de géographie, d'histoire et de droit naturel. L'année suivante, il rencontre Robinet à Paris et l'accompagne à Bouillon. Leurs rapports se détériorent rapidement ; Robinet lui reproche de copier ses articles sur ceux de l'*Encyclopédie d'Yverdon*⁵. La querelle s'envenime au point que Robinet et Pierre Rousseau déposent une plainte contre Carra qui riposte dans *Le faux philosophe démasqué ou mémoire du sieur Carra, collaborateur aux Suppléments de la grande Encyclopédie, contre le sieur Robinet* (Bouillon, aux dépens de la Société Typographique, 1772, in-12, 144 p.).

Carra quitte Bouillon et se remet à voyager, publie à La Haye, en 1772, *Odazir, roman philosophique* et à Londres, en 1773, *Le Système de la Raison ou le prophète philosophe*. Ces ouvrages montrent l'influence de la pensée des Lumières sur ce publiciste ; il est persuadé que les progrès de la Raison entraîneront une transformation de l'individu ; les hommes « plus éclairés, plus sensibles, plus justes » établiront une société nouvelle fondée sur « la liberté relative, la propriété raisonnable, l'égalité morale et la sûreté individuelle ». Ce « meilleur ordre des choses » ne peut naître que si on combat « les tyrans couronnés » et les « fanatiques titrés ». Dans cette lutte, le « vrai philosophe », celui qui dit « la vérité », doit jouer un rôle capital et d'abord doit revendiquer la liberté d'expression. « Partout où la presse n'est pas libre, le peuple est esclave et le chef tyran. Partout où l'on craint le génie de la raison et les arguments du vrai droit naturel, l'autorité est absurde et le gouvernement inique. . . Le premier droit de l'homme est celui d'être ; son second droit est celui de penser » (p. 244—245).

Carra s'exprime alors en journaliste. A. Bouillon, en 1772, il appartient avec les frères Castilhon, à l'équipe de Pierre Rousseau et il a vraisemblablement rédigé certains articles du *Journal encyclopédique*⁶.

Il vagabonde en Italie, en Grèce, en Turquie, en Ukraine pendant trois ans, recourant à des expédients plus ou moins licites pour vivre ; ses adversaires le lui reprocheront, en 1792, dans le *Spectateur et Modérateur* ; son compatriote bugiste Bacon-Tacon le dépeint au retour de sa « tournée philosophique, c'est-à-dire pédestre » en Europe dans un état pitoyable sans « plus d'écus que de cheveux »⁷. En 1775, à Saint-Pétersbourg, on lui offre d'entrer au service de Grégoire Ghika, hospodar de Moldavie, d'une famille d'origine albanaise. Depuis le traité de Kaïnardji, chacune des deux principautés a son prince particulier désigné par le sultan ; ils ne restent en place, l'un et l'autre, qu'aussi longtemps qu'ils conservent les bonnes grâces du maître. C'est dire qu'ils sont à la merci

⁵ Suzanne Tucoc-Chala, *Charles-Joseph Panckoucke et la librairie française, 1736—1793*, Paris, Touzot, 1977, p. 300—303.

⁶ Jean Sgard, *Dictionnaire des journalistes (1600—1789)*, Grenoble, 1976, p. 67—71.

⁷ P. Bacon-Tacon, *Réponse de M. Bacon, électeur du département de Paris, à une accusation de M. Carra faite au Club électoral*, s.l.n.d. (Paris 1792), p. 7—8.

de la moindre intrigue de palais. Aussi changent-ils assez souvent. Ce sont des « phanariotes », des Grecs qui se sont initiés aux affaires à Constantinople, en exerçant les fonctions de grand-drogman, c'est-à-dire d'interprète principal de la Sublime Porte. Ils ont vécu dans le quartier du Phanar où se trouve le siège du patriarche orthodoxe agréé par la Porte ; la langue grecque est aussi devenue une langue courante dans les deux principautés, du moins parmi les élites.

Carra reste un an à Jassy, s'occupant de « l'éducation des enfants du Prince de Moldavie et de sa correspondance française ». Revenu à Paris, à la mort de son maître, il devient, grâce, semble-t-il, à l'entremise de d'Alembert, secrétaire du cardinal de Rohan, l'évêque de Strasbourg qui allait se compromettre dans l'affaire du collier, « la préface de la Révolution » (Goethe)⁸. C'est à Son Altesse Sérénissime Mgr le Prince Louis de Rohan, que Carra dédie son *Histoire de la Moldavie et de la Valachie avec une dissertation sur l'état actuel de ces deux provinces* (Jassy, aux dépens de la Société Typographique de Deux-Ponts, 1777, in-8^o, 223 p.) L'ouvrage est réédité avec privilège du roi en 1778 à Paris par Saugrain et en 1781 à Neuchâtel (371 p.)

Dans la même voie, Carra publie, en 1777 également un *Essai particulier de politique dans lequel on propose un partage de la Turquie européenne* (Constantinople /Paris/, 1777, 8^o, 66 p.). Le *Journal encyclopédique* publie, en 1778, une notice sur Grégoire Ghika hospodar de Moldavie, « communiquée aux auteurs de ce journal par M. Carra » (VIII, pp. 129—135) et l'année suivante, il insère « avec quelque regret », parce que jugée « un peu trop crue à bien des égards », la réponse de Carra aux critiques formulées par Saul à son *Histoire de Moldavie et de Valachie* (1779, VII, p. 434—443).

★

L'ouvrage débute par un Discours préliminaire à la gloire de l'Europe des Lumières, de ces Lumières « qui vont éclairer les autres contrées du globe » : les sciences consolent l'homme, l'histoire, en l'instruisant du passé, lui découvre l'avenir. . . Or, constate notre voyageur, les nations étrangères demeurent peu connues : de l'Empire ottoman, on ne retient que des stéréotypes : l'orgueil du despote, l'insolence de la soldatesque, la paresse des Turcs, l'absurdité de leur religion. . . Nul ne se fait une gloire de parcourir, en observateur, la Hongrie, la Transylvanie.

Les Cours d'Europe entretiennent des ambassadeurs et des consuls, mais les relations restent insuffisantes : la France doit se faire connaître et, en retour, elle doit connaître les autres peuples. Il en résulte des moyens de réflexion, l'élaboration d'un code de morale universelle, élément de concorde entre les nations. Nos savants, nos politiques, nos ministres seront mieux informés. Le partage de la Pologne prouve l'insuffisante documentation de nos responsables ; ils ne croyaient pas aux prétentions des trois puissances sur les territoires polonais en dépit des mises en garde du prince Louis de Rohan, notre ambassadeur à Vienne.

Sans le secours de la philosophie et des sciences, le philosophe ne peut promettre des succès assurés ; sans la connaissance des mœurs d'une nation, les renseignements sur son armée sont inutiles. Les voyageurs

⁸*Dictionnaire de Biographie française*, Paris, Letouzey.

s'intéressent trop souvent aux futilités, à l'anecdotique. Lui-même, pendant l'espace d'une année, préparé par neuf années de pérégrinations en Europe, a essayé de saisir les mœurs des moldaves et des slovaques.

Son ouvrage comprend un aperçu des origines (p. 1—5), une « géographie ancienne » qui évoque la création des principautés (p. 6—34), une histoire de ces provinces depuis Mathias Corvin jusqu'à Mahomet IV (p. 35—60). Sont alors présentées les familles dominantes : Cantemir, Ghika, Ducas, Cantacuzène, Maurocordato, Brancovan ; c'est la partie principale du livre (p. 61—161). Ce récit historique, parfois confus, se complète d'un tableau sur l'état actuel des principautés roumaines : géographie moderne, économie, régime politique, anthropologie des Moldaves et des Valaques (p. 164—223) ⁹.

Carra s'intéresse à l'origine des toponymes, au nom des peuples... ; en revanche, il ne raconte pas la prise de Constantinople par Mahomet II. Toute différente est l'attitude de Voltaire. Dans l'*Essai sur les Mœurs*, Voltaire aborde l'histoire des provinces roumaines lorsqu'il évoque le conflit entre Grecs et Turcs à la fin du Moyen Age. Il s'appuie sur l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury continuée par le P. Fabre, sur l'*Histoire du schisme des Grecs* de Maimbourg (1682), sur l'*Histoire de l'Empire ottoman* de Démétrius Cantemir, prince de Moldavie, ouvrage composé « d'après les écrivains mahométans », traduit par Joncquières (1743). « J'avoue, écrit Voltaire, que Démétrius Cantemir a rapporté beaucoup de fables anciennes ; mais il ne peut s'être trompé sur les monuments modernes qu'il a vu de ses yeux et sur l'Académie où il a été élevé » ¹⁰. Il se réfère aussi à l'*Histoire de Constantinople, traduite sur les originaux grecs de M. Cousin* par Constantin Ducas, 1685, « qu'on croit de la race impériale et qui, dans son enfance, était dans la ville assiégée ».

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, Voltaire reste attentif aux épisodes militaires de la conquête de Constantinople et il estime que deux princes seulement en Europe étaient capables de résister à Mahomet II : l'Albanais Scanderbeg et le prince de Transylvanie Huniade « mais qui pouvait à peine se défendre ». Le récit du siège est emprunté à Cantemir et à Ducas, car « ces annales turques paraissent très vraies dans ce qu'elles disent de ce siège » (I, p. 820).

⁹ Nous respectons l'orthographe de Carra. Les chiffres qui suivent les citations correspondent à la pagination de la première édition.

L'histoire des principautés danubiennes a été critiquée par les lettrés roumains dès sa publication : Cesaire de Rinnic exprimait, en 1779, sa déception après la lecture du livre (cf. N. Iorga, *Contribuții la istoria literaturii române în veacul XVIII și XIX*, « Analele Academiei — Memoriile Secției Literare », S. II, t. XXVIII ; Alexandru Dușu, *Le renouvellement de la culture dans les pays roumains, 1770—1830*, « Annales historiques de la Révolution française », Paris, 1976, 225, p. 412—415). Des comptes rendus publiés par « Gazette universelle de littérature », « Le Courrier de l'Europe », « Journal de Paris » ont été reproduits, avec quatre mémoires adressés à Vergennes, dans l'article de V. Mihordea, *Contribuții la biografia lui Jean-Louis Carra*, « Revista istorică », 1939, 7—9, p. 229—242. Voir aussi Alexandru Ciorănescu, *Le serdar Gheorghe Saul et sa polémique avec J. L. Carra (1779)*, « Societas Academica Dacoromana. Acta historica », München, 1966, p. 35—71. Une évaluation de sa place parmi les secrétaires français des princes phanariotes, chez Pompiliu Eliade, *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie*, Paris, E. Leroux, 1898 (la version roumaine a paru en 1982 chez les Editions Univers). Une évaluation de son œuvre, chez Maria Holban, *Autour de l'Histoire de la Moldavie et de la Valachie de Carra*, « Revue historique du Sud-Est européen », 1944, p. 155—230 (N.R.)

¹⁰ Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, p. 822.

Voltaire présente la domination turque sous un jour favorable : la tolérance existe, les Chrétiens gardent leurs églises et élisent leur patriarche, la culture grecque est maintenue, les sultans s'efforcent de modérer les rivalités entre les églises chrétiennes d'Orient et d'Occident. Le patriarche de Ferney donne une image plus nuancée que celle de Carra du gouvernement ottoman qui rassemble une trentaine de peuples n'ayant ni la même langue, ni la même religion, ni les mêmes mœurs.

Le récit de Jean-Louis Carra est beaucoup plus confus en ce qui concerne le XV^e siècle ; il semble même confondre Vlad l'Empaleur prince régnant de Valachie avec un tyran envoyé par Mahomet II et qui fit empaler 6 000 Valaques. Ni Jean le Brave, en Moldavie, ni Michel le Brave en Valachie n'apparaissent. En revanche, un long passage est consacré aux Cosaques et à leur soulèvement : leur chef Hetman épouse Roxane, fille du prince de Moldavie ; le chef de la révolte de 1648, Georges Kiemielniski (Khmielnitsky) décide de se faire moine, erre dans les campagnes de l'Ukraine, puis finit dans les prisons de Constantinople. . . . Cara qui prétend suivre les Annales turques, revient à Soliman III et termine ce chapitre par la déclaration de guerre aux Polonais par Mahomet IV en 1670 (p. 60). La grande révolte anti-ottomane déclenchée par le prince roumain Michel le Brave à la fin du XVI^e siècle et qui eut un très large écho en Europe auprès de la Sainte Ligue est passée sous silence ; la question cosaque n'est pas comprise.

Ce n'est pas le cas pour Voltaire. Lorsqu'il raconte les guerres d'Italie au temps de Charles VIII, Voltaire s'inspire encore des annales du prince Demetrius Cantemir. Il rapporte que le pape Alexandre VI fit appel au sultan Bajazet II pour chasser les Français du royaume de Naples : « Le prix de l'union du sultan et du pontife était un de ces meurtres atroces dont on commence à sentir quelque horreur aujourd'hui dans le sérail même de Constantinople » (II, p. 79). Il s'agit de l'exécution de Zizim, frère de Bajazet, captif retenu à Rome. « Le prince Demetrius Cantemir dit que, selon les annales turques, le barbier de Zizim lui coupa la gorge et que ce barbier là fut grand vizir pour récompense, ce qui paraît douteux à Voltaire, « les contemporains en auraient parlé. Le prince Cantemir et ceux qui accusent Alexandre VI peuvent se tromper également ». On impute tous les crimes à ce pontife qui suscita beaucoup de haine.

La Hongrie avec Jean Hunyade, la Croatie, la Bohême, la Pologne préoccupent plus Voltaire que les provinces de Moldavie et de Valachie. Cette histoire universelle demeure centrée sur l'Europe occidentale et sur l'histoire événementielle, en dépit des efforts de cet historien novateur. Il réserve néanmoins un chapitre à l'Empire ottoman en XVI^e siècle (II, p. 413—420) et un autre pour le siècle suivant (II, p. 753—764). Il résume sa thèse par ces phrases : « Ce qui se passe après la mort d'Achmet nous prouve bien que le gouvernement turc n'était pas cette monarchie absolue que nos historiens nous ont représentée, comme la loi du despotisme établie sans contradiction. L'Empire était souvent, comme le dit le comte Marsigli, une démocratie militaire » (II, p. 753). Un chapitre de *l'Essai sur les Mœurs* retrace la progression des Turcs jusqu'à Vienne en 1683 et analyse encore une fois, en s'inspirant de *l'Histoire de l'Empire*

ottoman de Cantemir, les institutions politiques et les mœurs des Turcs jusqu'à Mahomet IV (II, p. 765—770). Aucune mention n'est relative aux provinces roumaines de façon précise.

★

L'histoire proprement dite de la Moldavie et de la Valachie, se termine chez Carra à la bataille de Bender. Commence alors la dissertation sur l'état actuel de ces principautés qui comprend plusieurs ensembles : un aperçu géographique, une anthropologie, un tableau de l'économie, des réflexions politiques.

De même que l'histoire, conçue par Jean-Louis Carra est encore très traditionaliste, proche des annales, de la biographie, de l'héroïsation des personnages, la géographie est une nomenclature de frontières, de rivières, de villes. « Cette partie de l'Europe est presque inconnue », avoue-t-il (p. 165).

En réalité, l'Europe continue à s'amuser des « turqueries » et le public s'arrache les ouvrages de Lady Montagu ou de Milady Craven où s'étalent de frivoles histoires de harem¹¹. Mais, pour les philosophes, l'Empire ottoman est l'exemple du despotisme asiatique et les trois secteurs qui retiennent l'attention des voyageurs sont, avant tout, Constantinople, l'archipel grec, la Mésopotamie. Certes, des officiers traversent les principautés roumaines, le diplomate Hauterive, hôte de l'ambassadeur Choiseul-Gouffier, devient secrétaire d'un hospodar de Moldavie, mais leur correspondance ou leur journal demeureront longtemps inédits¹².

Curieusement, le climat est comparé à celui de la Bourgogne ou de la Champagne. « L'air n'a point cette élasticité, ni ce ressort qui caractérisent nos climats occidentaux » (p. 167). On reconnaît là, la théorie chère à Buffon et à Montesquieu selon laquelle les climats modèlent les races et les caractères, provoquent les maladies. Carra souligne la présence dangereuse des forêts, des marais, des eaux stagnantes, d'une humidité génératrice d'épidémies. Vraisemblablement, il songe à la Dombes et à la campagne menée contre les étangs au XVIII^e siècle.

Sans aucune carte, sans aucune coupe géologique, il décrit les sols, les coteaux couverts de charmilles, de mûriers, de vignes sauvages, les plaines émaillées de mille fleurs, surtout de boutons d'or. « Ce mélange de richesses, cet air de nature sauvage inspirent le regret de voir ce beau pays entre les mains des Turcs... J'ai vu, confesse-t-il, presque toutes les contrées de l'Europe ; en vérité, je n'en connais aucune où la distribution des plaines, des collines et des montagnes soit aussi admirable pour l'agriculture et la perspective qu'en Moldavie et en Valachie. La nature est plus grande et plus majestueuse en Suisse, mais ici, elle est plus douce et plus jolie » (p. 170). Il apprécie surtout les bords du Pruth, l'affluent du Danube, garnis de grands arbres, les bois remplis de fraises, de violettes, de noisetiers, les clairières où habitent les Tziganes, espèce de Bohémiens errants, les rivières qui roulent des paillettes d'or.

¹¹ *Lettres de Milady Worthley Montaiqu*, Londres, 1763 — *Milady Craven, Voyage en Crimée et à Constantinople en 1788*, Paris, 1789.

¹² *Le journal de voyage du comte d'Hauterive en Moldavie* a été publié en 1877 dans la « *Revue de Géographie* », p. 120—131, 274—287.

Un compatriote de Carra, Joseph Gabriel Monnier, né à Bourg-en-Bresse, en 1745, a eu l'occasion, en qualité d'officier, d'accomplir une mission à Constantinople en 1784. Il visite la Valachie et séjourne à Bucarest. « Cette ville, non enceinte, contient 50 000 habitants, 360 églises grecques, une catholique et une luthérienne. Elle est la résidence du prince régnant Mavroïeni (Nicolas Mavrogheni) ci-devant dragoman du capitán pacha, des douze boyards et d'une infinité d'autres petits, d'un archevêque grec, d'un évêque catholique dont le diocèse est la Bulgarie, de deux consuls, l'un de Russie, l'autre d'Allemagne ». Sur la capitale, il ne consigne que de brèves observations : « les rues sont belles, larges et pavées d'arbres équarris jointifs et posés en travers. Les maisons sont grandes, belles et bâties en pierre et toutes séparées par des jardins ou enclos »¹³.

Carra est plus explicite. Lui aussi remarque l'absence de murailles qui, en Europe, au XVIII^e siècle encore, délimitent l'agglomération. Les maisons sont en éclavignonnages (clayonnages) plaquées de terre glaise et de fientes de vache amalgamées ; elles sont plâtrées en dedans et recouvertes de terre grisâtre au dehors. Les maisons des boyards, surtout à Jassi et à Bucarest, sont bâties en pierre et presque toutes en forme de croix, avec un seul étage, traversé d'une large galerie. A chaque angle, vit le Seigneur et sa famille.

Les ameublements consistent en entablements de planches, couverts de matelas de laine ou de paille, doublés de drap ou de toile peinte, environnés de coussins. Dans quelques demeures, des chaises et des tables de bois constituent un luxe réservé aux étrangers. Les Moldaves, les Valaques, les Grecs s'accroupissent tout le jour, les jambes croisées sur leur sofa. Ils mangent autour d'une table ronde (p. 174).

Les mets sont mal apprêtés, nageant dans le beurre et la graisse de mouton ; ils sont souvent sucrés, toujours fort épicés. Les Turcs ne mangent presque jamais de rôti, excepté du gibier toujours desséché. Après le repas, ils fument la pipe et ils s'endorment. Les jours de fête, ils s'enivrent, ils s'embrassent et ils dansent. Carra décrit les danseurs avec leurs culottes rouges pendantes, les dames couvertes d'une pelisse, balançant bras et jambes nonchalamment. La musique, monotone, est exécutée par des Tziganes sur le violon, la guitare allemande, le sifflet à huit embouchures.

Le paysan est vêtu d'une jaquette en grosse bure grisâtre, les bourgeois et les seigneurs portent des espèces de caftans fort larges, de grandes culottes, des bottines rouges, des bonnets cylindriques garnis de peau de mouton d'Astrakhan. Carra, en écrivain éclairé, n'ignore pas la relativité des usages ; néanmoins, il s'amuse de ces Grecs chevauchant fièrement, de ces princes qui se réservent le droit de porter un bonnet blanc, qui font bastonner sur la plante des pieds ceux qui s'habilleraient au-dessus de leur rang. Il oublie que les coutumes françaises prévoient, elles aussi, un habit correspondant à l'état et que les lois somptuaires ont réservé la soie aux privilégiés. Le cortège solennel des députés aux Etats généraux, le 5 mai 1789, illustre cette règle.

¹³ Jacques Paviot, *Les voyages de Joseph Gabriel Monnier 1745—1818*, « Les Nouvelles Annales de l'Am », N° 1, 1982, p. 75—124. Le Journal de Monnier est à la Bibliothèque municipale de Bourg, Ms 63.

Les Moldaves et les Valaques sont, en général, robustes et d'une taille avantageuse ; ils aiment l'équitation et le javelot. Les jeunes seigneurs apprennent le grec, le turc, le latin, le français, l'italien ; la morale des prêtres et la philosophie d'Aristote leur donnent quelque idée du vice et de la vertu. Les princes ont établi dans leur capitale respective, des écoles qu'ils appellent gymnases où enseignent deux ou trois moines. Le prince Ypsilanti s'efforce de développer cette instruction que Carra juge avec sévérité. Le grec est la langue polie des cours, mais on y parle aussi l'italien et le français. « Les ouvrages de M. de Voltaire sont entre les mains de quelques jeunes boyards. Le goût des auteurs français ferait aujourd'hui un objet de commerce si le Patriarche de Constantinople n'avait menacé de la colère du Ciel tous ceux qui liraient des livres catholiques romains et particulièrement ceux de M. de Voltaire » (p. 219)¹⁴.

Cette nation est hospitalière, mais les Grecs corrompent la simplicité de leurs mœurs, « tels que des Harpies infectes qui gâtent tout ce qu'elles touchent ». Cette remarque paraît insolite en cette fin du XVIII^e siècle alors que les Français admirent la Grèce, se passionnent pour l'archéologie, lisent le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* de l'abbé Barthélemy.

Les femmes sont en général assez belles, surtout les brunes à l'œil noir. Elles portent des longues robes de soie ou de coton, les paysannes se contentent d'une chemise brodée. Elles se font des tresses, sauf les juives qui se font couper les cheveux. Elles vivent cachées, esclaves de leurs parents, de leurs maris, de leurs amants. Selon son habitude, notre narrateur raconte le déroulement d'une noce.

Joseph Monnier décrivant plusieurs régions, la Romélie, la Bulgarie, la Transylvanie... ne peut s'attarder sur l'économie de la Valachie. Il se contente de dire que c'est un pays de plaines immenses et incultes et qu'il conviendrait de rendre navigable la Dombrissa (Dâmbovița) jusqu'au Danube. Jean-Louis Carra énumère les cultures : froment, seigle, orge, *kukuruse*, mais estime que les labours sont médiocres et qu'un quarantième seulement du pays est défriché. « C'est l'effet du despotisme oriental, raffiné par les Grecs » (p. 180).

Le vignoble est plus considérable. Il donne des vins légers ; ceux d'Odobești en Moldavie et de Pietra en Valachie sont les meilleurs, mais le vigneron ne sait pas sarcler sa vigne, il se contente de remuer la terre une fois par an au pied des ceps. Le plus grand commerce des vins se fait en Pologne, en Ukraine et même à Moscou. Ces provinces produisent aussi de bons fruits : prunes, pêches, abricots. Le tabac est cultivé en Valachie ; le débit est élevé en Turquie, en Tartarie, en Pologne. On récolte du lin et du chanvre pour la consommation du pays ; la guède réussit merveilleusement dans les deux provinces ainsi que le skompi pour l'apprêt du maroquin et une sorte de fraise permettant de teindre le cuir en jaune.

On élève 30 000 bêtes à corne en Valachie, 20 000 en Moldavie et 6 000 chevaux qui sont vendus à Constantinople mais aussi en Sibérie, en Moravie, en Brandebourg. Les haras sont tenus par des Arméniens et des Juifs. Le bétail se nourrit comme il peut dans la campagne. Avec le lait, on fabrique du beurre et du fromage. La laine, longue et grosse,

¹⁴ Voir aussi Jacob Mârza, *La circulation de l'œuvre de Voltaire en Transylvanie au XVIII^e s.*, « Synthésis », V, 1978, p. 149-162.

sert au tissage de draps bleus et gris, à Fumato et près de Bucarest. Plusieurs millions de brebis se vendent chaque année à Constantinople. Les pores sont plus nombreux en Valachie qu'en Moldavie. Le miel est abondant, la cire permet de fabriquer des bougies odoriférantes.

On ne sait comment Carra a obtenu ces renseignements d'ordre économique. Il ajoute encore quelques indications sur l'exploitation des salines, des pyrites, du nître qui surpasse celui de Pologne. On rencontre des artisans à la mode européenne, mais seuls les tziganes exercent le métier de maréchal-ferrant avec une forge portative. Cette économie assure des revenus substantiels au gouvernement. Carra les évalue en livres tournois et en piastres pendant plusieurs pages !

Les voyageurs du XVIII^e siècle examinent de préférence le système politique. Monnier nous dit : « Le palais du prince ou hospodab (sic !) a de la grandeur. Sa Cour est très nombreuse à l'instar de la Porte ottomane. Les revenus du prince sont de 12 millions fournis par la Valachie qui cependant n'est peuplée que de 200 000 habitants et qui pourrait l'être de 1 500 000 au moins. Cette province est l'une des plus belles, des plus fertiles de l'univers. Nous avons été bien reçus par le prince qui a fait présent à M. le Hocq (secrétaire de l'ambassade de France) d'un cheval blanc arabe, le plus beau de ses écuries et, à moi, d'un mouchoir de mousseline brodé en or. Suivant la politesse orientale, il nous a, en outre, comblés d'honneurs et de provisions de bouche pour le voyage. Sur tous ses états, nous avons eu les chevaux de poste, les guides, le logement et les vivres gratis ; et, de plus, deux de ses gardes du corps pour nous escorter jusqu'à la frontière d'Allemagne... Cette province, tributaire des Turcs, est gouvernée par un prince particulier nommé par la Porte et qui ne peut être déposé sans l'agrément de la Russie. Ses habitants se gouvernent par leurs lois et coutumes propres. Le prince est despote, cependant, les boyards ont beaucoup de pouvoir »¹⁵.

Jean-Louis Carra, là encore, donne une analyse plus détaillée du gouvernement et de la justice. Il reprend le stéréotype du despotisme, à tout le moins se souvient du chapitre de *l'Esprit des Lois*. Comme pour Montesquieu, c'est l'absence de loi écrite qui caractérise ce régime ; on comprend qu'une des revendications essentielles des cahiers de doléances soit la demande d'élaborer une constitution afin d'éliminer l'arbitraire, surtout dans le domaine de la justice. La Cour de Constantinople est un lieu de corruption et Carra cite plusieurs exemples de ces présents versés aux juges du Divan entraînant des injustices criantes.

Comme beaucoup de voyageurs, comme Monnier, Carra note les titres des officiers du prince et essaie de donner les équivalents en Français. Il s'amuse parfois de leurs insignes ou de leurs fonctions ; l'un s'occupe des papouches de Son Altesse Sérénissime, l'autre des confitures ou de la pipe. Est-il ironique quand il avoue : « Après la procession des Récolets du grand couvent de Milan, je ne connais rien de plus imposant, ni de plus majestueux que cette marche de l'Hospodar de Moldavie » (p. 202). Tous ces dignitaires pillent et escroquent partout où ils peuvent. C'est là où brille l'esprit des Grecs modernes. Si les victimes se plaignent au Prince, il en rit.

¹⁵ J. Paviot, *op. cit.*, 1982, p. 97.

Dans leur palais délabré, des despotes entassent leurs richesses dans des coffres car ils craignent toujours d'être obligés de s'enfuir d'être déposés ou enlevés ou assassinés. Ainsi, la famille peut sauvegarder les malles précieuses. « Le gouvernement despotique a pour principe la crainte », écrit Montesquieu.

Il est curieux de noter que ce voltairien qu'est Carra n'évoque guère les problèmes religieux. Des ingénieurs militaires au temps de Louis XIV étaient, au contraire, frappés de ce véritable refuge que constituaient la Moldavie et la Transylvanie. Ils rencontraient des anabaptistes, des antitrinitaires, des sociniens, des sabbatistes, des sectes radicales... Quant à Monnier, il note: la Valachie est habitée « par des Grecs qui abusent un peu de la permission d'être chrétiens, car à tous les cent pas, on trouve des croix sur les chemins qui présentent aussi des pals très répétés ».

La conclusion de Jean-Louis Carra est caractéristique de l'optimisme du siècle des Lumières et de la confiance en la toute puissance de l'homme sur la nature. Comme un despote éclairé, Carra rêve d'une transformation de ces régions. Il suffirait de saigner les prairies, de faire écouler les eaux stagnantes, d'épurer l'atmosphère, d'amender le sol. Il faudrait défricher les terres, planter de la vigne, les arbres fruitiers, cultiver le riz, le sucre, des productions étrangères à notre continent. « On peut rassembler dans ce coin de l'Europe toutes les cultures du globe » (p. 222). Il faudrait exploiter les bois et les mines. Le commerce est possible grâce au Danube, la Mer Noire, la Méditerranée.

Cette utopie exige un préalable politique. « Le temps qui anime toutes les révolutions doit en amener une dans les deux provinces... Mais cette révolution particulière ne tient-elle pas essentiellement au mouvement de l'Empire ottoman en Europe? » (p. 223).

★

La carrière de Jean-Louis Carra ne s'achève pas avec cette publication. Il fréquente, au lendemain de cette édition, l'hôtel de Valentinois, à Passy, où s'installe Benjamin Franklin, à son arrivée en France. Carra s'intéresse alors aux sciences et publie un *Essai sur la nautique aérienne contenant l'art de diriger les ballons aérostatiques à volonté*. . . (Paris, 1784), un *Examen physique du magnétisme animal* (Paris, 1785), une *Dissertation élémentaire sur la nature de la lumière, du feu et de l'électricité* (Paris, 1787). Il dédie au roi de Prusse ses *Nouveaux principes de physique* (1781—1783, 4 vol.) que le *Journal encyclopédique* salue à plusieurs reprises.

Grâce à la protection de Loménie de Brienne, il obtint un poste à la Bibliothèque du roi en 1784, mais il s'oppose, avec violence en 1787, aux mesures de réorganisation décidées par l'ancien lieutenant de police Lenoir; il s'attaque, la même année, au Contrôleur général Calonne; un nouveau pamphlet *l'Orateur des Etats généraux* au printemps 1789, achève de le faire connaître. Il s'engage dans la campagne et collabore régulièrement aux *Annales patriotiques* et littéraires de Sébastien Mercier. Après juin 1791, il dirige ce périodique qui est un des plus populaires et des plus lus de l'époque; il se fait, selon l'expression de Lamartine, « un nom redouté ».

Carra est inquiété plusieurs fois au temps de l'Assemblée Législative : il est un des instigateurs de l'émeute du 20 juin 1792 au cours de laquelle le peuple en armes envahit les Tuileries ; il est encore un des meneurs de l'insurrection du 10 août. Aussi est-il élu dans huit départements à la Convention. Il demande avec véhémence la mort du roi, est envoyé en mission auprès des armées, mais bientôt il est suspecté de fédéralisme et il est arrêté avec d'autres députés girondins en août 1793. Il est guillotiné le 31 octobre, victime de la suspicion de Robespierre, de sa propre fougue, de son enthousiasme pour la Révolution, pour la République, pour la Liberté.

Carra avait eu le mérite de maintenir dans les esprits français ce mirage oriental mais aussi cette préoccupation de l'avenir de l'Empire ottoman, de « l'homme malade ». Le général Bonaparte, sous le Directoire, provoque un renouveau d'intérêt pour cet Orient ; avec lui, travaille un savant mathématicien qui se passionne pour une égyptologie naissante : Louis Costaz ; c'est un compatriote de Carra, originaire, lui aussi, du département de l'Ain. En 1810, nouvelle coïncidence : le comte Carlo Bossi, préfet de l'Ain, est nommé plénipotentiaire auprès des principautés moldo-valaques. Avait-il lu l'*Histoire de la Moldavie et de la Valachie* de Jean-Louis Carra ?

DANIEL PHILIPPIDI: VÉRITÉ ET FICTION DANS LA RÉDACTION DE L'HISTOIRE

OLGA CICANCI

Remarqué par ses contemporains en raison d'une prodigieuse activité scientifique et didactique, Daniel Philippidi compte parmi les protagonistes des Lumières dans le Sud-Est européen. Son œuvre et sa personnalité intéressent en égale mesure l'historiographie grecque et roumaine, les deux peuples ayant également droit à le revendiquer : l'un par droit de naissance, l'autre par droit d'adoption. Aussi, dès la fin du XIX^e siècle, les historiens des deux pays — Ant. Miliarakis¹, C. Erbiceanu², N. Bănescu³, N. Iorga⁴ — allaient lui consacrer leur attention.

Plus tard, pendant l'entre-deux-guerres, son œuvre sera surtout citée dans le contexte des divers ouvrages de synthèse. Enfin, après la Seconde Guerre mondiale, l'édition par Al. Cioranescu⁵ et par Catherine Koumarianou⁶, de sa correspondance avec Barbié du Bocage, suscitera de nouvelles études portant sur les multiples aspects de son activité.

C'est à juste titre que Catherine Koumarianou demeure le spécialiste ayant donné jusqu'à présent l'image la plus complète de cette personnalité. Il s'agit de l'édition, complétée dans la mesure du possible, de sa Correspondance⁷, avec une ample post-face, à laquelle se joint son édition de la partie traitant de la Grèce de la Géographie Moderne de Philippidi, celle-ci ouverte par une précieuse étude introductive. Par ailleurs, il convient de relever aussi le fait que ces dernières années l'historiographie roumaine s'est enrichie de quelques micromonographies de valeur le

¹ Δανιήλ Φιλιππίδης καὶ ἡ Γεωγραφία αὐτοῦ (Daniel Philippidi et sa Géographie) (1791), in 'Ἐστία t. XIX(1885), n^o 476.

² Dans quelques-unes de ses études : *Fragmente pentru istoria națională. Filipid Dimitrie Istoria Românilor*, in « Revista Teologică », IV, n^o 10(1886) ; *Cîteva cuvinte despre Filipid et Despre Românii din seriiera lui Danul Filipid (Istoria și Geografia Românilor)*, in « Biserica Ortodoxă Română », XVII(1903), n^{os} 9 et 10 et XXX(1906—1907), n^{os} 9—12.

³ *Viața și opera lui Daniel (Dimitrie) Philippide*, in « Anuarul Institutului de Istorie Națională din Cluj », 1923.

⁴ *Les voyageurs orientaux en France*, II, in « Revue Historique du Sud-Est européen », IV, n^{os} 4—6, 1927.

⁵ *Correspondance de Daniel Démétrius Philippides et de I. D. Barbié du (1795—1819)*, Salonique, 1965.

⁶ Δανιήλ Φιλιππίδης — Barbié du Bocage "Ανθημος Γαζής. 'Αλληλογραφία Daniel Philippide—Barbié du Bocage/(1794—1819), Anthinos Gazis, Correspondance (1794—1819), Athènes, 1966.

⁷ C. Koumarianou, *op. cit.*

⁸ Δανιήλ Φιλιππίδης — Γρηγόριος Κωνσταντάς. Γεωγραφία Νεωτερική. Περί τῆς 'Ελλάδος — (Daniel Philippidi—Grégoire Kostandas — Géographie Moderne. Au sujet de la Grèce), Athènes, 1970.

concernant, intégrées dans des synthèses signées par Ariadna Camariano-Cioran⁹ et par Cornelia Papacostea-Danielopolu¹⁰.

Aux auteurs de ces études, ainsi qu'aux éditeurs de textes et documents, nous sommes redevables des nouvelles données relatives à Daniel Philippidi, de sorte qu'on dispose aujourd'hui de précisions au sujet de ses dates de naissance et de décès, de ses études et de sa formation intellectuelle en général, de ses voyages en Europe, de ses activités didactiques et dans le domaine de la recherche, de l'élaboration et l'impression de ses écrits et de ses traductions, etc. Pourtant, malgré l'enrichissement sensible de l'information le concernant, grâce notamment à l'édition de sa correspondance, l'on compte encore bon nombre de signes d'interrogation quant à la personnalité de Philippidi et de ce qu'il aura réalisé au courant de sa longue existence. De même, l'œuvre de Philippidi a fait l'objet de maintes études; des jugements de valeur ont été formulés sur tel ou tel de ses écrits, choisis au gré de l'intérêt du moment des chercheurs (en règle générale roumains ou grecs) pour un aspect ou un autre de cette œuvre. Par exemple, C. Th. Dimaras estime que la « Géographie Moderne » (1791) de Philippidi est l'un des monuments les plus remarquables de la période des Lumières en Grèce¹¹. Et ce point de vue est partagé par B. Knos¹². De leur côté, les historiens roumains ont été unanimes dans leur appréciation positive de l'Histoire et de la Géographie de Roumanie. Voici ce qu'en dit Nicolas Iorga : « Cet homme qui connaissait mieux que n'importe qui parmi ses contemporains ce que signifie une nation, une vraie nation, a eu le courage d'employer pour la première fois dans un ouvrage géographique qui dépasse les ouvrages contemporains et dans un ouvrage d'histoire tout plein de théories, de polémiques et d'hypothèses, pour les deux pauvres principautés de Moldavie et de Valachie, qui formeront ensemble la terre roumaine, le terme de Roumanie, qui n'a pénétré que bien plus tard dans le langage scientifique, littéraire et politique. Il y avait des éléments de génialité dans cet ancien moine resté philologue »¹³.

Ce « moine resté philologue » commence ses études à l'école de son village, Miliaes, les poursuivant ensuite à Athos, Chios et dans les Principautés roumaines¹⁴. Ainsi que sa correspondance et ses écrits l'attestent,

⁹ *Les Académies Princières de Bucarest et de Jassy et leurs Professeurs*, Salonique, 1974, p. 611—630.

¹⁰ *Literatura în limba greacă din Principatele Române (1774—1830)* (La littérature en langue grecque dans les Principautés Roumaines (1774—1830)), București, 1982, p. 105—122.

¹¹ C. Th. Dimaras, *Istoria literaturii neogrești*, București, 1968, p. 207.

¹² *L'histoire de la littérature néo-grecque. La période jusqu'en 1821*, Uppsala, 1962, p. 564.

¹³ N. Iorga, *op. cit.*, p. 76; l'historien devait intituler cette deuxième partie de son ouvrage : *Voyageurs grecs : Proios, Philippide, Corai, Stamaty*.

Un exposé des données de l'utilisation du concept de « Roumanie », chez Eugen Stănescu, « Roumanie », *histoire d'un mot, développement de la conscience d'unité territoriale chez les Roumains au XVII^e siècle*, in « *Balkan Studies* », X, 1969, n^o1, p. 69—78; la thèse différente de celle devenue traditionnelle présentée par Vasile Arvinte, *Dimitrie Daniel Philippide et la dénomination "Romania"* (RESEE, XVI, n^o 2, p. 355—359) ne me semble pas suffisamment argumentée.

¹⁴ A. Camariano-Cioran, *op. cit.*, p. 611—616; St. Birsănescu, *Academia Domnească din Iași 1714—1821*, Bucarest, 1962, p. 137—138; Γεωγραφία Νεωτερική p. 18, 20; etc.

il devait acquérir une solide formation de classiciste¹⁵, à laquelle s'ajouteraient des connaissances de mathématiques, astronomie, physique et chimie, ammassées en suivant dans l'intervalle 1790—1794 les cours de quelques illustres maîtres enseignant à l'Université de Paris¹⁶. Mais dès 1784—1786, Daniel Philippidi enseignait à l'Académie princière de Iași. Il passera à celle de Bucarest après son retour de Paris, en 1794. Deux ans plus tard, il entre comme précepteur chez Iordaki Balș à Iași. Daniel Philippidi s'attache à améliorer la méthode d'enseignement, tout en s'occupant aussi de l'organisation d'un laboratoire (avec des appareils commandés à Paris)—comme sa correspondance nous l'apprend.

Ses pérégrinations à travers l'Europe, qui, après Constantinople, lui ont fait visiter la France, l'Italie, la Suisse, l'Allemagne et les Pays-Bas, l'Autriche et la Russie, sont autant d'occasions d'approfondir l'histoire et la géographie des pays visités, sans négliger les contacts avec les milieux intellectuels respectifs. En effet, l'on sait que Philippidi n'a jamais cessé de se tenir en liaison avec ses anciens maîtres parisiens. L'helléniste et géographe Barbie du Bocage lui adresse quantité de livres français, traitant de sujets variés : histoire, littérature, philosophie et sciences exactes¹⁷. Du reste, en 1808 il reviendra en France pour quatre autres années.

Par sa correspondance et certaines pages de ses écrits, nous pouvons nous tenir au courant du développement de ses rapports avec les milieux intellectuels de la diaspora viennoise, groupés notamment par la gazette „Λόγιος Έρμής”. La même source nous renseigne sur son séjour à Leipzig (1815—1818) en vue de l'édition de quelques-uns de ses ouvrages¹⁸.

La place importante qu'il tient dans la culture roumaine de même que dans la culture grecque s'explique compte tenu des trente années passées dans les Pays roumains. Durant ces trente années il avait fréquenté le cercle d'intellectuels grecs évoluant à Bucarest sous le patronage de Démétrios Catargi¹⁹ — dont Rigas Phéréos faisait également partie — et il avait fait partie de l'Hétérie, sans cesser pour autant d'écrire. Ses écrits d'histoire et de géographie, philosophiques et linguistiques, révèlent une grande originalité de pensée, souvent mise en lumière par ceux qui se sont penchés sur son œuvre. Celle-ci se détache nettement de l'historiographie médiévale, qui plus est : de celle de sa propre époque, comportant, par ailleurs, quelques touches de philosophie de l'histoire²⁰.

Cette originalité de pensée que nous venons de mentionner s'incarne, entre autres, dans une conception tout à fait personnelle quant à *la manière dont on devrait écrire l'histoire*. On retrouvera cette conception dans ses exposés des faits de l'histoire, dans ses commentaires et ses arguments, même dans certaines pages taxées jusqu'à présent de simple

¹⁵ Les fréquentes références aux antiques (philosophes, historiens et géographes), ainsi que les commentaires pertinents de leurs écrits et ses connaissances linguistiques en témoignent.

¹⁶ Il traduit même en grec les ouvrages de quelques-uns de ses maîtres, tels Lalande, Manduit, etc.

¹⁷ On est à même de se rendre compte des lectures de Daniel Philippidi en parcourant les listes de livres commandés ou reçus jointes à ses lettres.

¹⁸ Γεωγραφία Νεωτερική . . . , p. 18—20.

¹⁹ Cf. C. Th. Dimaras, 'Ο πρώτος μαθητής μου, (Mon premier élève), in 'Αφιέρωμα στήν μνήμη του Μανώλη Τριανταφυλλήδη, Athènes, 1960, p. 95—103.

²⁰ Cf. C. Papacostea-Danielopolu, *op. cit.*, p. 106. D'autres chercheurs qui se sont penchés sur l'œuvre de Philippidi font quelques allusions à cet égard.

rhétorique ²¹. Tous les écrits de Philippidi soulignent le rôle de la science dans le parachèvement de la personnalité humaine, rendant justice à toutes les disciplines, qu'il s'agisse de mathématiques, physique, chimie, astronomie, ou de philosophie, histoire et géographie. Il a même suggéré « une langue scientifique », seule apte à formuler de façon méthodique et logique les vérités relatives à notre monde ²². Mais, entre toutes ces disciplines, les préférences de Philippidi vont vers l'histoire et la géographie. C'est en se pliant à ses préférences qu'il rédige ses deux géographies et son Histoire de la Roumanie, cette dernière ayant pour motto les paroles suivantes : « qui ignore l'histoire et la géographie de sa patrie, n'est qu'un enfant dans son pays » ²³.

Souvent dans ses écrits on relève l'idée que connaître l'histoire de son propre pays, c'est se connaître soi-même. Et, dans ce même ordre d'idées, tout au long de son Histoire, de même que dans la préface et l'épilogue du livre ou dans les notes en sous-sol de ses Géographies, Philippidi affirme que la géographie est l'un des moyens à utiliser en vue d'une meilleure approche de l'histoire. Notons en ce sens, à titre d'exemple, que sa Géographie de la Roumanie représentait à ses yeux un supplément à l'histoire de ce pays, à laquelle : « j'y ai ajouté un aperçu géographique, mais en tant que je connais le pays par moi-même » ²⁴.

Partant de l'idée que « l'homme est celui qui fait tout », Philippidi ajoute à la description de la géographie physique du pays toute une série de renseignements historiques, relatifs à la vie passée et contemporaine de ses habitants. Dans la plupart des cas, il a récolté lui-même ces données, nourrissant la certitude que l'historien et le géographe se doivent de bien connaître avant tout leur propre pays. Aussi, dans sa Géographie Moderne, la terre grecque est-elle présentée telle qu'elle apparaissait de son temps et non d'après l'image fournie par les antiques (Strabon et Pausanias, par exemple, qu'il cite d'ailleurs fréquemment). De même dans l'Histoire du pays qu'il désigne parfois par l'expression « ma Roumanie » ²⁵, il donne des références concernant sa propre époque, en décrivant les lieux historiques et les monuments qu'il a visités personnellement.

Une précision à laquelle Daniel Philippidi tient beaucoup regarde la *méthode* de tous ses écrits. Il présente les *sources* mises à profit pour son Histoire et ses Géographies de manière critique. Par exemple, dès les premières pages de l'Histoire de la Roumanie, l'auteur note « ce que l'Antiquité nous a légué à propos de ce pays est indéniable, car [cela découle] des sources de l'Antiquité relatives aux connaissances humaines... » ²⁶.

²¹ N. Bănescu, de même que G. Erbiccanu, en présentant l'Histoire et la Géographie de la Roumanie, taxe certaines parties de ces ouvrages de simples exercices rhétoriques, dépourvus d'intérêt.

²² D. Philippidi, 'Απόπειρα 'Αναλύσεως τοῦ Νοουμένου ἐταιρίας παρά τὰς νῦν (Essai d'une analyse de la pensée différent de ceux réalisés auparavant), Leipzig, 1817.

²³ Cette phrase figure au verso de la page de titre de l'Histoire de la Roumanie.

²⁴ Lettre de Philippidi à Barbié du Bocage, datée du 1^{er} mai 1814 (cf. 'Αλληλογραφία, p. 162).

²⁵ C. Koumarianou attire également l'attention sur le fait qu'il utilise aussi quelques Géographies modernes (Nicolle de la Croix, Marvilles, etc.), comme il appert, du reste, de sa correspondance ('Αλληλογραφία, p. 23 et suiv.).

²⁶ Cf. par exemple la lettre du 17 octobre 1815 (*ibidem*, p. 165).

Afin d'attester la *vérité historique* qui gouverne toutes ses préoccupations en tant qu'historiographe, Philippidi nomme en général les écrivains classiques ou byzantins²⁷ chez lesquels il puise son information. Mais on n'a pas encore procédé à la comparaison critique de ses citations avec les textes antiques dont elles proviennent, en vue de constater *comment* en use Philippidi pour son Histoire. Très utile, cette confrontation ne serait pourtant pas facile à réaliser, car notre auteur ne cite presque jamais le numéro de la page consultée. Toujours en parlant des sources de Philippidi, il me semble particulièrement intéressant de noter le fait qu'entre les écrivains contemporains mentionnés par lui, par exemple, Büsching, l'auteur d'une Histoire universelle et un certain « Suédois », il parle aussi de Miron Costin et de Grigore Ureche²⁸. Mais, chose singulière, les spécialistes roumains n'ont pas relevé jusqu'à présent la mention de leurs compatriotes, bien que cela explique les profondes connaissances de Philippidi dans ce domaine, N. Bănescu précisant seulement le fait qu'il avait pris connaissance de la *Descriptio Moldaviae* de Démètre Cantémir²⁹.

Dans ses polémiques avec certains érudits grecs, notamment avec ceux dont les critiques à son adresse avaient paru dans les pages du *Λόγιος Έρμής* de Vienne, Philippidi les accuse de pédanterie, d'étouffer la « véritable science » sous des phrases périmées et dépourvues de substance³⁰. Au nom de la « sainte vérité », il procède à la critique de ses sources, en tâchant de départager la réalité de la fiction (des inventions fantaisistes et des mythes) — et même le « respectable et vénérable Hérodote » ne saurait échapper à cette vision critique³¹, car il lui reproche de « ne pas raconter toujours des faits dignes d'être narrés »³². Tout en proclamant son admiration pour le Père de l'Histoire, il ne se fait pas faute de remarquer : « moi non plus je n'accepte pas Hérodote... »³³ et même de prétendre que certains noms forgés par le grand historien antique sont de simples « fantasmagories »³⁴.

La théorisation de la « vérité historique » couvre plusieurs pages de son Histoire de la Roumanie³⁵, avec des commentaires sur l'œuvre de certains historiens et géographes, car il entend faire connaître « son opinion de professionnel au sujet de ces recherches »³⁶. Il ressent aussi le besoin de déclarer parfois, en commentant tel fait ou événement histo-

²⁷ *Ίστορία τῆς Ρουμανίας*, p. 10.

²⁸ Homère, Strabon, Hérodote. Polybe, Ariane, Dion Cassius, Eutrope, Pithéas, Anne Comnène, N. Grégoras, Zosime, Chalcocondyle, Cédreus, Abd-ul-Gazi, etc.

²⁹ Aux pages 449 et 461 de l'Histoire de la Roumanie sont cités les noms de Μύρον et de Ούρέκην.

³⁰ N. Bănescu, *op. cit.*, p. 151 ; bien qu'admirant le « polyglotte » Cantémir, D. Philippidi lui reproche ses exagérations. D'autre part, notons aussi que Cl. Tsourkas relève la mention des noms de Miron Costin et Grigore Ureche, dans son étude sur *Les historographes grecs de l'époque phanariote et les problèmes fondamentaux de l'Histoire roumaine*, contribution au colloque « L'époque phanariote », tenu à Salonique, les 21–25 octobre 1974, p. 452–453.

³¹ *Άλληλογραφία*, p. 122.

³² *Ίστορία τῆς Ρουμανίας*, p. 20.

³³ *Ibidem*, p. 42.

³⁴ *Ibidem*, p. 66.

³⁵ *Ibidem*, p. 67.

³⁶ *Ibidem*, p. 67 et suiv., p. 80 et suiv.

rique, « j'ai exprimé très sincèrement la vérité »³⁷. Selon Philippidi, certains manquements à la vérité historique sont dus à l'ignorance, comme dans le cas d'Eustache, historiographe superficiel et ignorant de la géographie³⁸. Homère, Hérodote et Strabon, qu'il admire pourtant infiniment, donnent parfois dans des imaginations fantaisistes³⁹. Intéressant, entre autres, s'avère le débat portant sur la vérité et la fantaisie poétique de Homère, résumé par la question que se pose Philippidi si « les choses relatées par Homère sont véridiques »?⁴⁰ Intéressants aussi ses commentaires sur la « réalité » de l'Atlantide de Platon⁴¹. La même inflexibilité se fait jour chez Philippidi lorsqu'il traite des exagérations (ὕπερβολές) de certains historiens⁴².

En reprenant la question de la fantaisie dans l'histoire⁴³, Philippidi l'admet seulement « au-delà du temps historique »⁴⁴, car la préhistoire de l'humanité est bien difficile à connaître. « L'amateur de science », auquel il dédie ses écrits, doit fonder son opinion sur des « faits et hypothèses »⁴⁵ qu'il convient d'étudier à fond, car « l'homme, soit par lui-même, soit à travers autrui, aboutit à la vérité »⁴⁶. Rien d'étonnant dans pareil contexte qu'il appelle la terre habitée par les Roumains la Roumanie, nom qu'il estime logique vu le nombre et l'ancienneté des Roumains dans ce territoire, ce qui l'incite de taxer les autres thèses à ce sujet de confuses et mensongères⁴⁷. Il écrit à cet égard une lettre à Barbié du Bocage, datée du 1^{er} mai 1814, lui précisant : « ... je viens de composer en grec littéral, l'Histoire de la Roumanie c'est-à-dire du pays entre la Tisse, le Niester et le Danube. J'y parle de différentes nations qui ont habité ce pays »⁴⁸. A plusieurs reprises, Philippidi insiste sur l'origine latine des Roumains ; il défend la thèse de l'ancienneté des Roumains en Transylvanie traitant d'« ennemis de la vérité » ceux qui prétendaient le contraire⁴⁹.

La correspondance de Daniel Philippidi montre que, mécontent de la manière dont étaient présentées les Principautés roumaines dans les divers traités d'histoire et atlas étrangers⁵⁰, il adresse à son ami parisien Barbié du Bocage des exemplaires de l'Histoire et la géographie de la Roumanie. Celui-ci s'engage d'écrire une histoire des provinces de l'Empire ottoman où « ... la Moldavie et la Valachie y tiendront une place

³⁷ *Ibidem*, p. 87.

³⁸ *Ibidem*, p. 74.

³⁹ *Ibidem*.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 70—71.

⁴¹ *Ibidem*, p. 71.

⁴² *Ibidem*, p. 73.

⁴³ *Ibidem*, p. 332—333.

⁴⁴ Par exemple, p. 17.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 22.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 68.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 67.

⁴⁸ « J'ai appelé ce pays Roumanie — écrit Philippidi — le caractérisant à partir de son élément dominant, de l'ancienneté et le nombre des Roumains, rejetant tout autre nom comme manquant de naturel et incongru, comme égoïste et imaginaire et cause de confusions dans l'histoire et la géographie » (C. Erbiceanu, *Fragmente pentru Istoria Națională*, p. 76—78).

⁴⁹ Ἀλληλογραφία, p. 162.

⁵⁰ Il reproche à Busching de ne point connaître « l'alphabet de l'histoire » lorsqu'il exagère le nombre des Saxons de Transylvanie.

distinguée »⁵¹. On doit à l'historien grec Cl. Tsourkas une magistrale mise en lumière du « plaidoyer » de Daniel Philippidi en faveur des questions fondamentales de l'histoire roumaine : l'ethnogénèse du peuple roumain, sa continuité et son unité⁵².

Certes, on ne saurait mettre l'intérêt de Philippidi pour ces problèmes uniquement sur le compte de son amour pour sa patrie d'adoption. Il s'agit, en fait, de thèses véhiculées par les intellectuels roumains du XVII^e siècle, dont les écrits lui étaient familiers. Et c'étaient aussi les thèses chères à ses contemporains, aux milieux intellectuels roumains et grecs, ces thèses qui, sous l'empire des Lumières françaises, devait s'incarner dans les programmes politiques des révolutionnaires de 1821 et de 1848.

Et si Daniel Philippidi insiste tellement sur les thèses en question, c'est aussi parce qu'elles intéressent le néohellénisme. De même que d'autres géographes de son époque, dans sa *Géographie Moderne* — nous apprend Catherine Koumarianou⁵³ — Philippidi se propose de prouver la continuité et l'unité des Grecs, en combattant certaines théories contemporaines. Car, en dépit des polémiques et quoiqu'en disent les accusations portées contre lui par quelques-uns de ses compatriotes, Daniel Philippidi aimait la Grèce, sa patrie : ses écrits et sa correspondance le prouvent — c'est également ce que remarque la note sur sa *Géographie Moderne*, parue dans le *Magasin Encyclopédique* de Paris, en 1797⁵⁴.

Mon propos dans ces quelques pages a été d'attirer l'attention des spécialistes sur certains côtés encore trop peu étudiés d'une personnalité aussi attachante que Daniel Philippidi. Digne d'un intérêt spécial me semble surtout sa conception en ce qui concerne l'histoire : avec la rigueur du logicien qui souvent, dans ses considérations d'ordre philosophiques⁵⁵, pose « la vérité et la raison » au rang de principe de vie, il démontre, en usant des arguments de l'homme de science, ce que veut dire vérité et fiction dans la rédaction de l'histoire. Il va sans dire que ceci n'épuise pas les problèmes posés par l'ensemble de l'œuvre du savant grec et que, pour ne mentionner que l'Histoire et la Géographie de la Roumanie, une étude très poussée de celle-ci est susceptible de donner lieu à maintes significations et interprétations inédites.

⁵¹ *Ἀλληλογραφία*, p. 133.

⁵² *Ibidem*, p. 133.

⁵³ Cl. Tsourkas, *op. cit.*, p. 451—456.

⁵⁴ Il y a quelques manuels de géographie importants par la façon dont ils traitent de la géographie physique et historique de la Grèce : Ch. Notaras, Mélétiος, Marcos Antonios Katzaitis, Métodios Anthracitu, G. Patzéas et Iasipos Mésiōdax (v. l'étude introductive de Catherine Koumarianou, in *Γεωγραφία Νεωτερική*).

⁵⁵ *Ἀλληλογραφία*, pp. 91 et suiv., 194—198.

⁵⁶ Cf. à ce propos les préfaces aux versions grecques de la *Logique* de Condillae, de l'*Astronomie* de Lalande, de « L'essai d'une étude de la pensée », de « L'histoire de Trogue Pompei ». Il est hors de doute que l'étude de ses écrits « philosophiques » gardés en manuscrit à la bibliothèque de Miliaes (Grèce) pourrait enrichir sensiblement notre information.

LA CRITIQUE DE L'ORIGINE NOBLE ET LES TENDANCES ÉGALITAIRES QUI ANNONCENT LA RÉVOLUTION DE 1848

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU

En même temps que la lutte pour l'indépendance nationale, la lutte pour l'égalité des droits politiques représente — à l'époque où se prépare la révolution de 1848 — l'un des buts les plus chers de la petite aristocratie roumaine et de la bourgeoisie en vue de formation. Son corollaire, la suppression des privilèges des grands boyards, est le plus brûlant des objectifs poursuivis. Les progrès des couches sociales dépourvues de privilèges et la montée impétueuse des « hommes nouveaux » rendaient le critère de l'origine noble* odieux pour tous ceux qui s'y heurtaient, impuissants. L'abolition des privilèges était d'autant plus difficile, qu'il ne s'agissait pas de rejeter de simples préjugés idéologiques, ou une mentalité passagère, mais bien une structure enracinée par la tradition.

Le système politique des « états privilégiés », ayant un long passé historique, avait assuré à ces derniers le rôle de « facteurs constitutionnels indiscutables et constants du gouvernement »¹. La hiérarchie sociale roumaine — ainsi qu'on peut le voir des écrits politiques de l'époque² — ne pouvait être envisagée autrement que divisée en deux catégories : d'une part *les privilégiés* (les boyards et le clergé), d'autre part, *les petites gens*, « le peuple ». Dans la classe des boyards, on distinguait les boyards de naissance, ayant une ancienne ascendance noble et les boyards nouveaux, anoblis par les fonctions obtenues dans la hiérarchie administrative, une noblesse de robe pourrait-on dire.

Généralement, sous les Phanariotes, par « boyard ancien » on comprenait aussi « boyard roumain », alors que la noblesse récente était surtout formée de dignitaires phanariotes.

Aux premières décennies du XIX^e siècle, une âpre lutte se donne entre les grands boyards — désireux de garder leur position dans la vie de l'Etat — et les boyards moyens et petits, qui cherchaient eux aussi à atteindre le pouvoir politique³. Une partie des projets de réforme du temps exigent soit le maintien du système des privilèges, dans un sens

* Le terme employé pour désigner l'origine noble est celui de *evghenism* (*evgheniști* pour ceux qui l'invoquent), en partant du terme grec *εὐγενεία*.

¹ Gheorghe I. Brătianu, *Sfatul domnesc și Adunarea stărilor în Principatele Române*, Evry, 1977, p. 365.

² *Mémoires et projets de réforme dans les Principautés Roumaines 1769—1830*, éd. V. Georgescu, Bucarest, 1970.

³ *Ibidem*.

oligarchique, soit l'extension du système à toutes les catégories sociales dotées de privilèges ⁴.

Les recherches de I. C. Filitti, Emil Vîrtosu et Gh. I. Brătianu sont arrivées à des résultats particulièrement intéressants au sujet des aspects pris par la lutte contre les privilèges en Moldavie et en Valachie. On a rejeté de la sorte une opinion plus ancienne, selon laquelle, au début des règnes autochtones, la pensée politique valaque concernant le renouveau social qui s'imposait, aurait été absente et l'opposition « grands-boyards — petits boyards » aurait existé seulement en Moldavie ⁵. On établit également des nuances indispensables quand au rôle des boyards qui sont restés au pays, en comparaison avec ceux qui avaient émigré, ou à l'existence d'un courant novateur, à Jassy, des boyards « cărvunari » ⁶, qui demandaient que l'élection du prince soit faite par « tous les boyards », sans différence d'échelons de noblesse ⁷. Combien problématique semblait le succès de cette idée, on peut le voir de la réaction du « vornic » Negel, qui en caractérisant le projet, dit : « Nous ne le trouvons pas tout à fait mauvais, seulement ils disent que le prince moldave soit élu par tout le peuple ; je ne vois pas comment il serait élu sans qu'on verse du sang. » ⁸

Une autre révision historique est celle concernant le caractère de la Constitution de 1822, qui à la lumière des recherches récentes, n'apparaît pas tellement comme un acte révolutionnaire, mais plutôt comme « un acte destiné à ratifier les anciens droits et traditions du pays » ⁹.

Mais les revendications oligarchiques des boyards valaques qui laissaient de côté les petits boyards, ont produit de graves mécontentements parmi ces derniers. Les protestations n'ont pas tardé d'apparaître ¹⁰ et l'on insistait avec véhémence que « la totalité du corps des compatriotes », ou « la totalité du corps roumain », décide sur le destin politique du pays ¹¹.

En nous arrêtant au Règlement Organique — la première constitution de la vie politique roumaine après le rétablissement des règnes autochtones — nous constatons que celui-ci n'a pas marqué une nouvelle étape de la lutte contre les privilèges. Au contraire, il a affermi les privilèges et les rangs du passé, Kiselev n'arrivant pas à mettre en application, de ce point de vue, ses principes progressistes ¹². Un penseur politique contemporain, connu pour la sincérité de ses opinions ¹³, trouve que le principal tort du Règlement a été celui d'avoir partagé les pays roumains, non pas en classes, mais en castes, comme en Inde : a) boyards et privilégiés, b) marchands et habitants des villes ; c) paysans et agriculteurs. Șt. Scarlat

⁴ Gh. Brătianu, *op. cit.*, pp. 310—320.

⁵ *Ibidem*, p. 321.

⁶ Terme moldave pour « carbonari ».

⁷ Gh. Brătianu, *op. cit.*, p. 327. « Les boyards de II^e classe avaient formé une ligue : en signant un acte de fraternité ». On voulait revenir, de la sorte, à la tradition de la consultation de toutes les classes privilégiées.

⁸ *Ibidem*, p. 328.

⁹ I. G. Vîntu, *Primele proiecte de organizare in Principatele Române*, București, 1932.

¹⁰ I. C. Filitti, *Frământările politice și sociale in Principatele Române de la 1821 la 1828*, București, 1932, pp. 121—122.

¹¹ Gh. I. Brătianu, *op. cit.*, p. 330.

¹² A. D. Xenopol, *Istoria Românilor*, vol. VI, București, p. 127.

¹³ N. Iorga, *Un cugetător politic moldovean de la jumătatea sec. XIX Ștefan Scarlat Dăscălescu*, Ac. Rom. M.S.I., S. III, tome XIII, București, 1932, p. 14.

Dăscălescu caractérisait le Règlement Organique comme « partageant le pays en deux, en privilégiés et non privilégiés ».

En matière d'élections aussi (du prince, du métropolitain ou des députés), le Règlement est dénoncé par Dăscălescu pour avoir « limité le pays légal seulement aux boyards... laissant aux habitants des villes uniquement le droit des élections municipales et aux paysans agriculteurs aucun droit »¹⁴.

Mal tolérables apparaissaient surtout ces dispositions du Règlement qui « pour l'exercice de certains droits politiques demandaient non seulement la qualité de « boyard », qu'on pouvait obtenir assez facilement, mais aussi celle de « fils de boyard » »¹⁵. En Moldavie, le Règlement prévoyait même la création de registres de noblesse, auxquels avaient accès : 1) toutes les familles « de noblesse ancienne », prouvée par des documents, qui avaient eu des dignités, grandes ou petites depuis plus de 80 ans sans interruption et 2) toutes les familles de boyards dont les parents ont eu n'importe quel rang de noblesse jusqu'au titre de « vel șătrar », même s'ils ne pouvaient pas prouver une « noblesse plus ancienne ». Les deux catégories étaient considérées « d'une noblesse héréditaires », ce qui signifiait une noblesse pour toujours¹⁶.

La concentration du pouvoir par les grands boyards¹⁷, facilitée par le Règlement Organique, allait déclencher de fortes réactions dans les deux principautés. Dès 1837, on projetait en secret, en Valachie, un programme qui acceptait l'égalité devant les lois et les impôts, sans excepter les grands boyards¹⁸. Seulement en 1848 allait figurer dans le programme des libéraux de Valachie et de Moldavie, l'admissibilité de toutes les catégories sociales dans les fonctions de l'Etat et l'abolition des privilèges, pour que, en 1857, ces principes deviennent « des axiomes de toute notre classe dirigeante »¹⁹.

Mais la lutte pour l'abolition des privilèges nobiliaires ne s'est pas arrêtée aux protestations politiques. On sait combien riche a été, à l'époque, la littérature sociale-politique qui, dans des pièces de théâtre, des pamphlets ou des vers, attaquaient les mœurs du temps en termes implacables²⁰. La question de l'origine noble, qui seule attire le droit d'occuper de hautes fonctions dans l'Etat, sans tenir compte des mérites personnels, préoccupe au plus haut point les intellectuels de l'époque. Ce sont surtout les petits boyards ou les citadins (commerçants, fonctionnaires), qui se heurtaient dans leur activité à la discrimination abusive de ce principe de l'interdiction pour ceux privés de privilèges, d'occuper des fonctions pour lesquelles ils se sentaient capables.

On sait, grâce aux travaux d'Emil Țiriac et à sa récente édition consacrée à Ionică Țăutu, combien actif a été ce boyard moldave en

¹⁴ *Ibidem*, p. 17.

¹⁵ Ioan C. Filitti, *Izvoarele Constitutiei de la 1866 (Originele democrației române)*, București, 1934, p. 8.

¹⁶ *Ibidem*.

¹⁷ *Istoria României*, III. București, 1964, p. 909.

¹⁸ I. C. Filitti, *op. cit.*, V. aussi, *Istoria României*, p. 941.

¹⁹ I. C. Filitti, *op. cit.*

²⁰ V. notre livre : *Literatura în limba greacă în Principatele Române, (1774–1830)*, București, Ed. Minerva, 1979, 210 p.

tant que militant politique et même prétendant au trône. Il nous semble le plus productif des penseurs politiques de son temps, le représentant d'une catégorie dont font partie Vasile Pogor, auteur de bienconnues satires, Vasile Vîrnav — actif traducteur — ainsi que d'autres boyards moldaves, qui, au début du siècle, professaient des idées républicaines ²¹.

En attaquant le droit que donne l'origine noble aux héritiers d'une famille de boyards, même dépourvus de mérites, *Ionică Tăutu* exige que la qualité nobiliaire ne soit gardée que si l'on occupe une fonction ou une charge présente. En d'autres termes, il considère boyard celui qui respecte les lois et se rend utile au pays, aujourd'hui, par ses propres mérites. Il est vrai que, lorsqu'il cherche des arguments pour ses propres droits à candider au trône moldave, Tăutu sent lui aussi le besoin d'invoquer l'ancienneté de sa famille ²², mais il ne cesse d'ajouter à cette qualité, celle de la compétence ²³. Donc, l'origine noble ne peut pas être invoquée si elle n'est pas accompagnée par le mérite personnel du descendant qui veut profiter des avantages que lui offre le titre de noble, d'où la conclusion implicite concernant la perte de la noblesse pour celui qui n'en est pas digne ²⁴. Un véritable réquisitoire adressé aux boyards leur demandait de ne plus compter sur leurs fortunes, mais d'« entrer en service régulier » ²⁵. La noblesse en elle-même, d'après Tăutu, n'est que « péché et honte », « seul fruit de vos actions condamnables ! »

La presse roumaine — celle de Transylvanie surtout — reflète également l'attitude de l'opinion publique envers les privilèges et les abus qui en découlent. C'est ainsi que l'on attaque, par exemple, le critère de la noblesse, car « seules „les qualités de l'esprit” peuvent aider à établir des différences entre les hommes » ²⁶. La revue saxonne « Satellit », dans un article intitulé « Les boyards », souligne l'absence dans les Principautés Roumaines d'une classe moyenne « entre les puissants boyards et les paysans assujettis » ²⁷. D'autres journaux renseignent sur les séances de la Diète magyare, où l'on discute un traitement fiscal égal pour toutes les classes de la société, sans tenir compte des privilèges nobiliaires ²⁸. Gheorghe Barițiu signait en 1844 un article, *L'aristocratie*, qui analysait les faiblesses des boyards des Principautés Roumaines ²⁹. En 1847—1848, ces textes deviennent toujours plus fréquents, précisant ou bien qu'à l'origine de la classe nobiliaire il y a eu la valeur de l'individu, ou bien

²¹ Emil Virtosu, *O satiră în versuri în Moldova anului 1821*, dans « Studii și mat. de ist. medic », București, 1957, pp. 464—540 ; idem, *Napoleon Bonaparte și proiectul unei „republici aristodemocraticești” în Moldova, la 1802*, ed. II, București, 1947 ; idem, *Ionică Tăutul, Scrieri... social-politice*, Ed. Emil Virtosu, București, 1974.

²² *Ionică Tăutul, Scrieri...*, pp. 268—269.

²³ *Ibidem*, p. 272.

²⁴ *Ibidem*, p. 281. « Chacun d'entre nous n'est aujourd'hui boyard que s'il a un titre gagné par lui-même... ils'ensuit que le fils de chacun d'entre nous peut ne pas être boyard demain. »

²⁵ *Ibidem*, p. 31. « Le plus noble, dans tous les Etats, est celui qui sert l'empereur le plus fidèlement ! »

²⁶ « Foaie pentru Minte », IV, 1841, pp. 110—112, apud « Bibl. anal. per. rom. », vol. I, I^{re} partie, p. 177.

²⁷ *Ibidem*, p. 178 (« Foaie pentru Minte », 1841).

²⁸ *Ibidem*, p. 177.

²⁹ *Ibidem*, p. 179.

qu'en se fiant uniquement à la gloire des ancêtres, l'aristocrate est digne de mépris ³⁰.

Nous voilà arrivés à ce qui forme le but de cet article, qui se propose d'enregistrer le puissant écho de ces idées politiques dans la littérature satirique du temps. Le thème de la noblesse héréditaire, nondoublée de mérites personnels, y est très fréquent, qu'il s'agisse de textes roumains ou de textes grecs qui ont été écrits ou ont circulé dans les pays roumains.

C'est avec ces derniers que nous commencerons, en prenant l'exemple du bienconnu recueil de vers satiriques de *Zisis Dautis* ³¹, dont ce dernier déclare qu'ils ont été trouvés dans les manuscrits miscellanés qui circulaient beaucoup dans les pays roumains et que leur édition avait été faite sur la demande de plusieurs amis qui y habitaient. Dans la section intitulée *D'autres petits poèmes au contenu divers*, Dautis esquisse en termes ironiques le portrait du noble, ainsi qu'il suit « Dans notre siècle, tous s'astreignent, avec effort, / D'être nommés „nobles”. Avant de savoir le sens du mot./ Tous l'ignorent, en général, personne ne le comprend./ Je suis — dis-tu — patriote, boyard de première classe/ Ne vois-tu pas ce que je porte? Toujours je suis élégant/ Dans le cercle des boyards. Je suis noble par mes ancêtres,/ D'une famille ancienne depuis des années et des années, pour toujours admirée./ Et l'on ne me dépasse pas en richesse, par conséquent je suis intelligent aussi,/ Et très connu partout. Quelle heureuse coïncidence! / Si tu es issu de parents et riches et nobles? / Et tu es toujours élégant, donc noble et jeune! » ³².

Les vers suivants marquant la révolte
 « Etre noble ne s'explique pas et même ne se mesure pas,
 Par les actions paternelles. Défuir la noblesse?
 Elle n'est faite que des idées et des vertus spirituelles.
 Si tu es patriote, à qui cela a-t-il servi, au début,
 A la Patrie, à l'intérêt général? »

Le réquisitoire se fait menaçant :

« Tu n'as pas d'autres soucis que d'amasser de la fortune
 Sur le dos des pauvres. Et injustement,
 Sans aucune honte et tu gardes illégalement
 Tant d'argent public... »

.....
 Lorsqu'un noble de première classe est presque le
 traître de sa patrie,
 Pourquoi es-tu encore fier de tes parents? Et si
 tu t'en vantes, fais-le avec naturel.
 Ne te vante pas de ta famille, si tu n'est pas orné
 de vertu personnelle » ³³.

³⁰ *Gazeta Transilvaniei*, VII, 1848, pp. 153—154; pp. 157—158.

³¹ Zisis Dautis, *Διάφορα ἠθικά*, Vienne, 1818.

³² *Ibidem*, pp. 57—58.

³³ *Ibidem*, pp. 58—59.

Passant à des exemples convaincants, pris à la vie contemporaine, l'auteur satirique s'exclame :

« Et si quelqu'un est un citoyen, médecin, bon dans son
métier,
Est-ce que, par conséquent, son fils doit nécessairement
et par voie d'héritage, naître médecin ?
Ainsi que la science ne s'hérite pas, de même pour la vertu.
Prends-tu soin de ne pas faire quelque injustice au pauvre
orphelin ?
Donnes-tu un coup de main à l'étranger, à la veuve ? Aides-tu
le peuple ?
Noble, c'est cela que ça veut dire, la noblesse ne continue
jamais par la naissance... »³⁴.

La même idée de la noblesse de mérite opposée à la noblesse héritée, paraît chez *Vasile Pogor*, l'actif lettré moldave qui avait rempli aussi la fonction de secrétaire du prince Ioniță Sandul Sturza³⁵. Il attaque avec violence les titres et les droits hérités des ancêtres :

« Il est bien prouvé que le mérite n'est pas un corps
Pour en hériter, comme chez le bœuf ou la ruche d'abeilles.
.....
Pitt, Richelieu et Orlov n'étaient pas tous issus de nobles,
Mais ils ont été, de leur temps, de grands hommes politiques.
Humat, Condé, Souvorov n'ont pas été fils de généraux.
« Homère, Virgile, Tasso, Milton n'ont pas été nés poètes,
Mais ils sont les pères des vers, hommes renommés et intelligents. »
.....
La noblesse depuis toujours et partout
A été la récompense de ceux qui ont servi le pays
Et depuis des siècles elle n'a jamais été assujettie,
Car elle a besoin de services et d'hommes,
Non d'hommes dotés de titres et d'honneurs »³⁶.

En passant à la poésie de *Barbu Ponișanu*, visiblement apparentée à la poésie grecque de l'époque³⁷, nous y trouvons la révolte du petit bourgeois devant les privilèges nobiliaires auxquels ils se heurte. D'ailleurs, ses ressentiments sont tout aussi grands lorsqu'il s'agit des nobles de vieille souche, dépourvus de qualités personnelles, que lorsqu'il a devant lui les nouveaux riches, mimant la noblesse, dont ils ne prennent que les défauts, les traits caricaturaux. Ce que les mémoires et les pamphlets

³⁴ *Ibidem*.

³⁵ Em. Vîrtoșu, *O satiră...*

³⁶ «Convorbiri literare,» 15.XI.1871, pp. 291—192. V. Pogor s'est fait tout seul une carrière politique, en occupant les dignités de grand spathaire, grand « aga », « postelnic » et « vornic ». V. *Istoria literaturii române*, București, 1968, vol. II, pp. 218—221. Rappelons ici que l'hostilité à l'égard du principe héréditaire avait pénétré aussi dans les cours de l'Académie Principière de Bucarest, par l'*Elthique* de Benjamin de Lesbos, V. B.A.R., mss. gr. 1017, f. 114^r.

³⁷ V. aussi notre livre *Literatura în limba greacă...*, pp. 206—209.

disaient sur un ton revendicatif, adressé à des forums compétents, se trouve dans les poésies de Mumuleanu, avec le ton ironique de la satire, mais sans omettre aucun des points d'accusation. La vivacité du style est presque celle d'un reporter. Nous voyons ces nobles déchus, aux ancêtres célèbres, obligés à sans cesse demander l'aide du prince, en lui rappelant leurs droits ancestraux :

« ... Et avec de pareils arguments [ils montrent leurs actes
de famille]
„Ils ne cessent d'insister à la Cour,
En prétendant qu'ils sont de vieille souche et patriotes,
Descendants de vaillants ancêtres.
.
Ils demandent et veulent encore de hautes charges,
En disant que c'est leur dû.
.
Ils prétendent au monarque sous prétexte
Qu'ils sont des nobles de la patric,
Non parce qu'ils seraient savants,
Vérifiés par des examens,
En montrant quelque certificat
D'un certain professeur,
Pour prouver qu'il est auteur,
juriste ou littérateur,
Mathématicien, chimiste,
théologue et bon physicien. »³⁸

Chez Mumuleanu aussi, les principales revendications se dirigent contre *la noblesse héréditaire, le droit d'occuper de hautes fonctions de l'Etat en vertu de l'origine noble, le manque de mérites personnels*. La conclusion, résumée dans les deux derniers vers est bien celle que nous avons trouvée dans les autres textes : « Noble est celui qui est cultivé, celui qui est capable et riche »³⁹.

Un thème si discuté que l'origine noble dans une société en voie de modernisation ne pouvait être absent ni des cahiers de lectures du « serdar » *George Paapa*⁴⁰. Ce digne représentant d'une nouvelle couche sociale, qui a le dynamisme et les qualités des hommes nouveaux, note en marge de ses lectures des commentaires qui reflètent sa propre attitude — que ce soit des lectures de Socrate, Condillac ou Rousseau. Ici aussi Paapa applique l'enseignement des textes aux réalités roumaines. C'est ainsi qu'il exige, par exemple, « qu'on soit récompensé seulement pour de longues années de service honnête et précis, non parce qu'on est fils de boyard de I^{re} classe, de II^e classe, ou le fils de quelqu'un qui paye gros... ». Il pense aussi que « la noblesse, qui à l'époque antique était la récompense des actions vertueuses, est devenue héréditaire », en constatant « qu'il

³⁸ Rodica Rotaru, *Barbu Paris Mumuleanu, Scrieri*, Bucureşti, Ed. Minerva, 1972, pp. 108—110.

³⁹ *Ibidem*, p. 110.

⁴⁰ V. notre article sous presse, dans « Omonia », périodique de l'Université de Budapest : *Les opinions sociales-politiques d'un « serdar » bucarestois (1835—1848)*.

n'en est résulté que des distinctions artificielles, basées non sur un fondement réel, ni sur le vrai mérite. . . mais sur une descendance due au hasard, qui est d'autant moins sûre, qu'il ne faut qu'un moment de faiblesse pour en interrompre la continuité. . . C'est pourquoi, la noblesse, confondant les limites et la nature des récompenses, substitue dans le cerveau des citoyens des préjugés chymériques, à la place des idées réelles du mérite véritable ». Enfin, les conclusions de G. Paapa sont les mêmes que celles des autres auteurs cités : « Il est insensé qu'un égal méprise un autre égal, c'est-à-dire qu'un homme méprise un autre homme, sous prétexte de noblesse, car aucune noblesse ne peut exister, parce qu'on appartient à une certaine institution. . . , mais seulement grâce à l'éducation, c'est-à-dire au comportement délicat, à l'agréable modestie et à la bonté, peut-on distinguer le noble du barbare. . . »⁴¹.

Tous ces textes, écrits en roumain ou en grec moderne, par de petits boyards (I. Tăutu), des intellectuels (V. Pogor), des citadins et petits bourgeois comme George Paapa et le poète B. P. Mumuleanu, ainsi que par les auteurs anonymes du recueil de Dautis, sont d'une importance insigne par leur contribution à la lutte politique. Ils ont eu un rôle évident dans la préparation de l'atmosphère favorable à l'abolition des privilèges aristocratiques. Ces auteurs sont — ainsi que les écrivains satiriques de l'époque (Iordache Golescu, Costache Conachi, C. Facà) — les témoins actifs de changements importants, contribuant par leurs écrits à la formation d'une opinion publique qui montrera son efficacité pendant la révolution de 1848 et l'Union des Principautés. Combien claires étaient leurs idées politiques en la matière, on le voit à l'identité de leurs revendications et du fait qu'elles soutenaient, point par point, les projets de réforme et les mémoires politiques du temps, en utilisant des raisonnements et des arguments que nous retrouvons dans les articles de la presse contemporaine.

En prose ou en vers, en roumain ou en grec, en partant d'une position officielle ou d'un obscur anonymat, les voix autorisées des jeunes intellectuels roumains se levaient contre les abus et les injustices dus au maintien de structures sociales dépassées.

⁴¹ G. Paapa, *op. cit.*, f. 5^v.

UNE ÉPOQUE DE PUISSANT ESSOR DE LA SCIENCE

IOAN-IOVIȚ POPESCU

Le rôle et la place de la science dans le développement de la société contemporaine ont préoccupé et continuent, à juste titre, de préoccuper l'humanité.

En effet, qui est-ce qui pourrait imaginer aujourd'hui les grandes mutations survenues les dernières décennies dans le cadre des forces productives et de la connaissance de l'univers en dehors de la révolution scientifique et technique contemporaines et des influences toujours plus profondes qu'elle exerce dans tous les domaines de l'activité humaine. Tout aussi évidente est la réalité que, dans l'œuvre de l'édification de la société socialiste en Roumanie, les résultats obtenus par la recherche scientifique et technique ont constitué et continueront de le faire, une des lignes directrices sur lesquelles repose le développement multiforme dans tous les domaines de la production. Car, une économie moderne, comme celle préfigurée par les documents du Parti Communiste Roumain ne peut être conçue sans l'apport massif des résultats les plus récents dans le domaine des mathématiques, de la physique, de la chimie et de la biologie, de toutes les branches appliquées de ces sciences fondamentales, des domaines les plus variés de la technique. La science et la technique, pénétrant toujours plus profondément dans les zones encore inexplorées par le processus de la connaissance humaine, offrent sans cesse des solutions nouvelles, parfois vraiment spectaculaires, visant la révolution du processus de production, l'obtention de cotes supérieures de la productivité du travail, ainsi que dans la tâche d'alléger l'effort de l'homme.

Tant sous l'aspect conceptuel que pratique — et on peut l'affirmer preuves à l'appui — la science est en Roumanie une composante de base dans l'œuvre vaste de l'édification d'une économie moderne, d'une vie matérielle et spirituelle nouvelles, en plein essor. La science a témoigné pleinement de ses grandes vertus de force productive.

Mais la science n'a conquis son statut de facteur ayant un rôle primordial dans le progrès général de la société roumaine qu'après le IX^e Congrès du parti. C'est après ce congrès d'importance historique que le parti a créé les conditions nécessaires afin que la science roumaine, la création originale des chercheurs scientifiques inspirée par les nécessités les plus stringentes de l'économie, soient dirigées avec audace vers de nouveaux domaines et des zones inexplorées, tout en proposant des solutions adéquates aux nécessités pratiques et en donnant de nouvelles dimensions au caractère prospectif de celles-ci. Sans aucune réserve, la science

est considérée comme une vaste ressource intensive de l'avance de la société vers les cimes du progrès et de la civilisation.

En ce sens, le Président Nicolae Ceaușescu, en soulignant que « nous ne saurions avancer si nous nous contenterions de copier, de répéter ce qui est déjà fait » demandait aux scientifiques roumains de s'affirmer par une pensée profondément originale, audacieuse, révolutionnaire qui, « partant des plus importantes réalisations sur le plan mondial, serait à même d'accélérer le progrès de la société, d'enrichir le savoir universel par de nouvelles découvertes ». Ces mots synthétisent une nouvelle conception qui définit un climat dans lequel les chercheurs, tous les scientifiques et les techniciens sont invités à exprimer leur opinion — une opinion appuyée par l'action — se situant fermement sur la voie de l'originalité, unique modalité de contribuer tant à l'enrichissement du patrimoine national qu'à l'apport de la science roumaine au processus général de la connaissance humaine. Il s'agit en réalité des possibilités ouvertes aujourd'hui à la science, comme d'ailleurs à tous les compartiments de la vie économique et sociale. C'est une réalité qui s'impose de soi, totalement : dans le contexte des profondes mutations survenues dans les 18 dernières années qui se sont écoulées depuis le IX^e Congrès du Parti Communiste Roumain, sous la direction permanente du Président Nicolae Ceaușescu, la Roumanie a défini pour la première fois sa politique étayée sur un programme, autant dans le domaine de la recherche scientifique que dans le développement de la technologie et l'application du progrès technique. C'est la période où, en abandonnant une optique erronée, la recherche et la création originale ont acquis le rôle de potentiel national de haute valeur, levier essentiel du progrès économique et social.

Les liaisons étroites avec la pratique, avec les nécessités de la vie, sont devenues critère fondamental et raison profonde pour l'activité de recherche. A l'effort orienté vers la solution des problèmes imposés par l'économie se sont ajoutées les contributions substantielles des enseignants, dans la triade enseignement-recherche-production, formule d'activité intégrée, bénéfique pour ces facteurs, promue par le Président Nicolae Ceaușescu.

Mais, la science ne pouvait progresser rapidement et répondre aux exigences quantitatives et qualitatives toujours accrues des quinquennaux que dans un cadre institutionnel adéquat, muni des conditions matérielles nécessaires. En ce sens avait été créé un organisme à double qualité — de Parti et d'Etat — le Conseil National pour la Science et la Technologie, dont le président est l'éminent scientifique, savant de renommée mondiale, l'académicien dr. ing. Elena Ceaușescu. La base matérielle de la recherche a connu une extension considérable, les investissements importants de l'Etat se sont concrétisés dans la création de nouveaux centres et instituts scientifiques, de laboratoires bénéficiant des plus modernes équipements. En tant qu'homme de science, je cite en ce sens le Centre national de physique, qui m'est plus proche et qui réunit enseignement, recherche et production dans les plus divers domaines de la physique, comprenant six centres de recherche, une fabrique d'appareils nucléaires, un lycée de spécialité, ainsi que la Faculté de physique de l'Université de

Bucarest. La chimie et d'autres branches de la recherche scientifique ont bénéficié d'équipements similaires.

Le nombre des cadres a augmenté considérablement — 236 000 en 1982 par rapport à 45 000 en 1965 — augmentation qui va de paire avec le niveau toujours plus haut de compétences, avec l'extension de l'aire d'investigation de chaque institut et groupe de recherche. Mentionnons que ce ne sont pas seulement les études appliquées qui ont bénéficié de ces larges ouvertures mais aussi les recherches fondamentales — mathématiques, physique, chimie, biologie — disciplines appelées à devenir, par leurs résultats, la réserve de la science, base de départ vers d'autres recherches.

Le Programme-Directive de la recherche scientifique, celui concernant l'énergie, les autres documents du XI^e Congrès du Parti Communiste Roumain portant sur la science et ses applications ont constitué un puissant stimulant.

En s'engageant sur la voie de la mise en œuvre des prévisions de ces programmes, des directives d'une valeur inestimable comprises dans les allocutions du Président Nicolae Ceaușescu, en s'inspirant des idées novatrices de ses exposés aux Congrès et aux séances plénières du Comité Central du Parti Communiste Roumain, tous ceux qui travaillent dans les laboratoires, les instituts de recherche et l'enseignement dirigent leurs efforts vers l'enrichissement de la pratique avec des solutions toujours plus méritoires à même d'augmenter la contribution de la science à l'avance de la société roumaine vers le plus haut niveau de civilisation socialiste.

Bâtir une société nouvelle a toujours signifié, dans la pensée du président Nicolae Ceaușescu, bâtir un monde meilleur, dans lequel les richesses soient mieux partagées, les peuples puissent organiser eux-mêmes, sans aucune ingérence étrangère, leur vie et leur avenir, dans un climat de paix et de coopération. Le nouvel ordre international promu par le président Nicolae Ceaușescu doit s'édifier sur des mesures concrètes destinées à dissiper la méfiance et à instaurer la confiance dans les relations internationales basées sur les idées de justice, de paix, d'égalité. Une attention spéciale a été accordée par le président Nicolae Ceaușescu à la zone des Balkans où la Roumanie Socialiste a promu une politique de paix, de bon voisinage, de relations avec tout les États de cette aire qui a été un des foyers de la civilisation mondiale. Respecter la souveraineté des autres États, évincer la menace des armes nucléaires, établir des relations économiques, politiques, culturelles de longue durée — sont des principes qui se retrouvent dans les œuvres du Président Nicolae Ceaușescu diffusées dans le monde entier.

L'essor de la Roumanie Socialiste est lié à l'essor des États balkaniques, et c'est pour ce motif que les contacts personnels, les visites faites sous le signe de l'amitié et de la paix, l'amplification des voies de connaissance réciproque ont exprimé toujours une ferme volonté de transformer les Balkans dans une zone exemplaire de paix et de relations suivies. Du haut de la tribune de l'O.N.U., dans son ample discours du 19 octobre 1970, le Président Nicolae Ceaușescu affirmait que : « La Roumanie agit avec esprit de suite afin d'établir d'amples relations de bon voisi-

nage, d'entente et de collaboration multilatérale avec les pays balkaniques, sans tenir compte des régimes sociaux, et ceci pour transformer cette partie du monde dans une zone de collaboration et de paix, sans armes nucléaires ». Cet objectif permanent de la politique roumaine s'insère dans le programme d'édification d'une société nouvelle, tout comme l'attachement aux principes du renforcement de la sécurité internationale et du désarmement témoigne une volonté de construction pacifique. La présence de la Roumanie Socialiste dans le cadre des actions destinées à établir une paix durable et son effort dans le domaine de la recherche scientifique et de l'action pratique reflètent une vocation civilisatrice toujours vive dans le pensée de notre Président Nicolae Ceaușescu.

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- CORNELIA BODEA et VIRGIL CÂNDEA, *Transylvania in the history of the Romanians*, 1982, 181 p., 53 figs.
- * * * *Documente privind revoluția de la 1848 în țările române. C. Transylvania (Documents concernant la révolution de 1848 dans les pays roumains. C. La Transylvanie)*, 1982, 606 p.
- MARIA HOLBAN, *Din cronicăa relațiilor româno-ungare în secolele XIII—XIV (De la chronique des relations roumano-hongroises aux XIII^e—XIV^e siècles)*. Coll. «Biblioteca istorică», LVII, 1981, 312 p.
- OLGA CIGANCI, *Companiile grecești din Transilvania și comerțul european între anii 1636 și 1746 (Les campagnes grecques de Transylvanie et le commerce européen de 1636 à 1746)*. Coll. «Biblioteca istorică», LIV, 1981, 208 p.
- * * * *Documenta Romaniae Historica. B. Țara Românească. IV (1536—1550)*. Sous la direction de Damaschiu Mioc, 1981, 411 p.
- * * * *Documenta Romaniae Historica. C. Silvania (1356—1360)*, XV^e volume. Sous la direction de Ștefan Pascu, 1981, 660 p.
- * * * *Documenta Romaniae Historica. A. Moldova, III^e volume (1487—1504)*. Ed. par C. Cihodaru, I. Caproșu et H. Ciocan, 1980, 650 p.
- VIRGIL MIHĂILESCU BÎRLIBA, *La monnaie romaine chez les Daces Orientaux*, Coll. «Bibliotheca Historica Romaniae», Monographies XXIII, 1980, 312 p.
- ALEXANDRU DUȚU, *European Intellectual Movements and Modernization of Romanian Culture*, Collection Bibliotheca Historica Romaniae, 62, 1981, 198 p.
- LIGIA BÂRZU, *La continuité de la création matérielle et spirituelle du peuple roumain sur le territoire de l'ancienne Dacie*, 1980, 111 p. (L'ouvrage existe également en version anglaise et roumaine).
- ANDREI PIPPIDI, *Hommes et idées du Sud-Est européen à l'aube de l'âge moderne, coédition avec le CNRS — France*, 1980, 372 p. + 21 figs.
- * * * *Constituirea statelor feudale românești (La formation des Etats féodaux roumains)*, 1980, 328 p.
- VENIAMIN CIOBANU, *Relațiile politice româno-polone între 1699—1848 (Les relations politiques roumano-polonaises entre 1699—1848)*, 1980, 238 p.
- * * * *Revoluția din 1821 condusă de Tudor Vladimirescu. Documente externe (La révolution de 1821 dirigée par Tudor Vladimirescu. Documents de l'étranger)*. Sous la direction de Vasile Arimia, Ielița Gămulescu et al., 1980, 496 p.
- ION I. RUSSU, *Daco-geții în Imperiul Roman (în afara provinciei Dacia traiană) (Les Daco-Gètes dans l'Empire romain, en dehors de la province de Dacie)*, 1980, 115 p.
- * * * *Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae, Series altera, vol. V: Capidava-Troesmis-Noviodunum*. Ed. par Emilia Doruțiu-Boilă, 1980, 351 p. + 63 pl.

ISSN 0035—2063

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XXI, 2, P. 79—214, Bucarest, 1983



I. P. Informația c. 1757

43 456

Lei 50